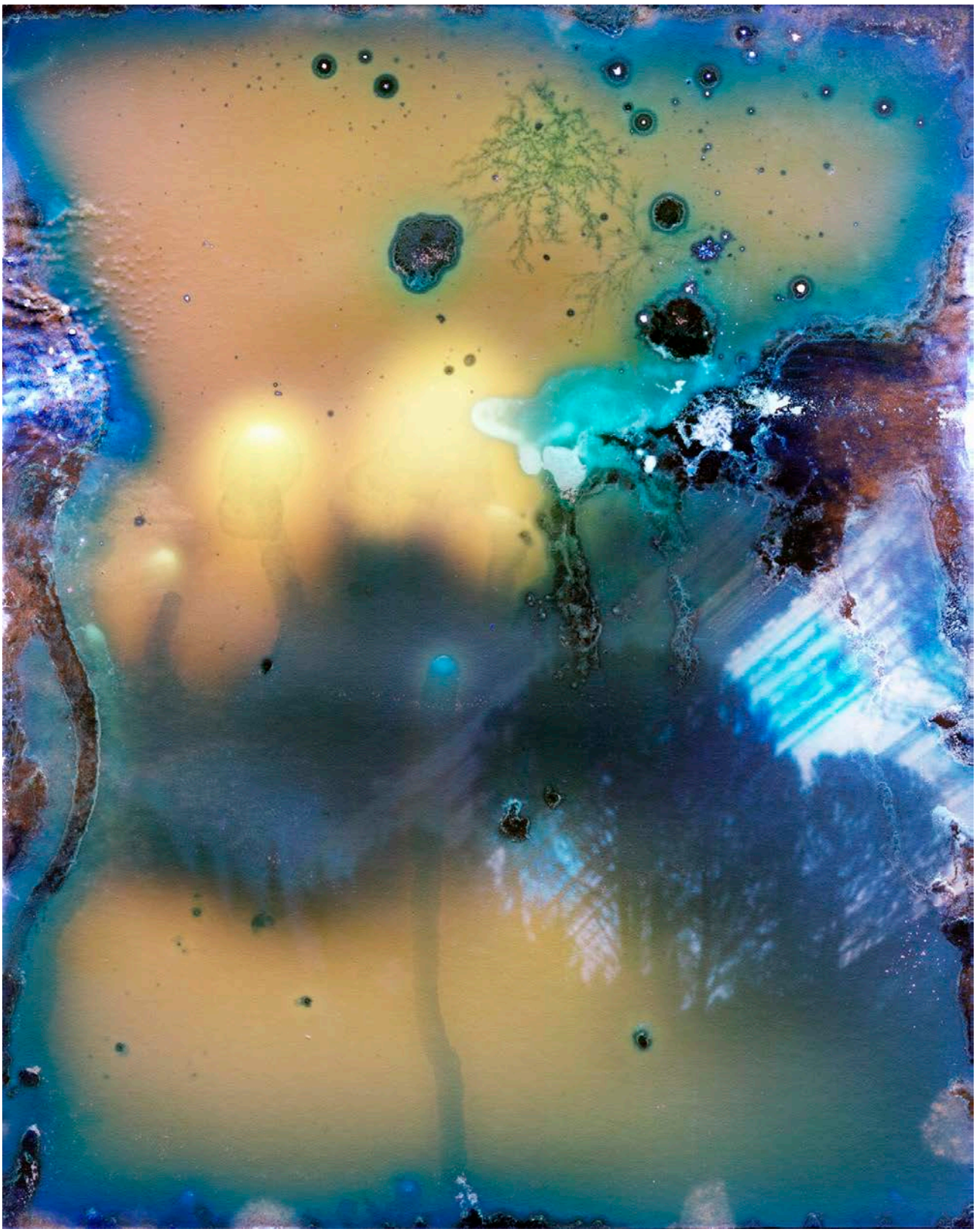


© Quentin Lacombe, Arzak #01, 2019, impression jet d'encre sur papier baryté, 125x100 cm. Courtesy CPG

© Œuvres de Douglas Mandry. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

SOMMAIRE

FOCUS – Émergences & résurgences 3

ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX 122

EXPOSITIONS – À voir en Suisse cet été 166

Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine
Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria est à la fois une revue dédiée à la photographie contemporaine et, dès 2011, une plateforme de contenus pédagogiques en ligne. Le magazine mensuel créé en 2015 devient trimestriel en 2019. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse de l'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur et présidente de near de 2009 à 2013 (www.near.li – association suisse pour la photographie contemporaine). De 2008 à 2015, elle est rédactrice en chef de *Next*, édité par near (72 numéros). Elle a mené plusieurs interviews de personnalités du monde de l'art pour *Next* et *Photo-Theoria*.

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés. Je remercie tous les photographes qui mettent leurs images à disposition des médias ou me les ont communiquées personnellement.

© Œuvres de Noha Mokhtar. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

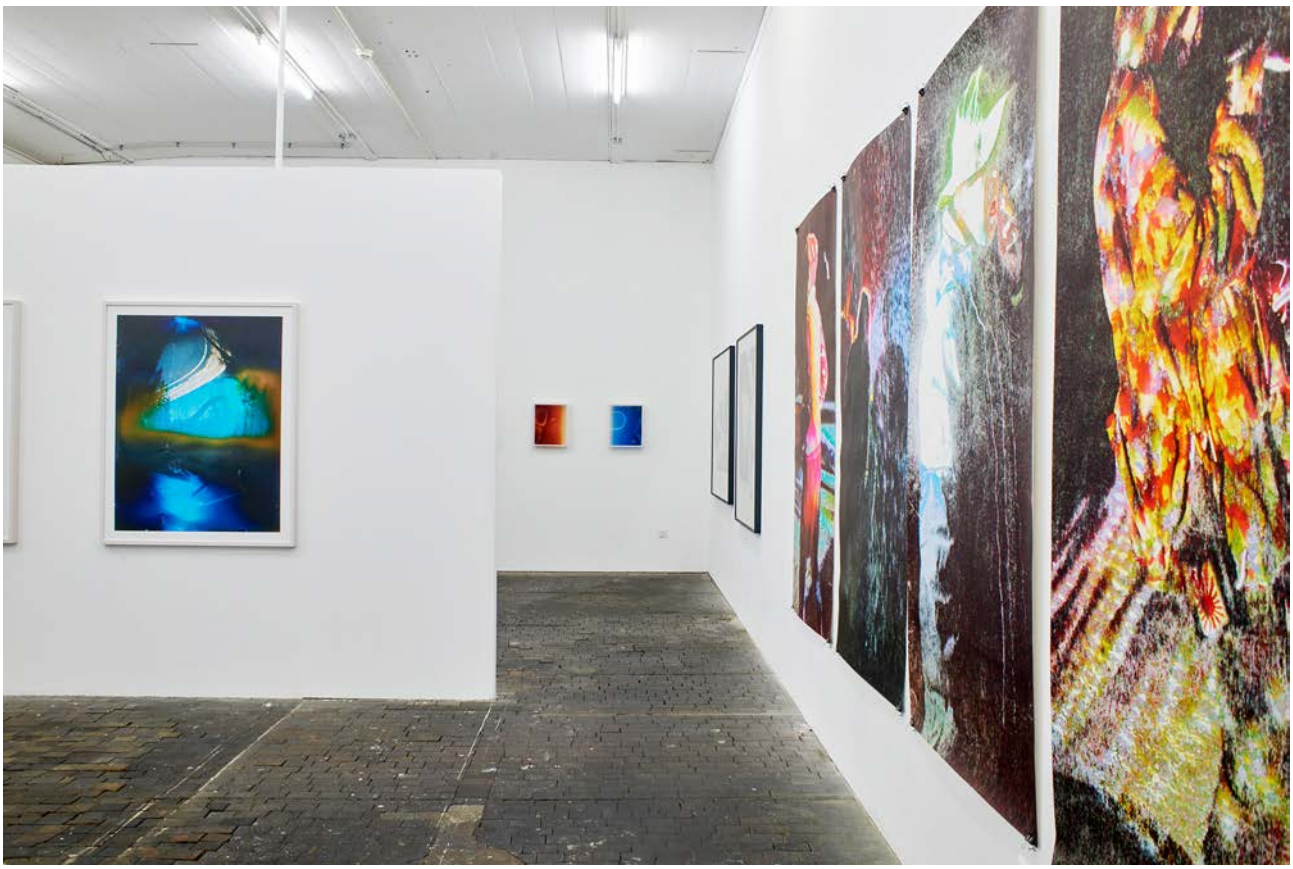
FOCUS – Émergences & résurgences

Chaque été, plusieurs photographes et artistes pratiquant la photographie sortent diplômés des écoles d'arts visuels et d'arts appliqués. Mais quelles sont les possibilités de promouvoir leur travail artistique ? En Suisse, la situation des photographes émergents semble plutôt favorable en raison d'une offre signifiante de prix, d'appels à projets, de festivals et de lieux d'exposition. Je vous propose ici de revenir sur quelques exemples récents de la bonne visibilité des jeunes talents en territoire helvétique, et au-delà…

Commençons par les concours, tous dotés d'un prix de CHF 5'000.- et accompagnés d'une exposition. Dans le domaine du documentaire, le Prix Focale – Ville de Nyon (délai au 8.9.2019) offre les moyens financiers de produire une exposition personnelle dans la petite galerie associative de Focale, bien connue sur l'arc lémanique depuis son ouverture en 1982. Bien que ce concours créé en 2012 soit sans limite d'âge ou de nationalité, plusieurs photographes fraîchement diplômés l'ont remporté, tels que Youqine Lefèvre (1993, BE), Virginie Rebetez (1979, CH) ou Benoît Jeannet (1991, CH / ES). Andrea Mantovani (1985, FR), géographe devenue photographe professionnelle en 2015, a remporté l'édition 2018 avec *Le chant du cygne*, un travail original sur le conflit environnemental de la forêt de Bialowieza en Pologne.

Le Photoforum Pasquart propose depuis 1993 le Prix Photoforum (délai au 7.7.2019), accompagné d'une exposition collective de fin d'année dans ses vastes espaces (300 m^2). Le suivi des artistes pré-sélectionnés a été amélioré en 2016 par l'organisation de rencontres avec des professionnels du monde de l'art lors du Kick-Off-Day. Sans limite d'âge, le concours est ouvert aux multiples pratiques contemporaines de l'image et a plusieurs fois récompensé des artistes récemment formés au CEPV comme Delphine Burtin (1974, CH), à l'ECAL comme Solène Gün (1996, CH) ou à la ZhdK comme Léa Girardin (1989, CH). Cette année, le prix étant ouvert aux photographes de toute nationalité, la concurrence sera peut-être plus rude.

Le Prix de Jeunes Talents en photographie vfg (en allemand : vfg Nachwuchsförderpreis für Fotografie) est organisé depuis 1995 par l'association vfg – Vereinigung fotografischer GestalterInnen, une association de photographes basée à Zurich. Le concours récompense chaque année les 10 meilleurs travaux, les expose dans plusieurs villes de Suisse et d'Allemagne et publie un catalogue. Ceci assure une bonne visibilité aux photographes émergents sélectionnés. Les conditions de participation sont plus strictes que celles des deux prix précédents, avec une limite à 39 ans et la nécessité d'être Suisse ou résidant en Suisse. Les chances d'être sélectionné·e·s n'en sont que meilleures.



© Œuvres de Quentin Lacombe, Douglas Mandry et Jean-Vincent Simonet. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

L'exposition constitue une expérience fondamentale pour les artistes émergents, qui ont ainsi l'occasion d'expérimenter la matérialité des photographies et leur mise en espace, alors que leur quotidien les confronte surtout à des images immatérielles sur écran. Le rituel de l'exposition des travaux de diplôme permet au public de découvrir des travaux aboutis, parfois encore fragiles, mais qui offrent l'intérêt de la nouveauté et, parfois, d'une certaine prise de risque. L'exposition .RAW des étudiant·e·s de la formation supérieure en photographie du CEPV (plus connu sous l'appellation d' " École de photographie de Vevey ") offre un bel exemple de la diversité des pratiques actuelles. Dans les thématiques abordées, on remarque en particulier un retour de l'intime et une forte présence de l'humain.
Les *artist-run spaces*, espaces d'art gérés par des artistes réunis en association ou en collectif, font partie des lieux les plus favorables à l'émergence en raison de leur nature alternative autogérée et du soutien apporté aux jeunes par les artistes plus expérimentés. L'exposition *Antenna* de Maciej Czepiel (1987, PL) à standard/deluxe, Lausanne, fut l'occasion pour cet étudiant au CEPV d'expérimenter des formes d'accrochage originales. Il a bénéficié d'un petit budget de production et du " parrainage " de ses professeurs, Virginie Otth et Nicolas Savary, deux des artistes membres fondateurs de l'Association standard/deluxe en 2005.
Les pratiques contemporaines sont tout particulièrement mises en avant dans les centres d'art associatifs tels que le Photoforum Pasquart à Bienne et le Centre de la photographie Genève, tous deux créés en 1984. Ce printemps, Myriam Ziehli (1989, CH) a bénéficié d'une carte blanche au Photoforum Pasquart. Elle y a exposé *Hochwasser, Sturm, Orkan,* un travail de réflexion sur la catastrophe et le déluge s'inscrivant dans le thème *Flux* des Journées photographiques de Bienne 2019. Dans une approche conceptuelle inspirée par l'anthropologie et l'écoféminisme, l'artiste interroge les rapports entre humain et environnement, culture et nature. Il est intéressant de voir ici des liens se tisser entre ce projet récent et celui de Yann Mingard présenté au Musée de l'Elysée, *Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige* (2015-2018). C'est assurément l'exposition incontournable de l'été. La thématique de l'environnement est également récurrente, dans le travail de Douglas Mandry exposé au CPG et dans les festivals présentés plus loin.
Le CPG – Centre de la photographie Genève a lancé fin 2017 une excellente initiative pour donner plus de visibilité aux diplômés des écoles romandes et à leurs enseignants. Ces derniers, artistes eux-mêmes, sont invités à devenir les curateurs d'une exposition collective réunissant une sélection – forcément subjective – de leurs anciens étudiant·e·s ou *alumni*. Dans *Littéralement et dans tous les sens* (16.12.2017-11.2.2018), Bruno Serralongue (1968, FR), photographe et professeur à la HEAD Genève depuis 2004, a exposé Christelle Jornod, Élisa Larvego, Samuel Lecocq, Florent Meng et Mélanie Veuillet.

© Jean-Vincent Simonet, Izu Ravers / Acid Rain, 2019, impressions jet d'encre sur plastique, chacune : 200x100 cm. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet

Pour *When the air becomes electric* (1.5.-2.6.2019), Marco Poloni (1962, IT/CH), artiste et cinéaste, professeur associé à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne, a choisi neuf diplômés. L'exposition reçoit le soutien de Milo Keller, responsable des Bachelor et Master en Photographie de l'ECAL. Les dimensions conceptuelle, abstraite ou expérimentale des œuvres photographiques montrées au CPG révèlent une tendance importante de l'image contemporaine : la réflexion autour et au-delà du médium photographique (réflexivité, métaphotographie et intermédialité). Certains artistes interviennent lors de la matérialisation de l'image numérique, en particulier Jean-Vincent Simonet et Florian Amoser. Avec les prises de vue réalisées au sténopé par Quentin Lacombe et les photogrammes de Douglas Mandry, la photographie émergente fait apparaître des résurgences de pratiques remontant aux origines du médium photographique.
Cet intérêt pour la matérialité de l'image photographique argentique trouve son écho dans la superbe exposition de Walead Beshty (1976, GB) au MAMCO, Genève. Cet artiste formé à l'UCLA – Université de Californie à Los Angeles (notamment par le photographe James Welling), s'est fait connaître au début des années 2000 avec ses images expérimentales et son abondante production de photogrammes sur papier à développement chromogène, plié et exposé plusieurs fois à la lumière. L'artiste réalise également des objets – sortes de ready-mades post-conceptuels métadiscursifs – et a publié de nombreux essais.
Parmi les photographes entre émergence et mi-carrière – selon les critères de visibilité choisis : représentés en galerie, reconnus internationalement, etc. – on trouvera ci-après : Dominique Teufen (1975, CH), lauréate 2019 du Prix HSBC pour la Photographie, qui crée des mondes imaginaires en " sculptant " le réel sur la vitre de sa photocopieuse ; Olivier Lovey (1981, CH) et ses installations en trompe-l'œil réalisées *in situ* pour *Macula,* son exposition personnelle à la Ferme-Asile, Sion ; Salvator Vitale (1986, IT/CH), qui a produit un projet documentaire critique sur les questions sécuritaires en Suisse, *How to Secure a Country*, présenté à la Fotostiftung Schweiz (Fondation suisse pour la photographie). Depuis que Sasha Renner en est le co-directeur, cette institution montre un intérêt grandissant pour la photographe contemporaine au fil de sa programmation d'expositions et de publications. Lars Willumeit est le curateur de l'exposition de Vitale comme de celle de Mingard. Un point qui révèle l'importance des curateurs dans le parcours des artistes.
Finalement, la reconnaissance des photographes émergents et à mi-carrière passe aussi bien par les institutions telles que le Musée de l'Elysée (et sa Nuit des Images) ou le Fotomuseum Winterthur (et sa Plat(t)form), que par les festivals de photographie tels que les Journées photographiques de Bienne, Images, Alt + 1000 ou Circulation(s) à Paris, par les concours prestigieux comme le Grand Prix Images Vevey et les Swiss Design Awards, ou encore par les galeries privées telles que Christophe Guye et Bildhalle à Zurich.

© Œuvres de Clément Lambelet, Florian Amoser et Anja Schori. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

When the air becomes electric
CPG – Centre de la Photographie Genève, 01.05. – 02.06.2019
www.centrephotogeneve.ch

Avec : Florian Amoser, Julien Gremaud, Quentin Lacombe, Clément Lambelet, Douglas Mandry, Noha Mokhtar et Gregor Huber, Jean-Vincent Simonet, Sebastian Stadler.

" […] Les pratiques photographiques individuelles de ces neuf artistes, bien qu'elle diffèrent de manière absolue entre elles au niveaux des sujets qu'elles explorent, convergent par leur remise en question des automatismes liés à leur médium. Chacun de ces artistes explore à sa manière les conditions formelles nécessaires pour faire exister son travail et secondairement, pour l'agencer dans l'espace expositif.

Cette exposition présente également, dans ses aspects modaux, un lien décousu avec le courant identifié comme métamoderniste, à savoir une sensibilité émergente dans la génération née dans les années 80 et se situant dans une oscillation entre la sincérité passionnée du modernisme et les poses ironiques du postmodernisme ; une sensibilité socialement engagée et qui réhabilite la narration et la continuité historique.

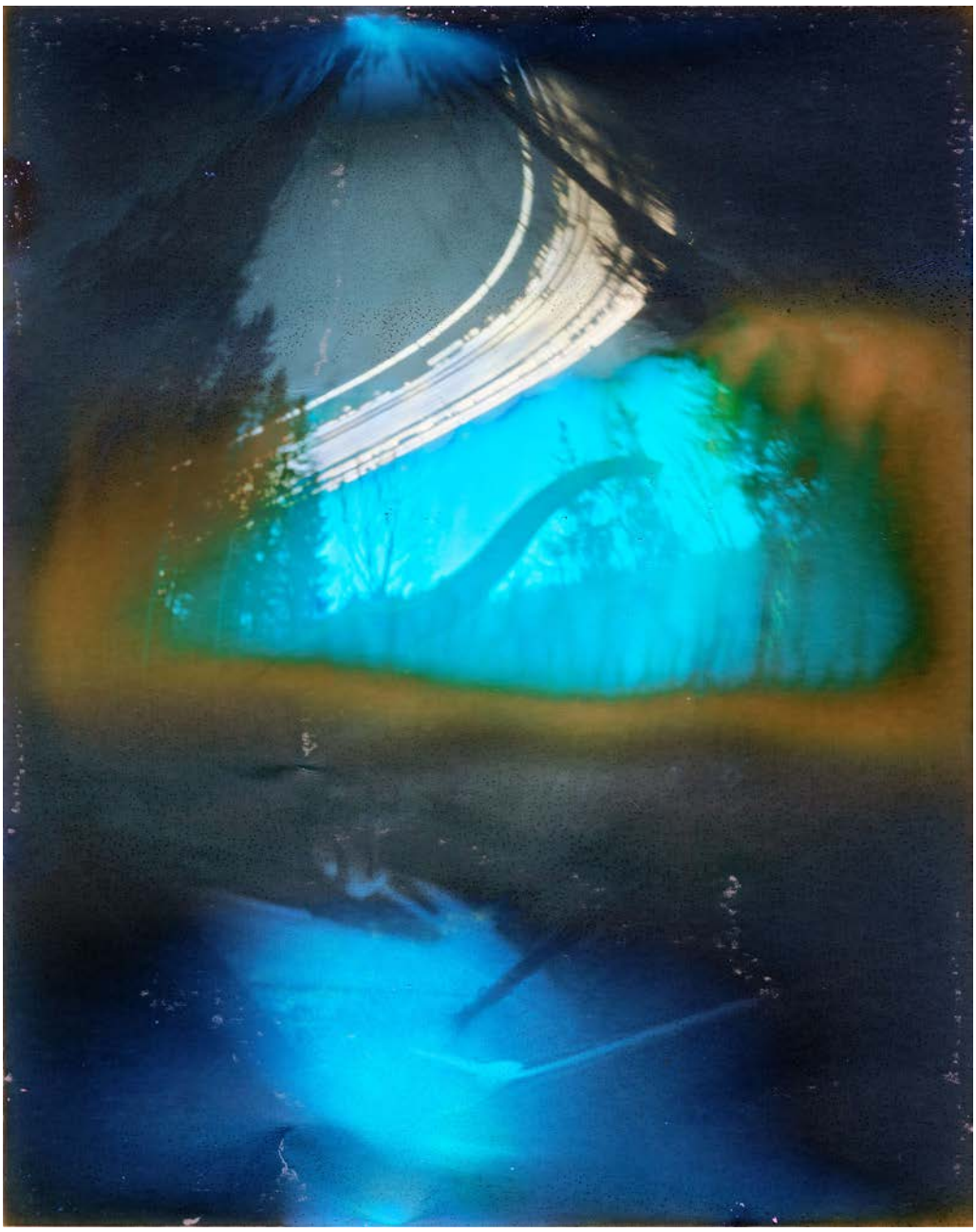
Dans ses aspects formels, cette exposition présente différentes tentatives de reformuler, dans la pratique de la photographie, la question du médium. Elle reprend à son compte, dans le champ de la photographie, la remise en question radicale de la notion de médium proposée par le philosophe américain Stanley Cavell dans ses textes sur le cinéma à la fin des années '70. Pour Cavell la définition d'un médium comme découlant d'une cause matérielle ou d'une cause formelle est insuffisante. Un médium découle d'automatismes nés de la répétition dans la tradition classique, puis de l'expérimentation à partir du modernisme. Ces automatismes précipitent une pratique dans une forme, un genre, un type et une technique reconnaissables et qui se constituent en médium.

© Œuvres de Anja Schori et Sebastian Stadler. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

Pour Cavell la recherche d'un artiste, pour atteindre une véritable autonomie, ne doit pas seulement produire des nouveaux énoncés, mais doit se délester des automatismes inscrits dans sa pratique afin de faire émerger un nouveau médium. En un mot, elle doit passer de la condition d'automatisme à celle d'autonomie. Dans le cadre de la pratique photographique, ces interrogations portent moins sur sa forme objectale que sur sa dimension performative.

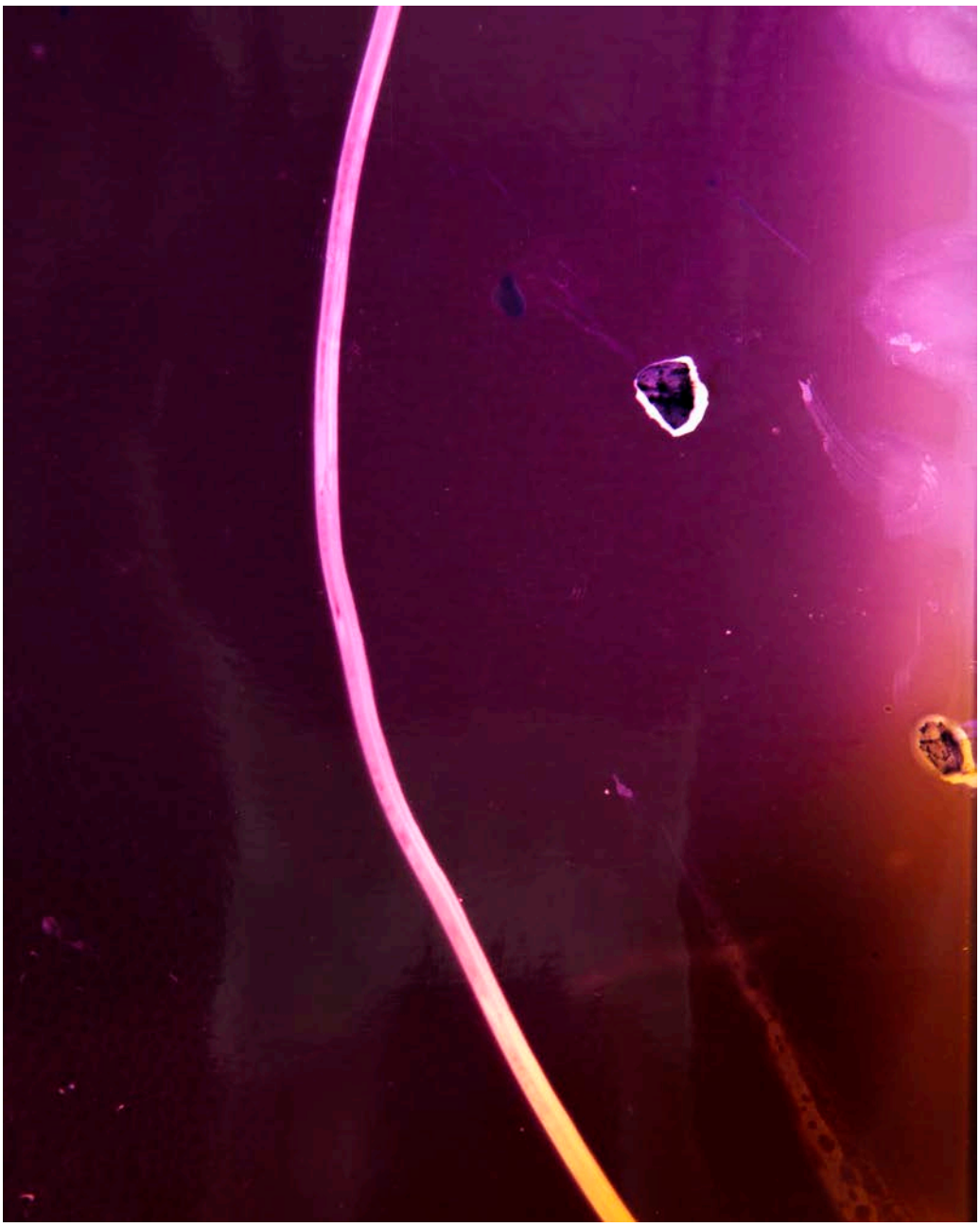
En d'autres mots, elles se préoccupent moins de comprendre ce qu'est une photographie que de ce qu'est la photographie. Ces questions débordent donc largement certains débats dans lesquels le médium photographique a été confiné de par sa nature mécanisée, à savoir la question de l'argentique contre le numérique, la photographie classique contre celle sans objectif, l'image photographique plane contre l'image transplanaire.

Les interrogations de ces artistes touchent à des questions plus profondes sur la nature de la pratique photographique, comme les rapports entre automatisme et performativité, causalité et intentionnalité, réalisme et compétence fictionnelle. "
Marco Poloni, curateur de l'exposition



© Quentin Lacombe, Arzak #02, 2019, impression jet d'encre sur papier baryté, 125x100 cm. Courtesy CPG

" *Arzak*, une série récente d'images de Quentin Lacombe est constituée de grandes grandes solarographies produites en sténopé avec un temps d'exposition d'une durée équivalente au solstice. Le papier photographique ainsi surexposé est ensuite scanné sans avoir été au préalable stabilisé. Ce processus dans lequel lumières cosmiques et machiniques s'additionnent produit une collision d'échelles spatio-temporelles au sein de l'image : l'étendue macroscopique des paysages et du ciel nocturnes se trouve convoluée avec la dimension micro-entropique des moisissures produites durant la lente formation de l'image. "
Marco Poloni



© Douglas Mandry, Monument/Aletsch #2, 2018, impression numérique sur verre d'après un photogramme de glace, 70x50 cm, de la série Monuments. Courtesy CPG

" Douglas Mandry présente deux groupes d'images tirées de sa série *Monuments*: des photographies de montagne lithographiées sur tissu pris sur des bâches utilisées pour contenir la fonte des glaciers, et des photogrammes de glace en train de fondre et provenant de ces mêmes glaciers. Par ces deux ensembles d'images, romantiques pour le premier et empiriques pour le second, Mandry tente de rendre compte de la lente disparition du paysage alpin dûe aux effets de l'anthropisation de l'atmosphère. "
Marco Poloni

© Jean-Vincent Simonet, de la série Izu Ravers / Acid Rain, 2019, impression jet d'encre sur plastique, 200x100 cm. Courtesy CPG

" Jean-Vincent Simonet tente, avec ses images photographiques de ravers prises sur l'île d'Izu au Japon, de rendre compte de la folie et la liberté insolente qui étaient à l'origine de la photographie, pour citer Foucault. En exploitant des erreurs techniques des plotters utilisés pour les tirer, puis en éprouvant encres et papiers par l'utilisation de produits chimiques, en les exposant enfin de nuit à la pluie, Simonet entreprend de libérer ses images de leur tentation originelle, celle de fixer le temps. "
Marco Poloni

© Florian Amoser, 1610 – 05 – 09, 2016, impression pigmentaire, 110x137.5 cm, de la série Quantified Landscape. Courtesy CPG

" *Quantified Landscape* de Florian Amoser présente une recherche en cours sur la transposition photographique de l'espace sur une surface plane, et se situe à la limite des registres de la photographie et de la topographie. Amoser cartographie les reliefs de galeries souterraines en posant au sol un laser monté sur moteur. Le faisceau lumineux balaye lentement les parois de la cavité, dessinant ainsi une ligne continue selon le principe des courbes de niveaux. Ces longues poses créent des paysages en noir et blanc évoquant autant la pratique analogique que le rendu numérique d'une modélisation tridimensionnelle. Ces images nous montrent à la fois la déconstruction numérique et la disparition de l'espace réflexif de référence de la tradition philosophique occidentale, la grotte. "
Marco Poloni

© Ludmila Claude, Sans titre, de la série Les Guerriers de l'Arc-en-ciel, Italie, 2019. Courtesy de l'artiste / CEPV

.RAW
f'ar – forum d'architectures lausanne, Lausanne, 06.07. – 07.07.2019 ; vernissage 05.07., 18h
www.archi-far.ch ; www.cepv.ch

Avec : Ludmila Claude, Maciej Czepiel, Bianca De Luca, Meryl Henchoz, Emilien Itim, Aude Juillerat, Aria Konishi, Raphaël Lods, Lorenzo Merlanti, Léonard Rossi, Jessie Schaer, Ilona Tschümperlin.

Une exposition des travaux de diplôme des étudiants de la formation supérieure en photographie du CEPV. Durant deux ans, ces douze photographes ont pu se plonger dans leur passé, leurs aspirations et leurs interrogations. Ils ont questionné et confronté leurs sens, leurs histoires, leurs compréhensions ou leurs doutes. L'exposition .RAW en est le résultat photographique.

Ludmila Claude présente sa série *Les Guerriers de l'Arc-en-ciel* sous forme de livre :

" Ce projet présente les visages d'une révolution silencieuse qui grandit de jour en jour à travers le monde. Ils se retrouvent dans les forêts, dans les montagnes, près des rivières ; et ils se font appeler les guerriers de l'arc-en-ciel. Leur quête est celle de la liberté auprès de la nature, là où il est plus facile d'apprendre à parler avec le cœur.
Ce travail m'amène à totalement m'immerger dans la vie communautaire. Loin des villes, de la société de consommation, des conventions et du bruit, c'est une autre façon de vivre que j'expérimente, mais surtout une autre façon de voir le monde.
Pour eux, l'essentiel est invisible, l'histoire est parsemée de contes et de légendes. L'imaginaire est synonyme de réalité. C'est à travers cette philosophie que je construis *Les Guerriers de l'Arc-en-ciel*, en mêlant textes romanesques et images documentaires. "
Ludmila Claude

© Ludmila Claude, Tess, de la série Les Guerriers de l'Arc-en-ciel, Allemagne, 2019. Courtesy de l'artiste / CEPV

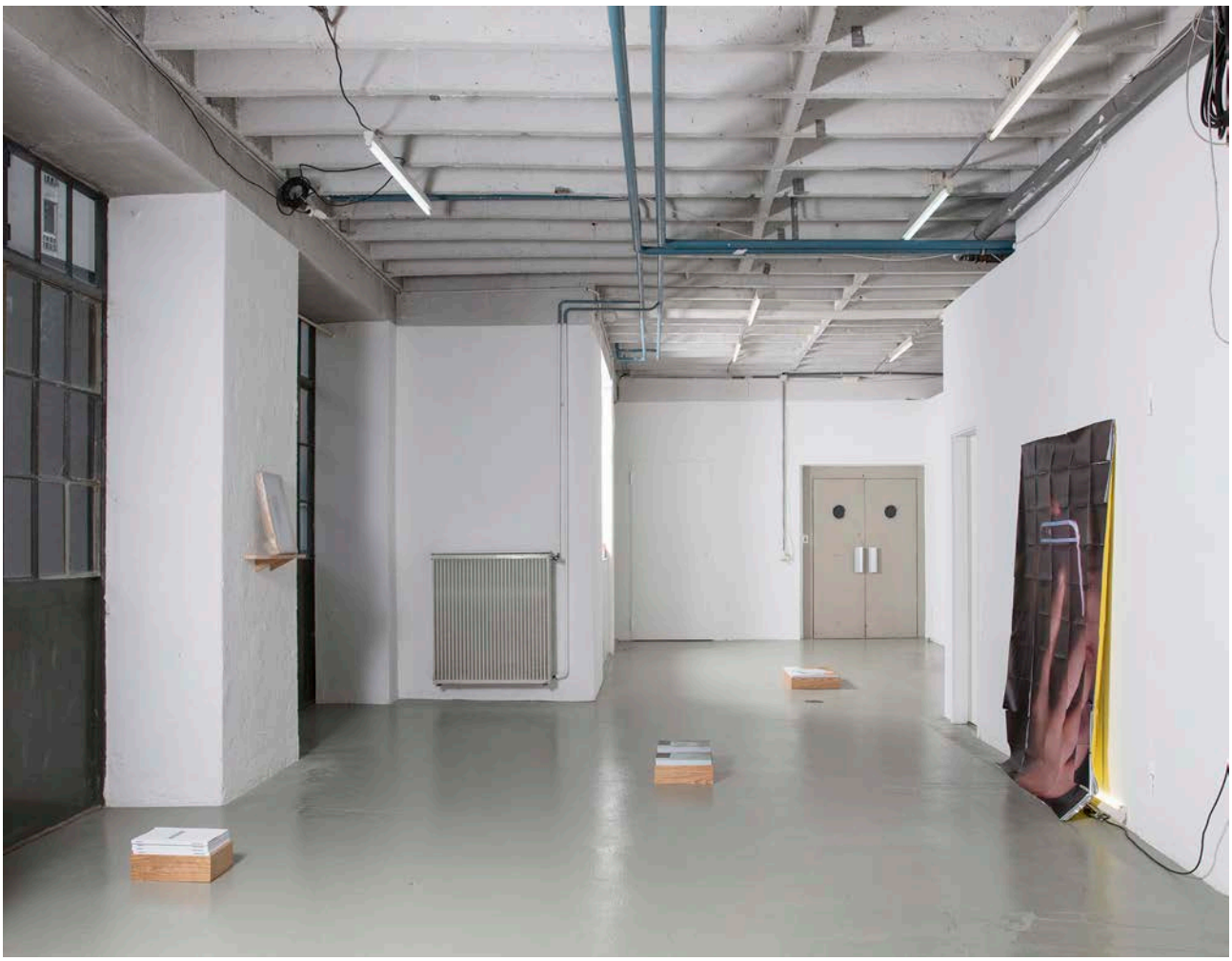
© Raphaël Lods, Autoportrait, 29.05.18, de la série POG9317, 2018. Courtesy de l'artiste / CEPV

Raphaël Lods revient sur son propre vécu dans l'ouvrage intitulé *POG9317*.

" De retour dans l'unité d'oncologie, je vais m'asseoir sur une chaise et observe les va-et-vient incessants du couloir. Les infirmiers et docteurs marchent d'un pas décidé, savent où ils vont, avec quels patients ils ont rendez-vous et quels traitements leur donner. Ils sont ponctuellement accompagnés du roulement d'un chariot préparé pour un soin ; la bâche en plastique couvrant une machinerie complexe frémit à chacun de leur passage, souffle régulier rythmant leur course. J'entends des bribes de conversation : cette adolescente des premiers jours en soin palliatif va pouvoir partir pour un temps en vacances. Je me sens plein d'une tristesse sereine : elle est en vie.
Une infirmière sort d'une chambre. Elle me sourit : son contrôle est terminé, la mère sera sûrement intéressée. Je rentre alors et aperçois l'enfant le plus jeune rencontré jusqu'ici. À neuf mois, il a déjà passé près de la moitié de sa courte vie à l'hôpital. Une greffe s'approche, le transfert en isolette aussi. La mère m'explique, son fils vit bien l'hospitalisation, il est bien trop jeune pour comprendre. Il joue, semble presque apprécier les visites du corps médical. Quand je m'intéresse à sa façon de traverser cette épreuve elle s'ouvre et me raconte ses journées et sa quête de raisons. Je fais quelques images, l'enfant me regarde, étonné presque. Lorsque, fatigué, il demande sa mère, je comprend que mon temps se termine et m'éclipse.

© Raphaël Lods, Lucas Costa, 09.05.18, en attente d'une greffe, de la série POG9317, 2018. Courtesy de l'artiste / CEPV

Je profite que la chambre mitoyenne soit vide pour y rester quelques instants. « Une fois, je me suis couchée dans un lit, pour voir ce que les enfants voient, pour me mettre à leur place. Pour comprendre » m'a dit une infirmière. J'aime cette démarche et je choisis de l'imiter, mes pieds dépassants du lit d'une bonne vingtaine de centimètres me rappellent le nombre d'années qui me séparent de mon hospitalisation en oncologie. Je fixe le plafond et me questionne. Où en suis-je dans mon parcours mémoriel ? Je me mets en scène dans la chambre, fait des autoportraits, rejoue les rôles de ces scènes qui m'ont construit. En attendant la prochaine rencontre, je pars en quête d'air libre.
Des jeux de mes souvenirs ne reste que l'âne en métal, statue solitaire et témoin discret du temps passé. Je n'ose imaginer le vertigineux nombre d'enfants qui, comme moi, ont joué, jouent, et joueront avec. Je fais quelque pas, souris à une famille. Un père croisé plus tôt est assis sur une marche, seul. Les yeux fermés, il semble profiter du soleil et de ce bref moment de calme au milieu de sa tempête d'inquiétudes. Quelques mètres plus loin, un groupe d'adolescents discute bruyamment, l'une d'entre eux est sous perfusion, les autres semblent vouloir lui changer les idées, et, à force de chutes de trampoline la font rire. Je les observe du coin de l'œil. La douceur frivole de ce moment me fait oublier les réalités de ces murs. "
Raphaël Lods

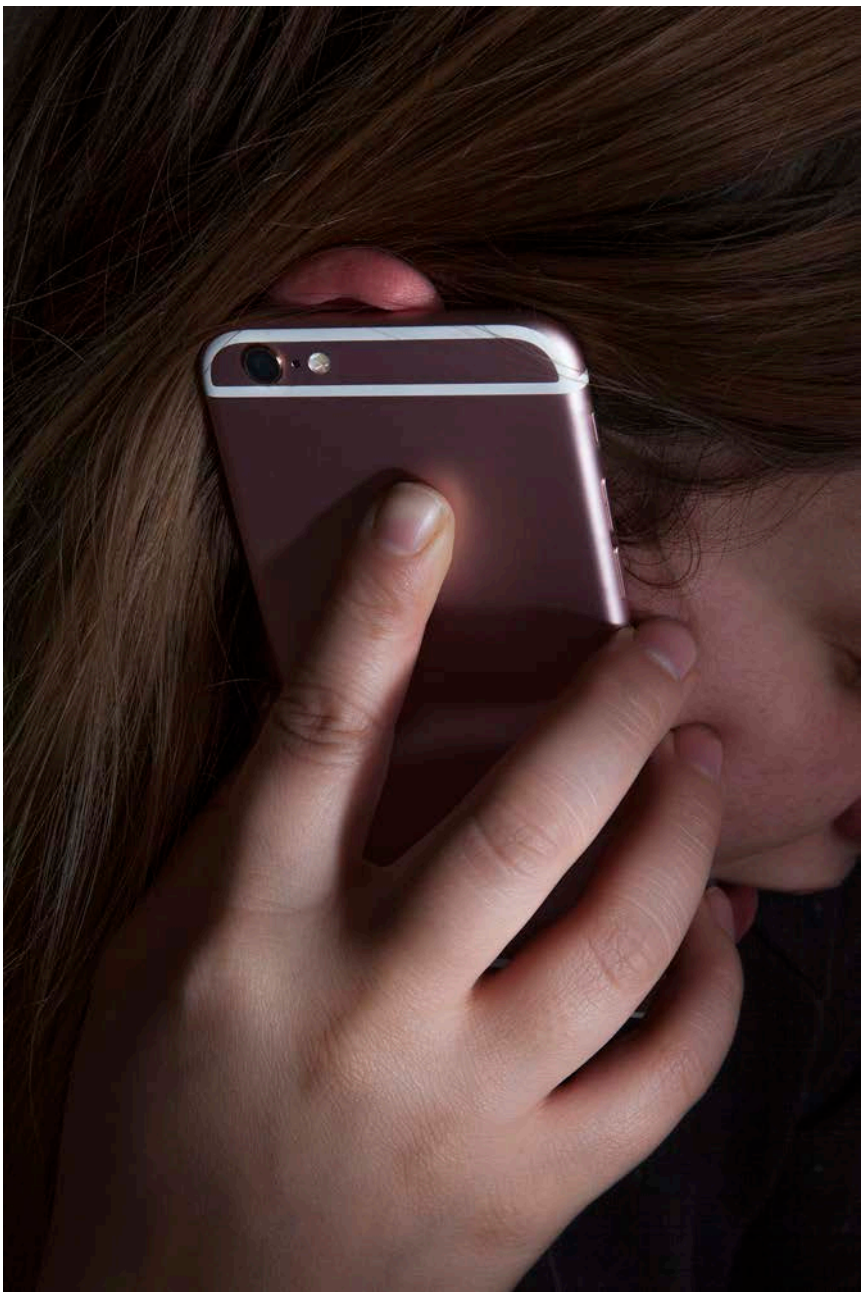


© Maciej Czepiel, Antenna, 2017-2018. Exposition personnelle à Standard-deluxe, Lausanne, 4.5. –19.5.2019 ; photo : Maciej Czepiel.
À doite : Maciej Czepiel, Come to me, impression laser sur papier recyclé, collé sur une couverture de survie, néon, 200x140 cm

Maciej Czepiel. Antenna
Standard/deluxe, Lausanne, 04.05. – 19.05.2019
www.standard-deluxe.ch

" Je devais avoir cinq ans lorsque mon grand frère apporta un ordinateur à la maison. J'ai grandi avec cet outil qui a évolué au fil du temps ; le PC est devenu laptop, puis smartphone, ... De nos jours nous en sommes à la VR.
Ces objets ont acquis une présence à part entière, comme un esprit omniscient, accompagnant nos vies et scrutant nos choix. Le danger de cette sur-technophilie est d'accorder à ces technologies une position de quasi religion. C'est ce que l'on en a fait, les antennes sont devenues ces totems d'adoration, nous les adulons tellement que nous sommes prêts à transformer nos corps pour nous adapter à leurs vitesse d'évolution.
J'explore une certaine manière d'interagir avec les technologies et je cherche à voir comment elles contribuent à former nos vies. Nous les utilisons tous les jours et pourtant nous n'arrivons pas à mettre de visage sur cet « entité » si vaporeuse et transparente. "
Maciej Czepiel

© Maciej Czepiel, Antenna, 2017-2018. Exposition personnelle à Standard-deluxe, Lausanne, 4.5. –19.5.2019 ; photo : Maciej Czepiel
À droite, contre le mur : Maciej Czepiel, I'm on my Way, impression jet d'encre contrecollée sur aluminium, 133x100 cm

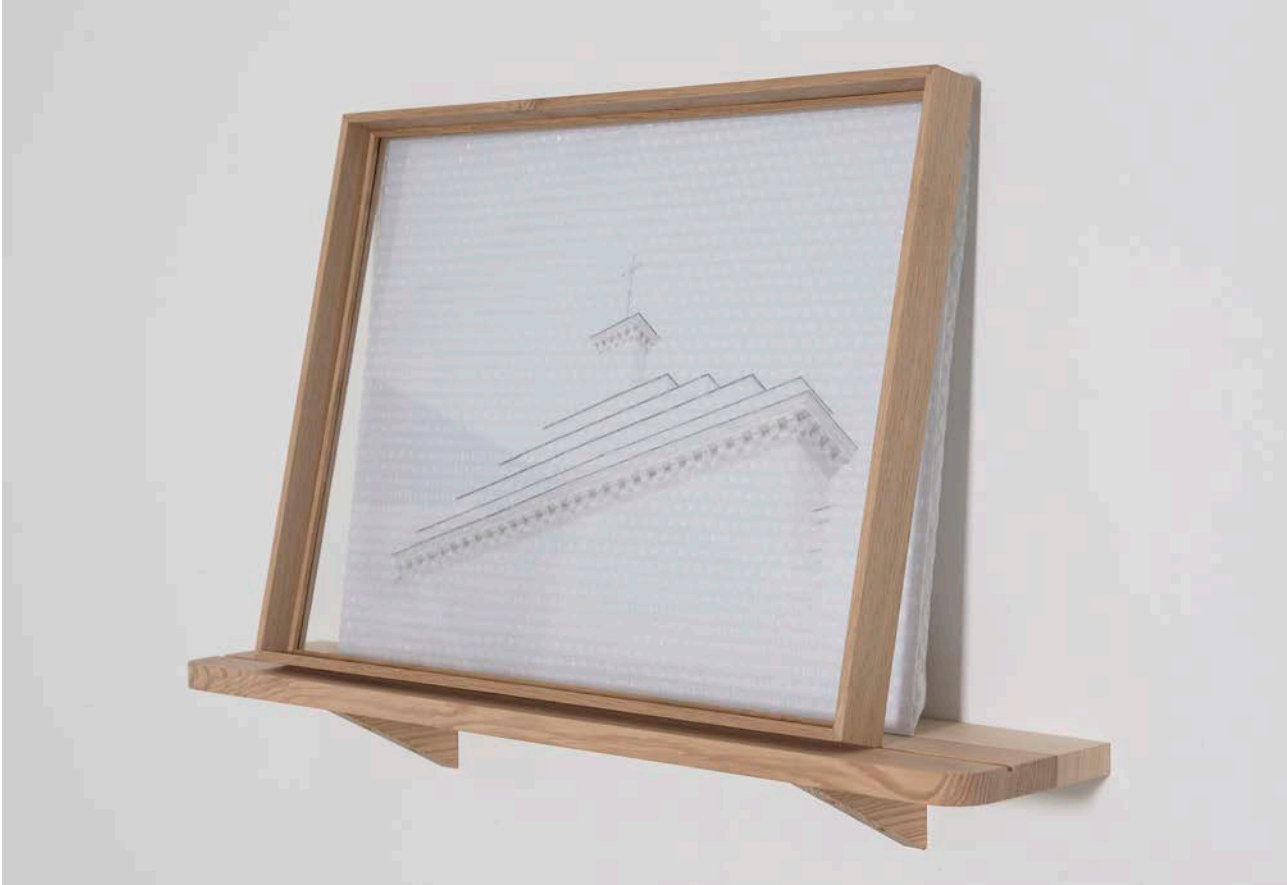


© Maciej Czepiel, Come to me, impression laser sur papier recyclé, collé sur une couverture de survie, néon, 200x140 cm, de la série Antenna, 2017-2018

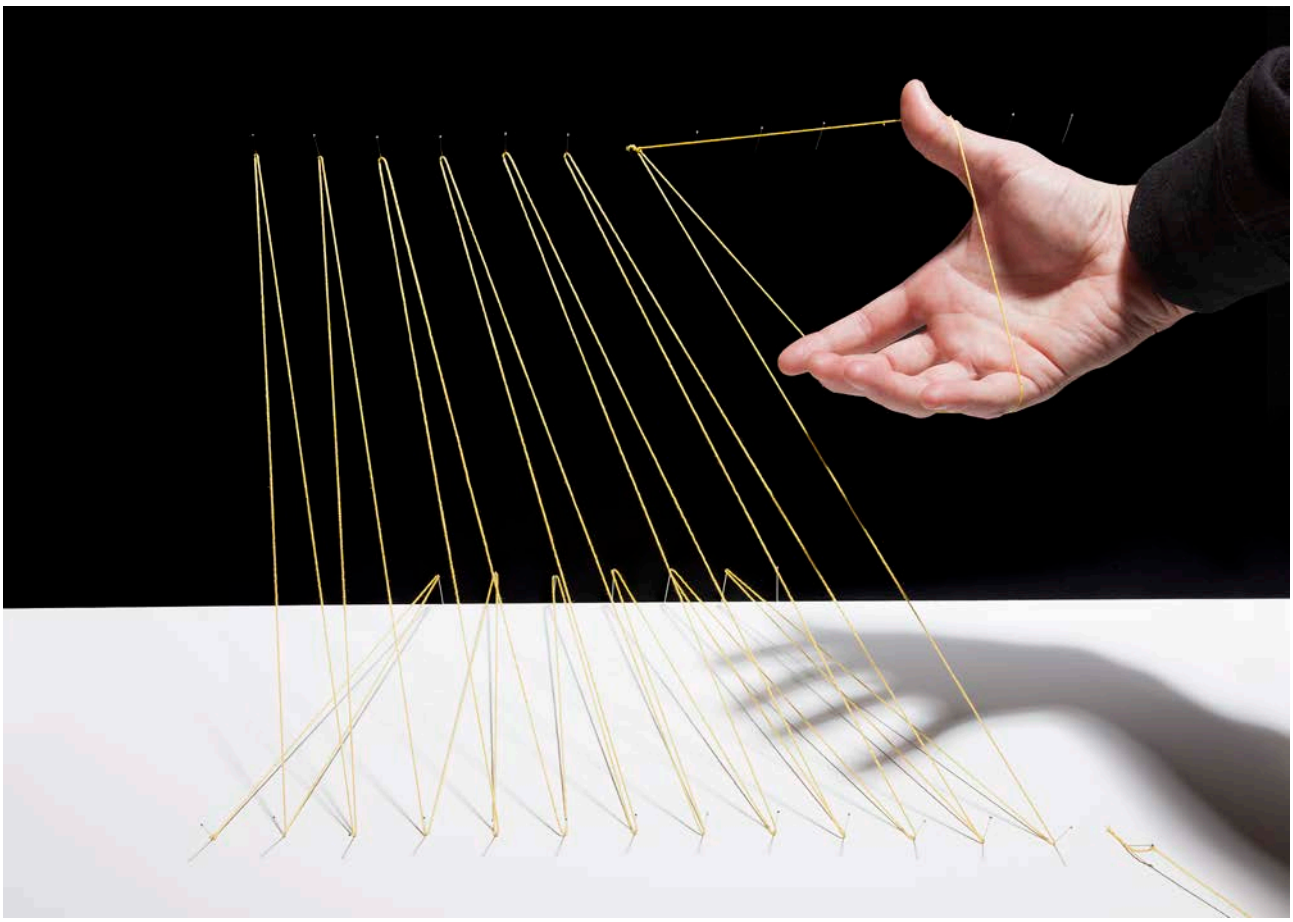
© Maciej Czepiel, Contact the Watchtower, impression jet d'encre contrecollée sur aluminium, 42x29 cm, de la série Antenna, 2017-2018

© Maciej Czepiel, Contact me !, impression jet d'encre sur papier affiche dos bleu, 84.1x59.4 cm, de la série Antenna, 2017-2018

© Maciej Czepiel, Antenna, 2017-2018. Exposition personnelle à Standard-deluxe, Lausanne, 4.5. –19.5.2019 ; photo : Maciej Czepiel
Ci-dessous : Maciej Czepiel, It's watching over us, impression jet d'encre contrecollée sur aluminium, 42x58 cm, papier bulle, cadre



© Maciej Czepiel, It's watching over us, impression jet d'encre contrecollée sur aluminium, 42x58 cm, de la série Antenna, 2017-2018



© Maciej Czepiel, Is it Real ?, impression jet d'encre contrecollée sur aluminium, 100x133 cm, de la série Antenna, 2017-2018

© Maciej Czepiel, Light Speed, impression jet d'encre, 29.7x21 cm, diptyque, de la série Antenna, 2017-2018

© Maciej Czepiel, Light Speed, impression jet d'encre, 29.7x21 cm, diptyque, de la série Antenna, 2017-2018

© Myriam Ziehli, Hochwasser, Sturm, Orkan, 2019. Courtesy Photoforum Pasquart

Myriam Ziehli. Hochwasser, Sturm, Orkan
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 10.05. – 02.06.2019
www.photoforumpasquart.ch

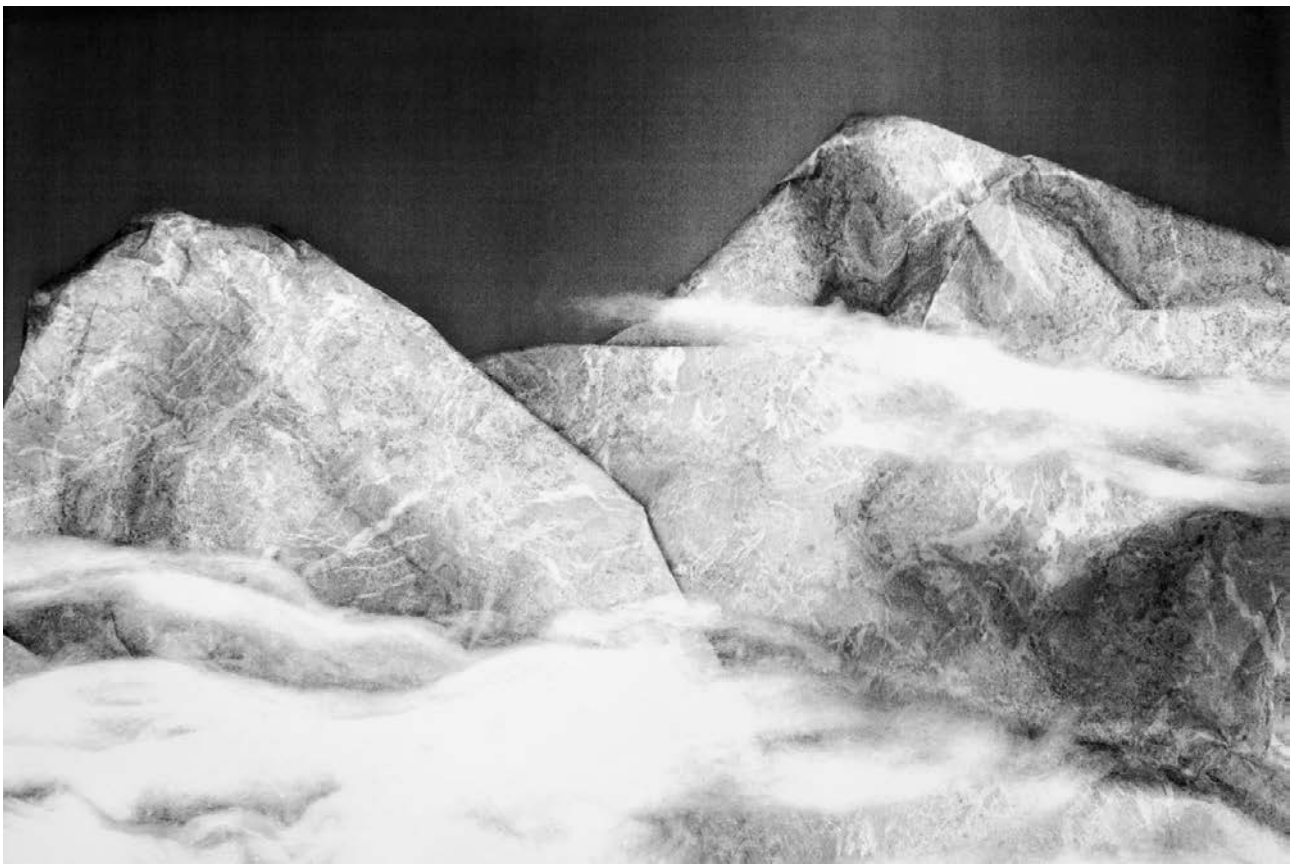
" Le Photoforum Pasquart propose dans le cadre des Journées photographiques 2019, intitulées *Flood*, une carte blanche à l'artiste Myriam Ziehli [1989, CH], qui prend comme point de départ les motifs récurrents au cours de l'histoire du déluge et de la catastrophe. "

Myriam Ziehli, Hochwasser, Sturm, Orkan, 2019. © Photoforum Pasquart

" Cela part d'une intuition très simple ; la conservation dans la structure zoologique n'est pas sans rappeler deux paraboles bibliques : celle de l'Arche de Noé et avant elle, la Genèse. En effet, le parc zoologique représente une structure fermée de conservation, constituant ainsi une forme d'arche. L'urgence de la situation apocalyptique dans la parabole évoque les problèmes écologiques contemporains avec notamment l'inquiétante perte de biodiversité caractérisée par la sixième extinction de masse. L'autorité patriarcale et hiérarchique de Noé sur les animaux qu'il choisit et " qu'il sauve " rappelle l'insolence occidentale, d'une part, définissant une priorisation des actions de conservation et d'autre part, la manière de définir les animaux comme représentants de leur espèce au sein du parc zoologique.
Finalement la perception "naturaliste" (selon les quatre ontologies définies par Philippe Descola), séparant le monde ambiant (environnement) de l'humain se retrouve dans les prémices de la Bible, ainsi dans la Genèse 1.26, nous retrouvons ce verset : " Puis Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.
Ces visions de la " nature " sous la domination de " l'homme " semblant aujourd'hui aberrantes, nous permettraient-elles de revoir notre rapport culturellement construit — et ancré profondément — de " souverain sur la nature " ? "
Myriam Ziehli

© Myriam Ziehli, Hochwasser, Sturm, Orkan, 2019. Courtesy Photoforum Pasquart

© Myriam Ziehli, Hochwasser, Sturm, Orkan, 2019. Courtesy Photoforum Pasquart



© Dominique Teufen, Summertime, 2015, impression pigmentaire sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 60x90 cm. Courtesy Christophe Guye

Dominique Teufen. Sterne? Kopierter Staub. Meine Weltreise auf der Kopiermaschine
Kunstraum Au Premier, Zurich, 26.03. – 26.09.2019
www.aupremier.ch ; www.christopheguye.com

L'exposition *Étoiles ? Poussière copiée. Mon voyage autour du monde sur ma photocopieuse* présente des œuvres réalisées entre 2013 et 2018. " De par sa formation en sculpture et en beaux-arts, l'expérimentation matérielle occupe une place importante dans la démarche artistique de Dominique Teufen [1975, CH]. Curieuse et fascinée par le médium photographique et les variétés de ses possibles, elle explore différents processus et teste divers mécanismes avant de réaliser ses images. Elle met en tension la deuxième et la troisième dimension, tout en explorant le moment où la réalité et l'illusion basculent jusqu'à perdre leur définition spécifique pour faire apparaitre de nouvelles évidences. Dominique Teufen manipule sa photocopieuse comme son imagination pour voyager à travers le monde. La photographie n'est pas utilisée comme moyen de rendre la réalité aussi précise que possible, mais elle est utilisée pour nous duper et pour interroger nos certitudes. L'utilisation d'images et de référents familiers crée délibérément une référence au réel et nous induit subtilement en erreur. En regardant de plus près ces mondes reconstruits, la réalité devient soudain une illusion – et inversement. Certains paysages sont si réalistes qu'on ne peut pas croire que l'on s'est trompé ; ces images construites défient notre perception de la réalité et de l'apparence. La question du rôle de la narration et de l'imagination défiant la pure dimension documentaire de la photographie reste toujours encore d'une actualité primordiale, et ce thème est traité par Dominique Teufen avec une esthétique et une poétique à la fois simples, justes et très efficaces. "
Stefano Stoll, Directeur Images Vevey, Conseiller artistique du Prix HSBC pour la Photographie 2019
Curateurs : Tina Candrian et Christophe Guye

Née à Davos en 1975, Dominique Teufen a étudié la sculpture pendant deux ans à Zürich avant de s'installer à Amsterdam où elle a obtenu une licence de sculpture à la Gerrit Rietveld Academie en 2002. Elle a obtenu en 2010 un M.F.A. de l'Académie des Arts et du Design de St.Joost à Bois-le-Duc aux Pays-Bas. Depuis 2011, elle vit et travaille à Zurich et à Amsterdam. Dès 2014, l'artiste est exposée à la galerie Christophe Guye à Zurich et présente ses travaux à l'échelle internationale, notamment au Musée Central d'Utrecht en 2016, à la Biennale de photographie de Bogota en 2017, au Forum NRW à Düsseldorf en 2018 et au Musée Fries à Leeuwarden en 2019. Elle est lauréate du Prix HSBC pour la Photographie 2019.

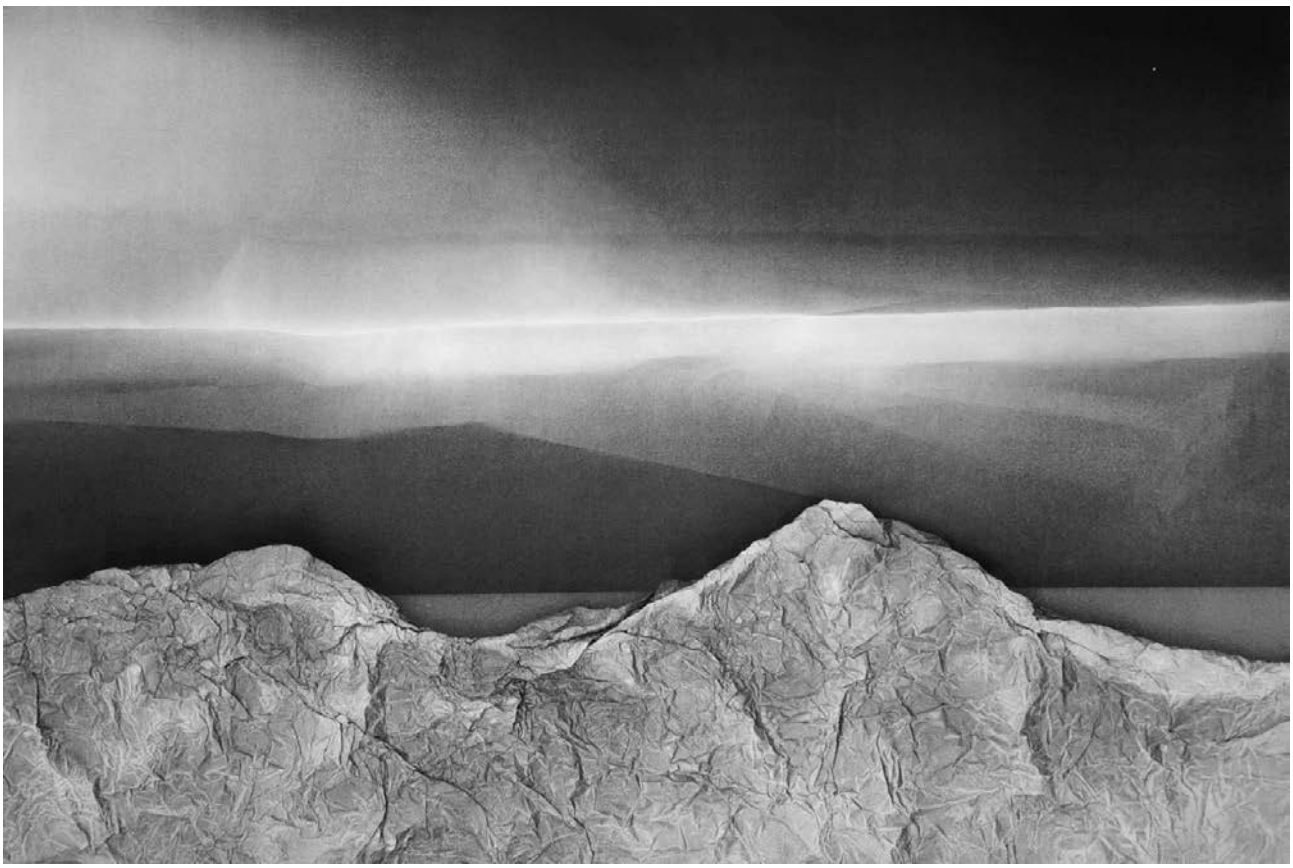
© Dominique Teufen, Above, 2018, impression pigmentaire sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 80x120 cm. Courtesy Christophe Guye

Exposition de Dominique Teufen, Sterne? Kopierter Staub. Meine Weltreise auf der Kopiermaschine, Kunstraum Au Premier, Zurich, 26.03. – 26.09.2019. Courtesy Christophe Guye

Exposition de Dominique Teufen, Sterne? Kopierter Staub. Meine Weltreise auf der Kopiermaschine, Kunstraum Au Premier, Zurich, 26.03. – 26.09.2019. Courtesy Christophe Guye

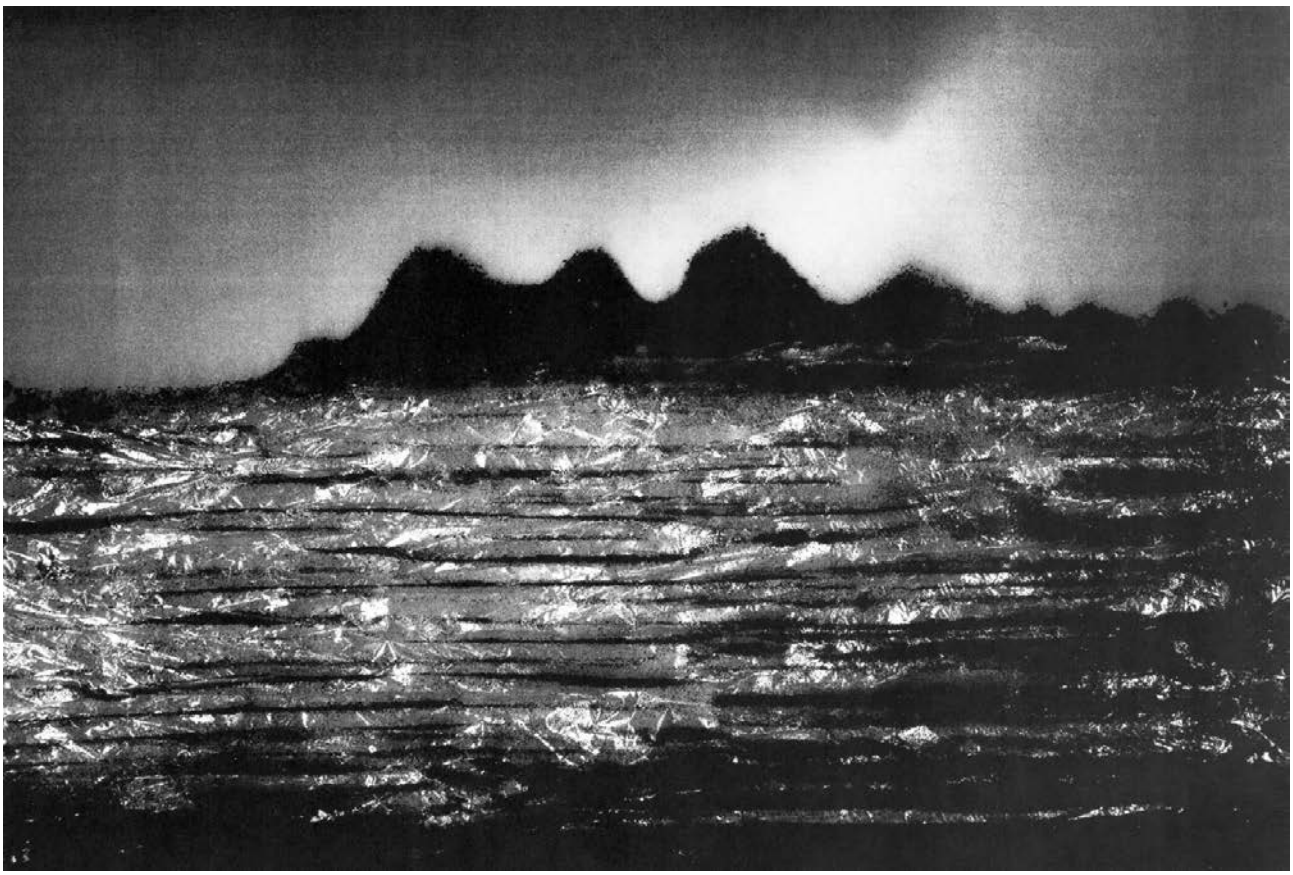
Exposition de Dominique Teufen, Sterne? Kopierter Staub. Meine Weltreise auf der Kopiermaschine, Kunstraum Au Premier, Zurich, 26.03. – 26.09.2019. Courtesy Christophe Guye

Exposition de Dominique Teufen, Sterne? Kopierter Staub. Meine Weltreise auf der Kopiermaschine, Kunstraum Au Premier, Zurich, 26.03. – 26.09.2019. Courtesy Christophe Guye

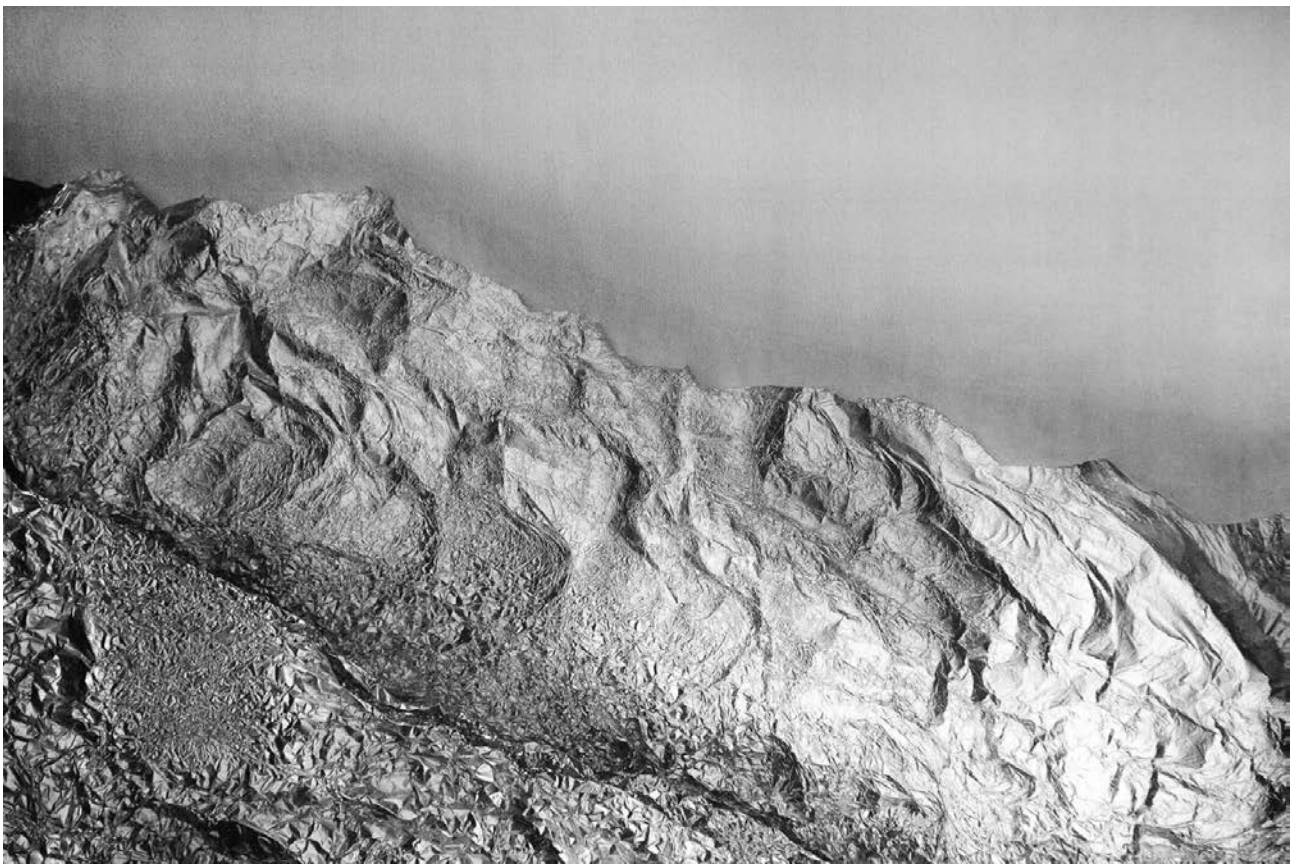


© Dominique Teufen, Sunrise, 2018, impression pigmentaire sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 60x90 cm. Court. Christophe Guye

© Dominique Teufen, Driedout, 2015, impression pigmentaire sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 40x60 cm. Court. Christophe Guye



© Dominique Teufen, Island, 2013, impression sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 40x60 cm. Courtesy Christophe Guye



© Dominique Teufen, Gravelpits, 2016, impression sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 120x180 cm. Courtesy Christophe Guye

© Salvatore Vitale, Cible d'entraînement militaire, Origlio, 2015, de la série How to Secure a Country.
Courtesy Fotostiftung Schweiz

Salvatore Vitale. How to Secure a Country
Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019
www.fotostiftung.ch

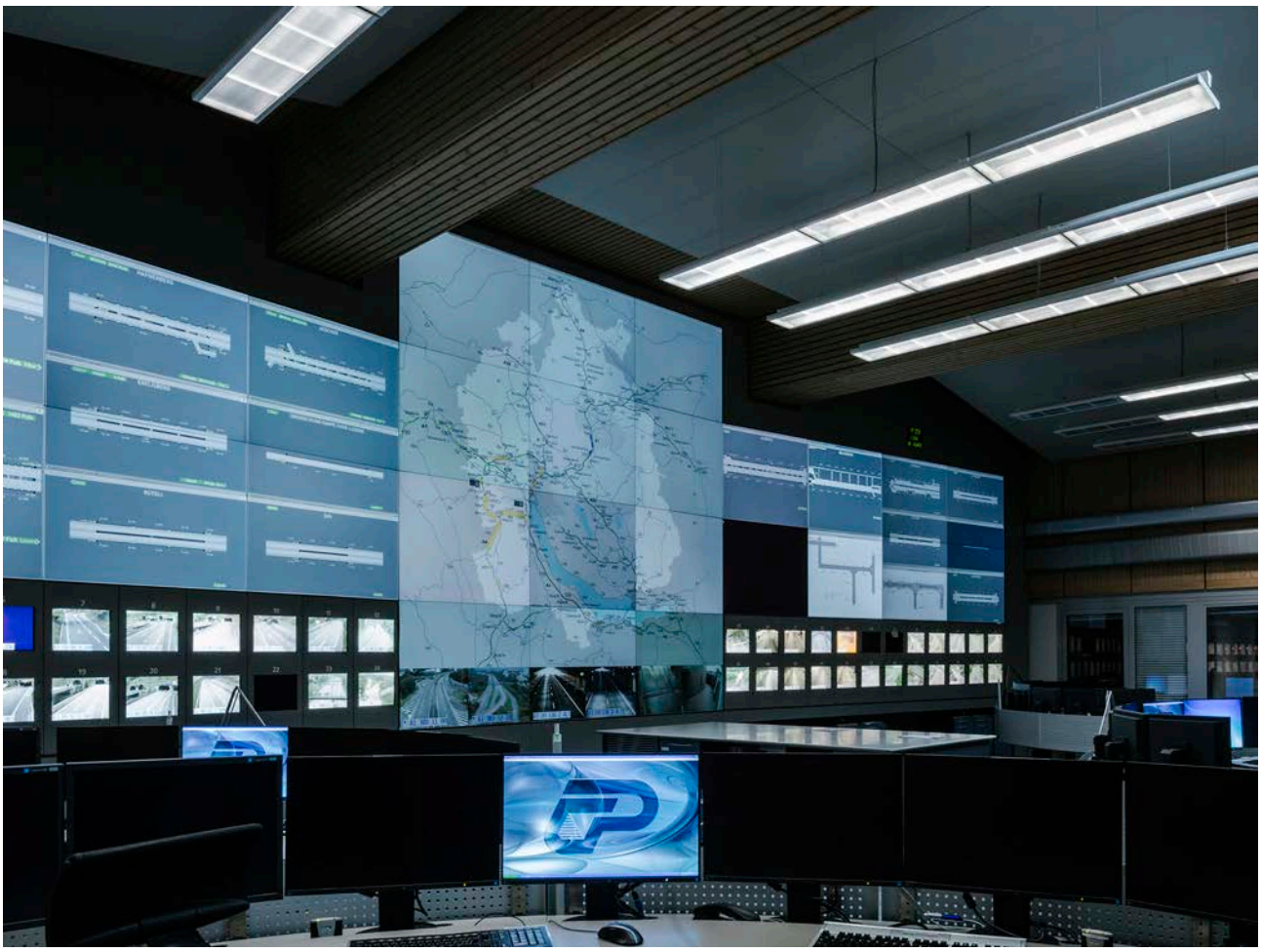
" La Suisse est globalement reconnue comme l'un des pays les plus sûrs au monde – et constitue un exemple en termes d'efficacité et de productivité. Mais comment garantir ce bien inestimable, tant un besoin fondamental qu'un marché se chiffrant en milliards ? Et à quelles libertés sommes nous, citoyens, prêts à renoncer pour garantir notre sécurité ? Salvatore Vitale (né en 1986 à Palerme, ayant vécu à Lugano et Zurich) explore, dans son projet de recherche visuelle qui s'étendit sur plusieurs années, les mécanismes sur lesquels repose ce bouclier de prévention et de défense. Les différents acteurs impliqués – la police, l'armée, les autorités douanières et de migration, les services météorologiques, les entreprises informatiques et les instituts de recherche en robotique et en intelligence artificielle – sont soumis à un examen approfondi.

© Salvatore Vitale, Protocole, Berne, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

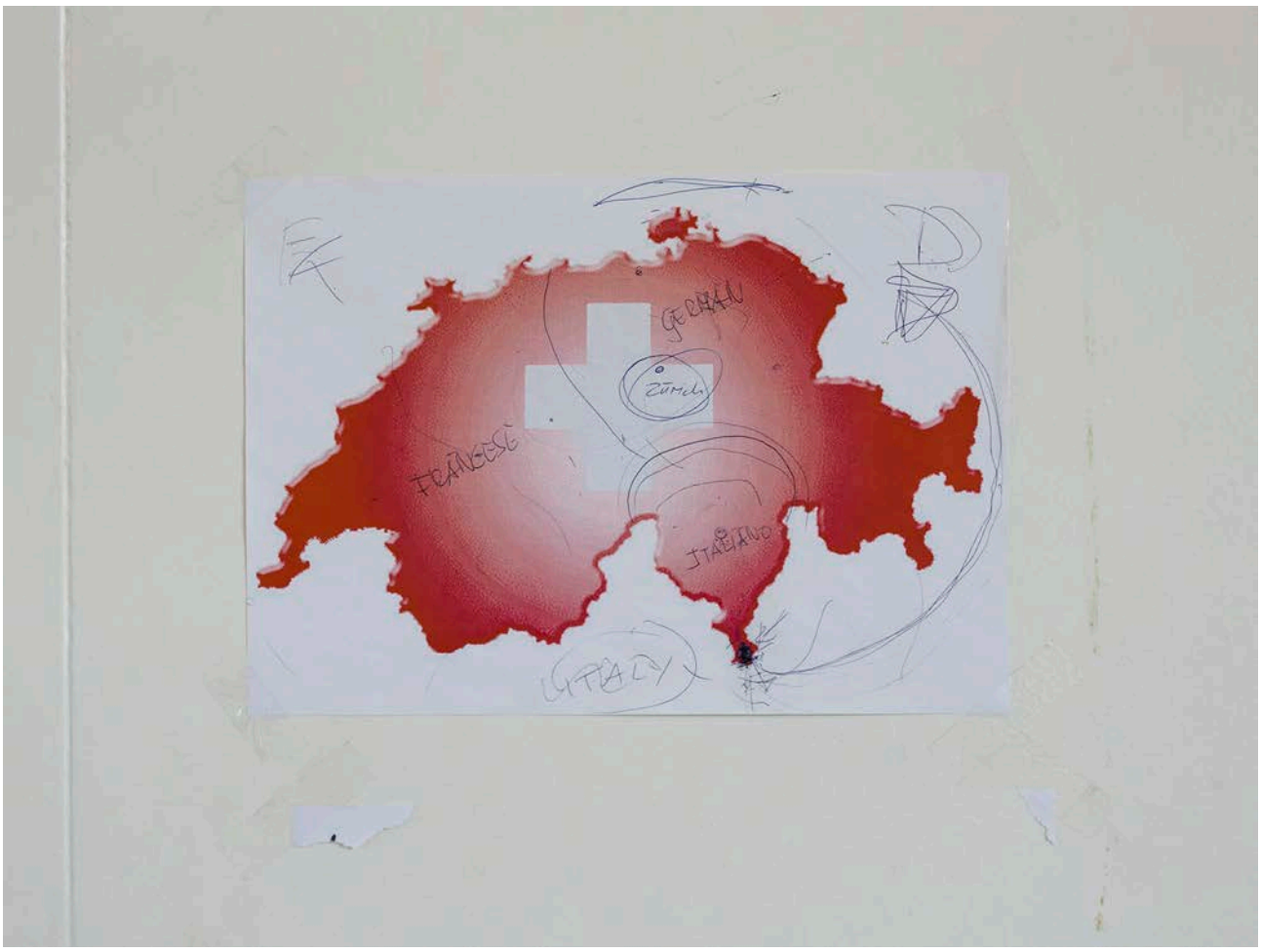
L'exposition nous propose de découvrir l'instauration de la sécurité parfois occultée et souvent abstraite, à travers un voyage sensoriel composé de photographies, mais aussi d'analyses de données et d'une installation à base de capteurs. Dans le contexte actuel des menaces croissantes de terrorisme et de cybercriminalité, de surveillance et d'usage abusif des données, cette exposition incarne le point de vue artistique d'un débat qui anime notre société. La Fotostiftung Schweiz présente la première exposition complète de l'œuvre de cet artiste suisse d'origine italienne. "
Curateur : Lars Willumeit, curateur indépendant

Salvatore Vitale (1986, IT/CH) a obtenu son Master Fine Arts à la ZHdK – Haute école d'arts de Zurich en 2019.

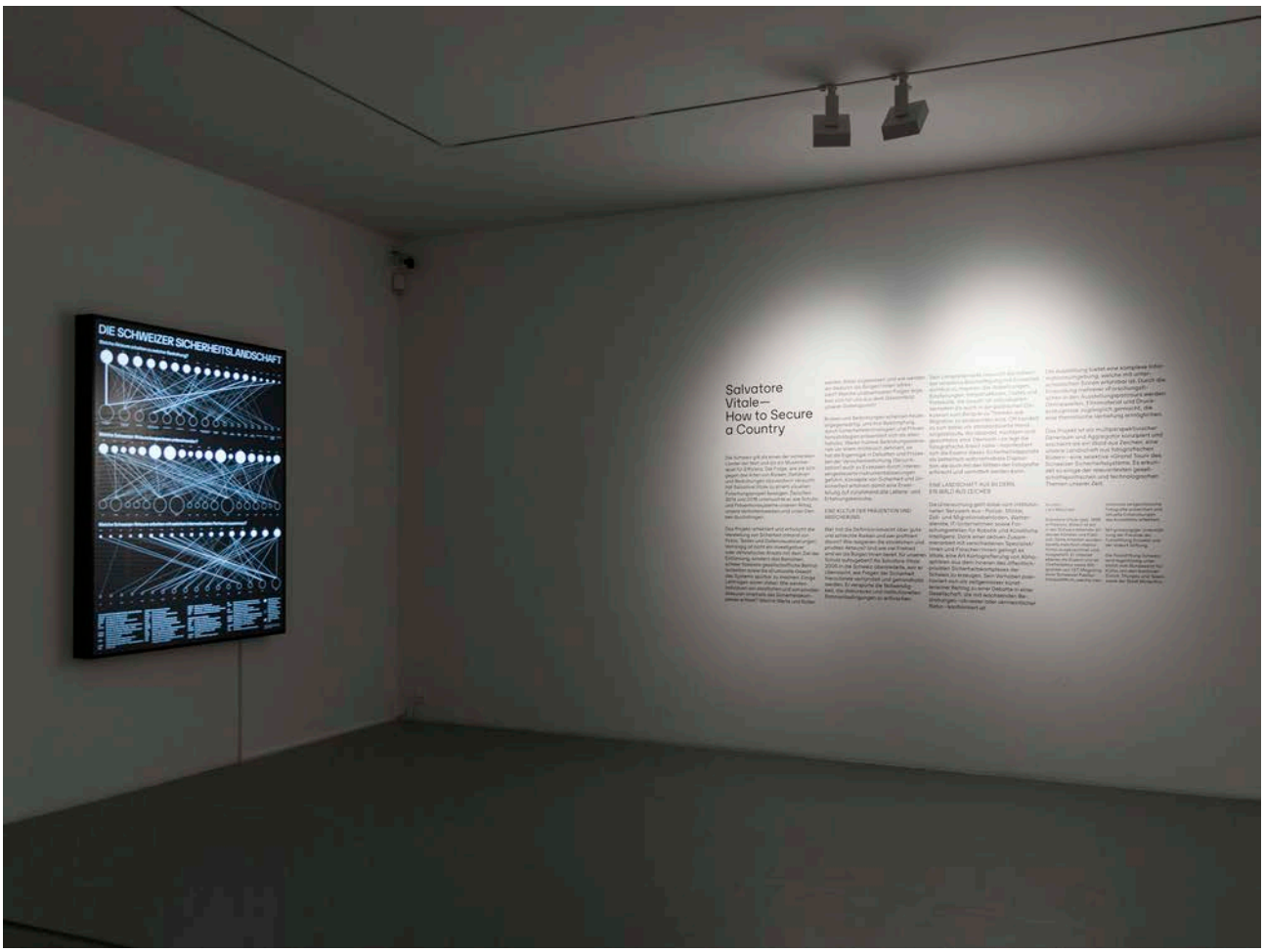
Publication : une monographie éponyme est éditée par Lars Müller Publishers au printemps 2019.



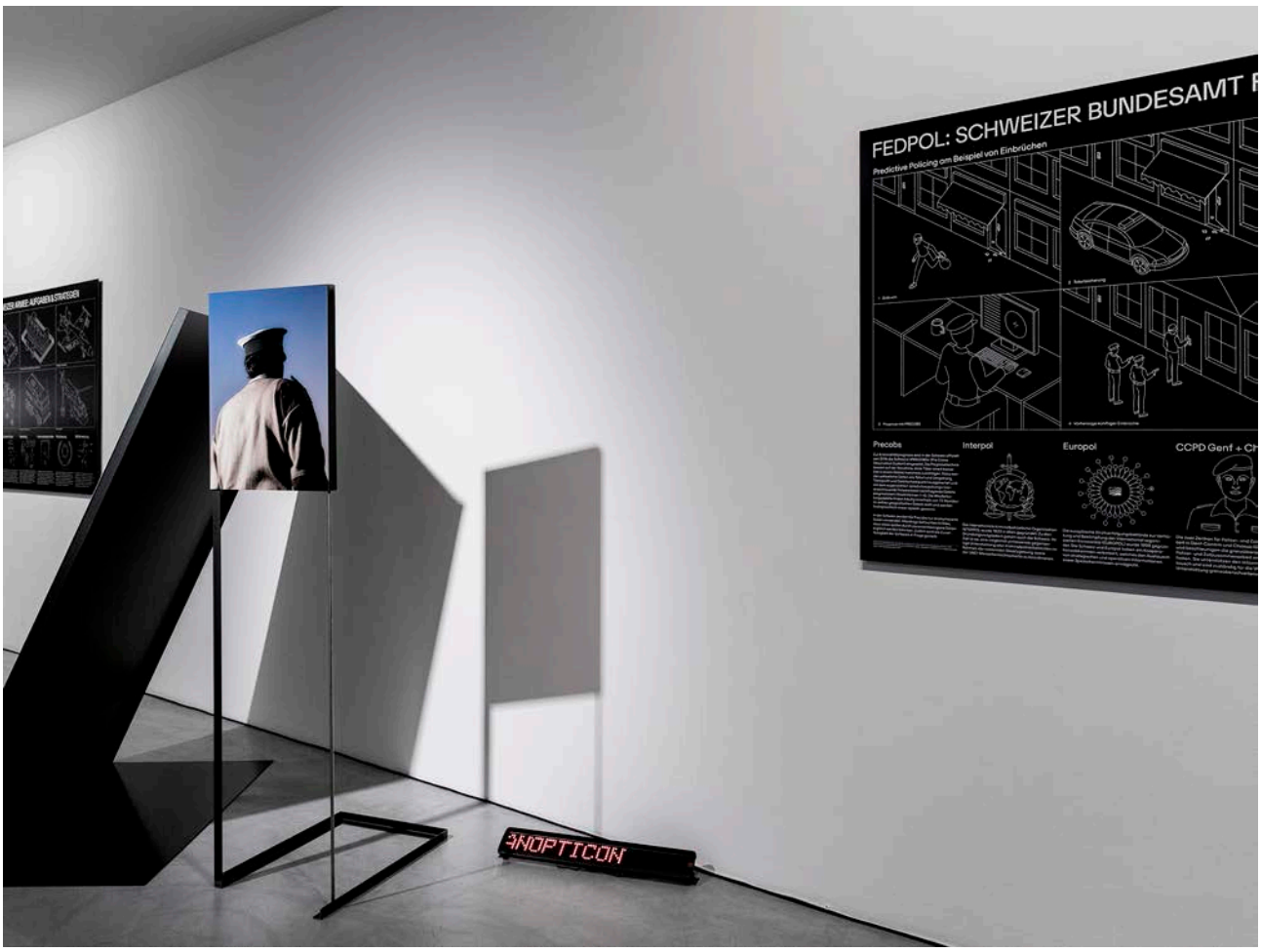
© Salvatore Vitale, Police cantonale de Zurich, Zurich, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, Frontière suisse, Chiasso, 2015, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz

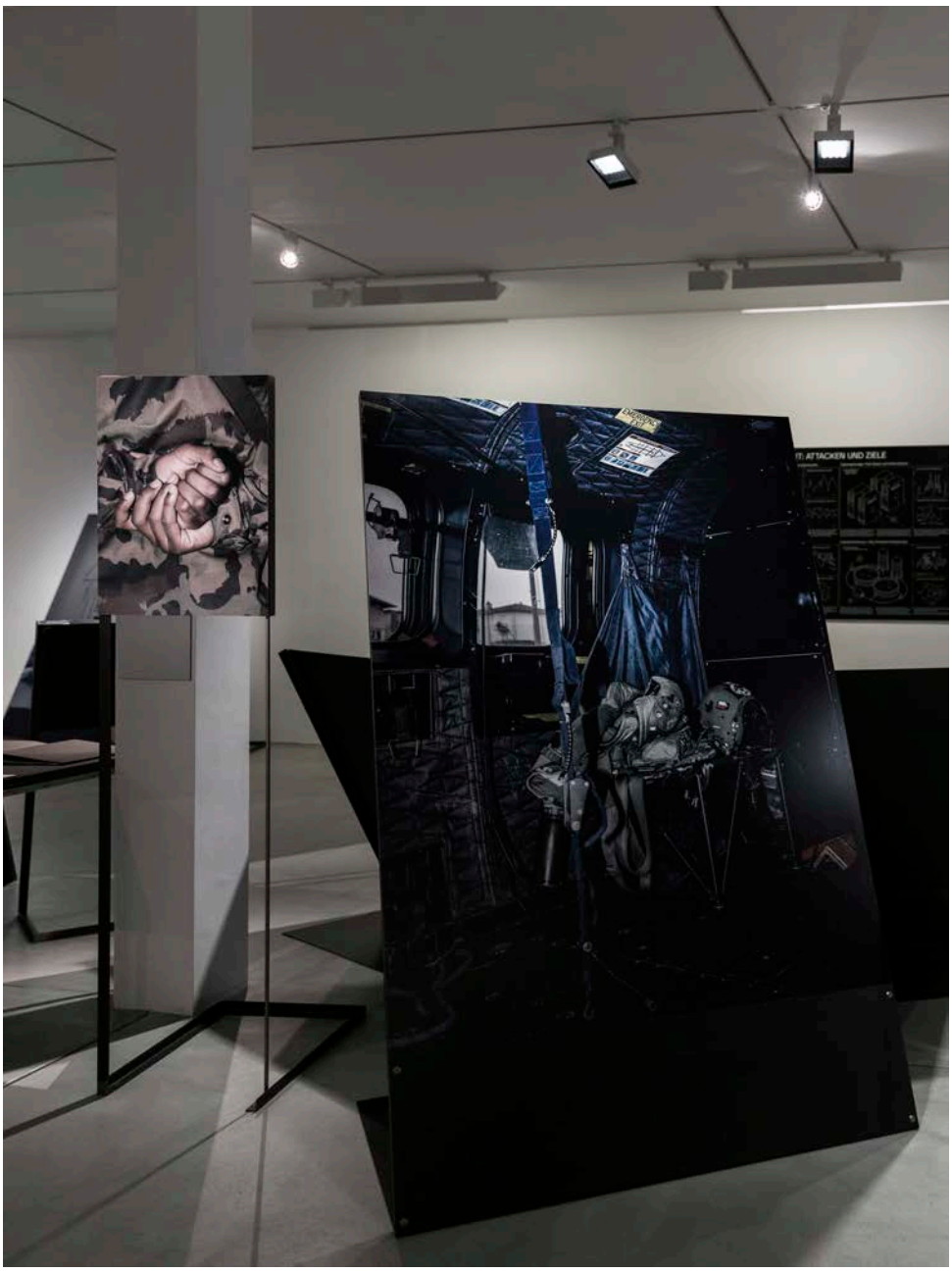
© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz

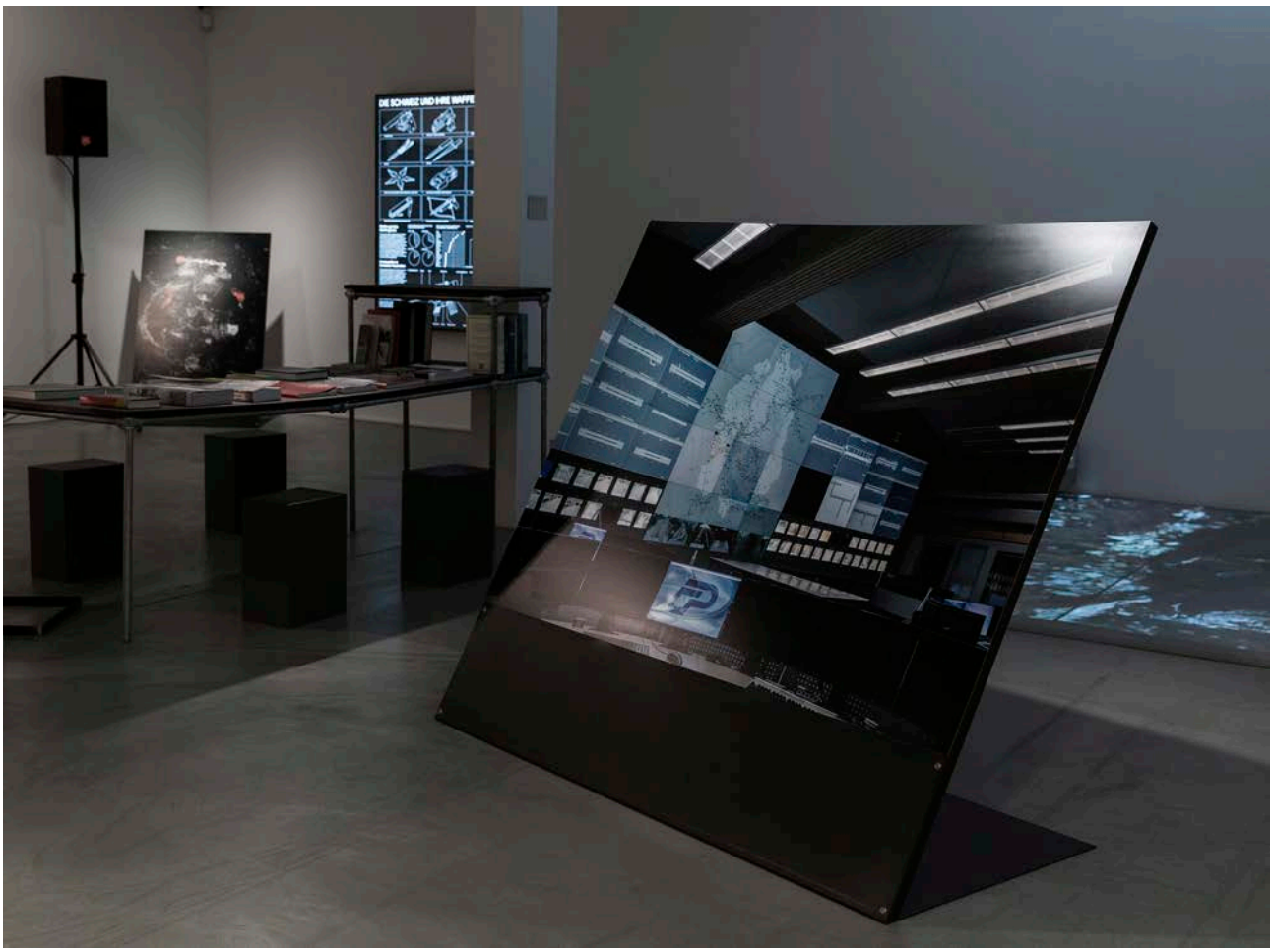
© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019.
Courtesy Fotostiftung Schweiz

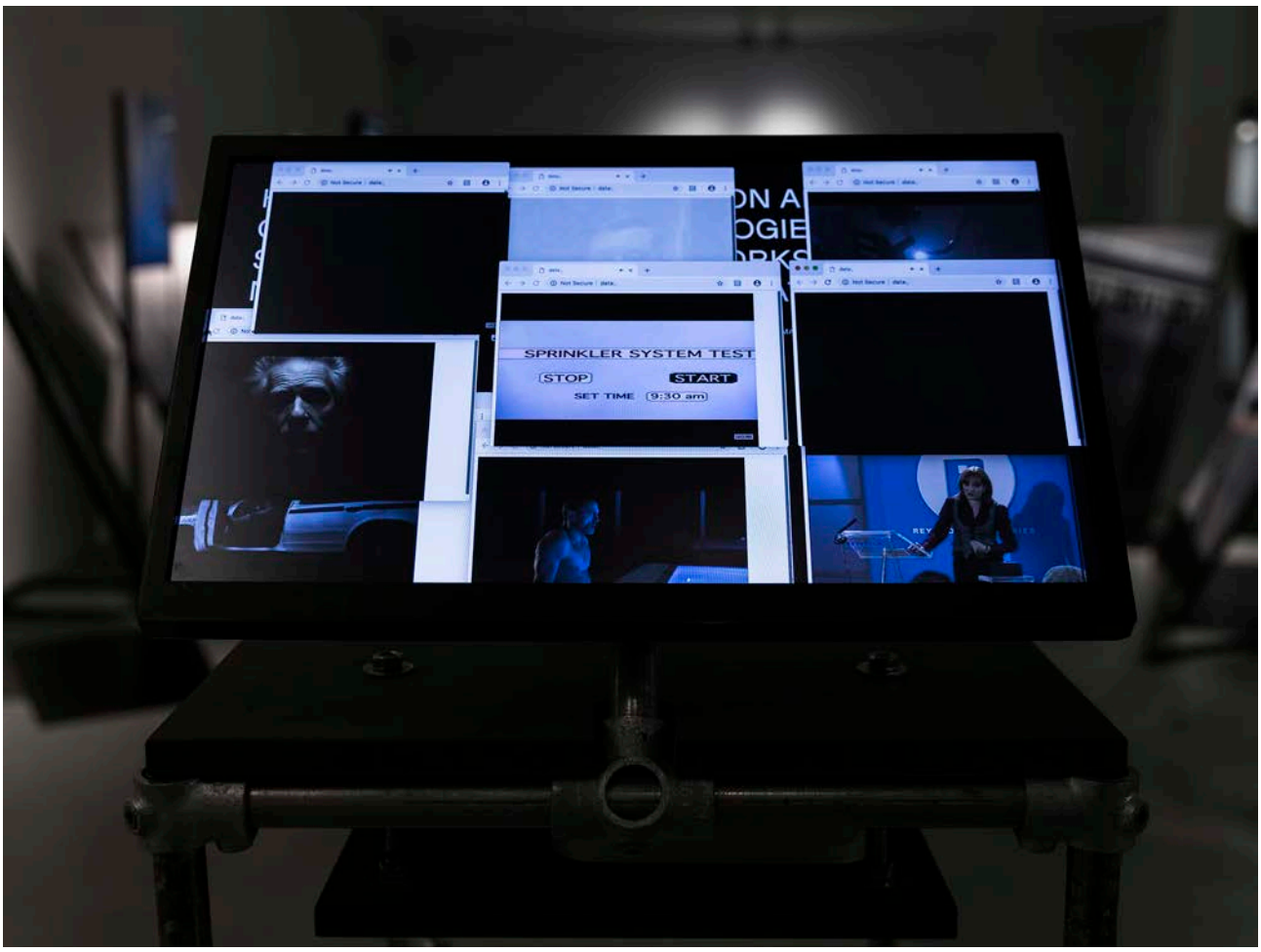


© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019.
Courtesy Fotostiftung Schweiz

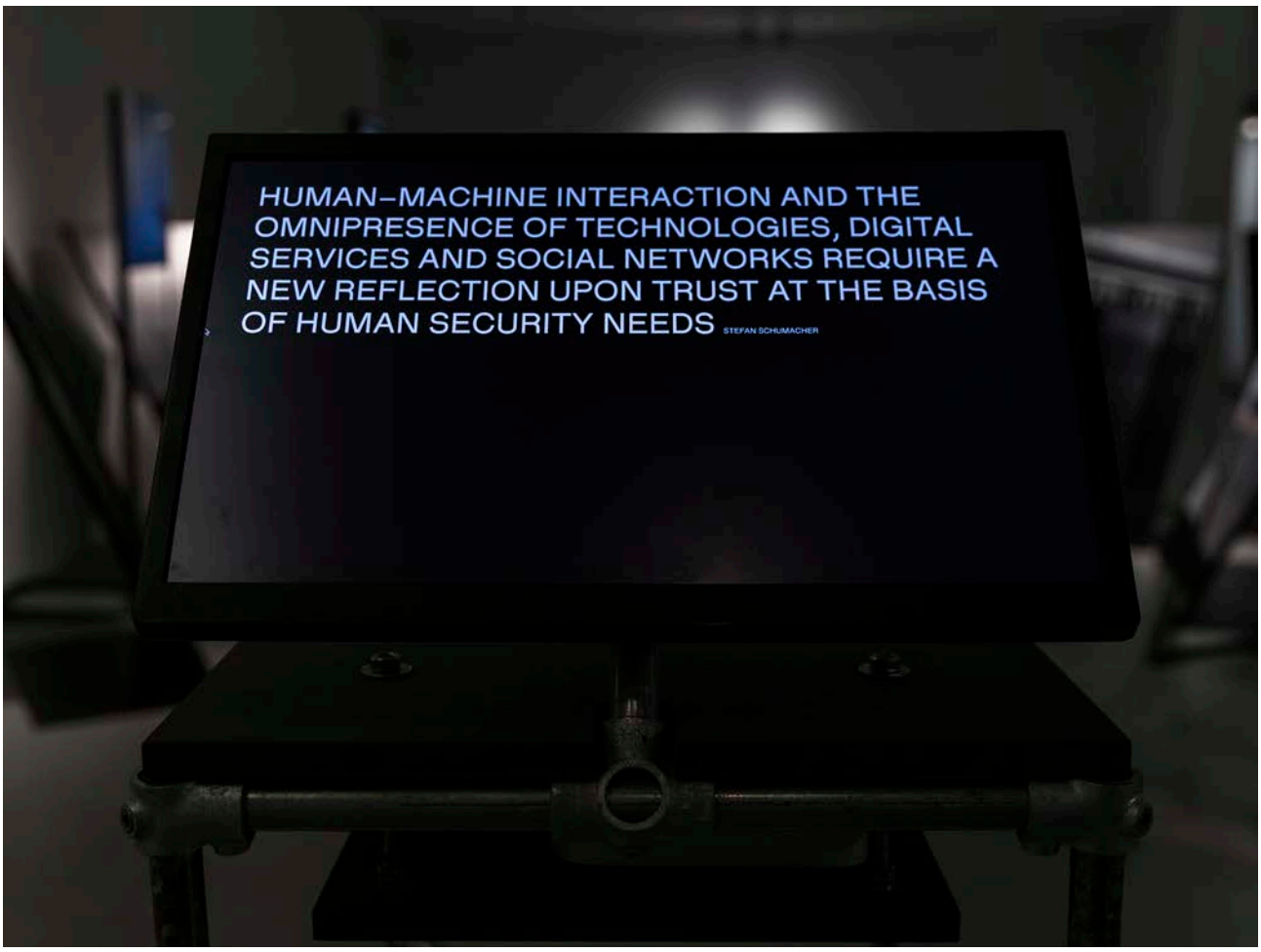
© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019.
Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, How to Secure a Country, Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Salvatore Vitale, Chien policier, Zurich, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Salvatore Vitale, Swiss National Supercomputing Center (CSCS), Lugano, 2017, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

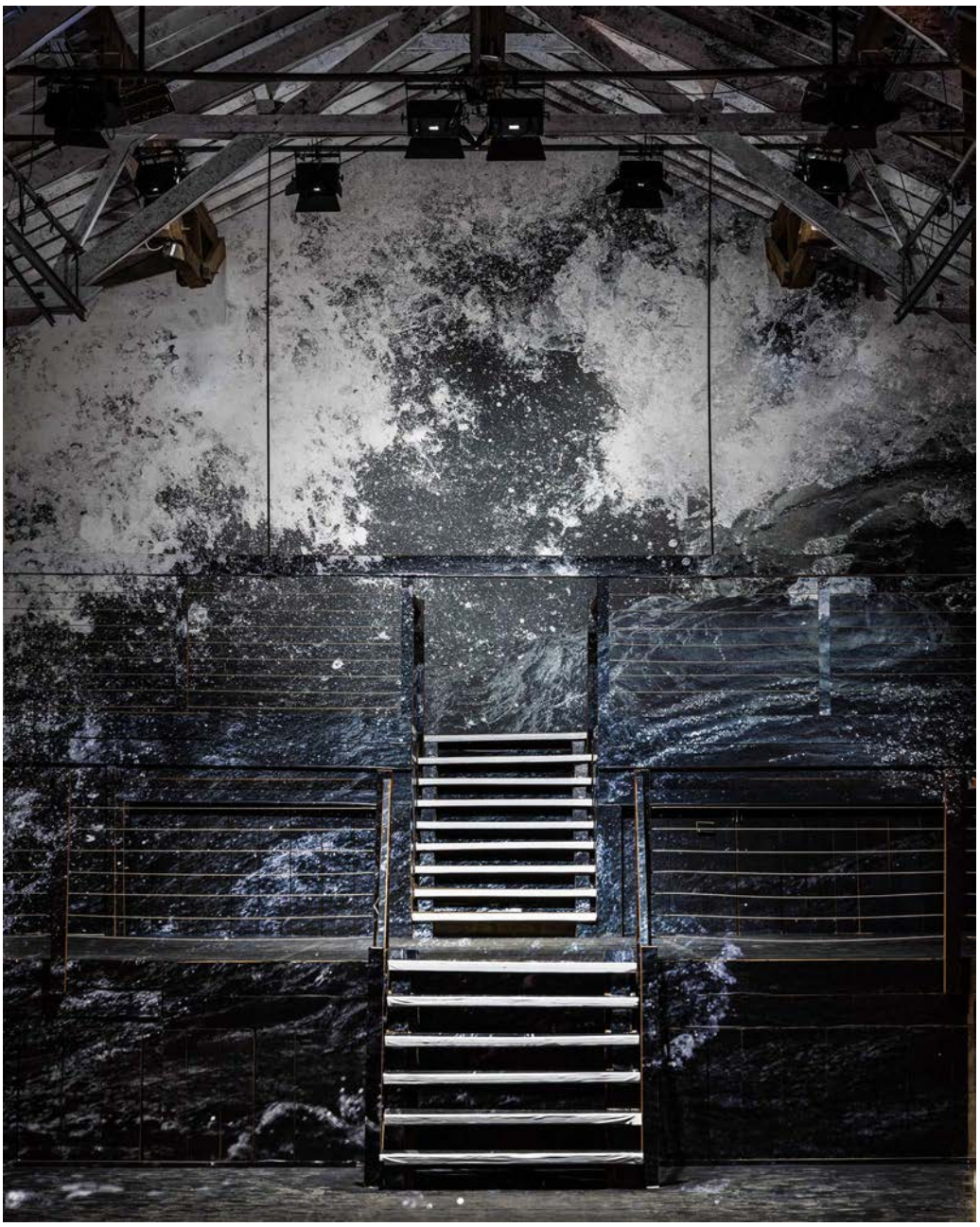
© Salvatore Vitale, Police des lacs, Zurich, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Salvatore Vitale, Frontière suisse, Brusino Arsizio, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

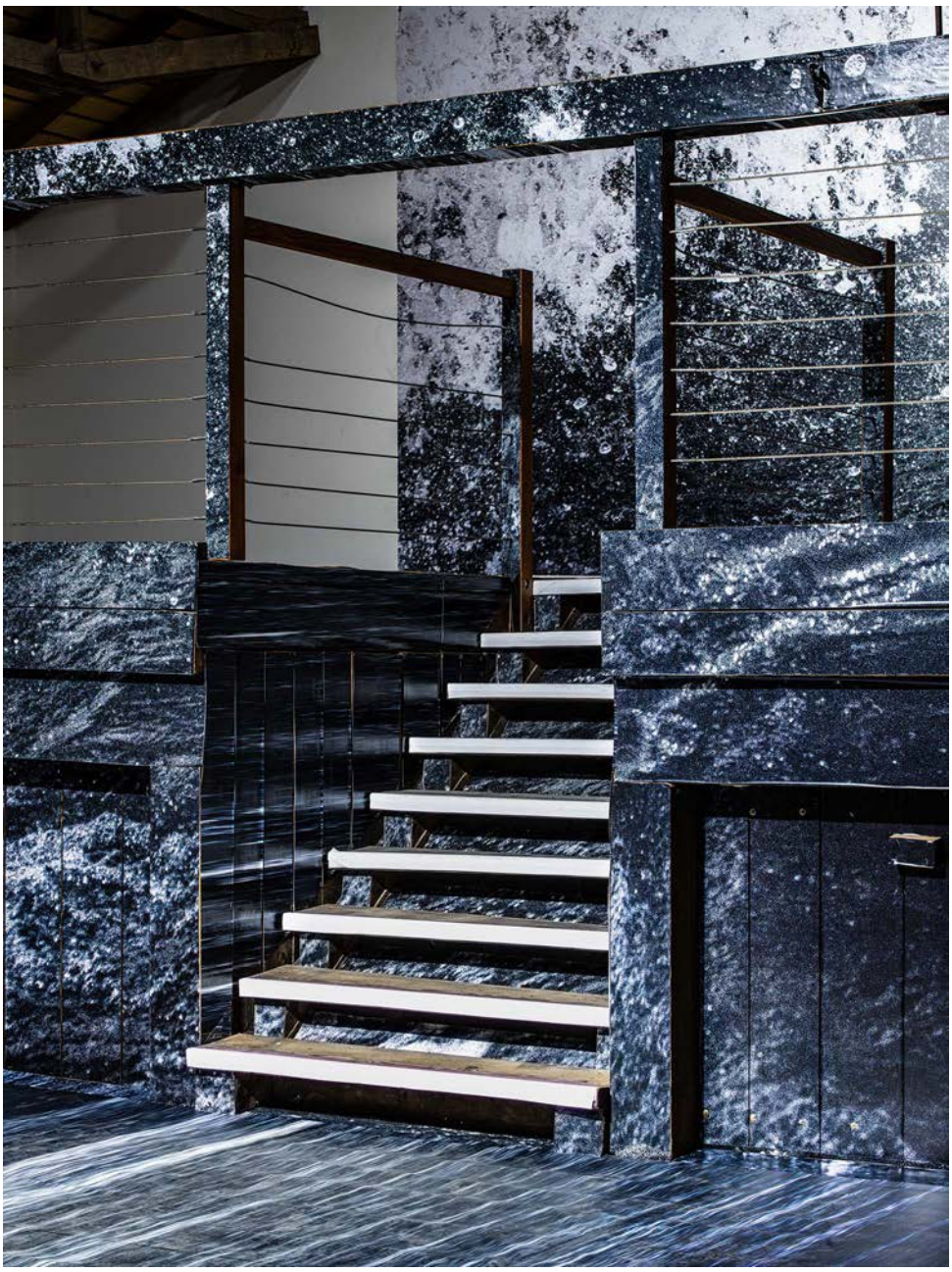
Olivier Lovey. Macula
Ferme-Asile – Centre artistique et culturel, Sion, 11.05. – 30.06.2019
www.ferme-asile.ch

" Une grange infinie qui se redouble d'image en image ; une vague qui déferle du plafond et roule jusque dans la nef. Le photographe Olivier Lovey modifie l'espace la Ferme-Asile en installant deux gigantesques trompe-l'œil. Réalisé in situ, ce travail photographique à l'échelle du lieu met en jeu la perspective, modifie notre perception spatiale et questionne les frontières entre image et architecture. Le visiteur sera surpris par ces images qui annulent la tangibilité du réel. Où s'arrête la réalité? Où commence la représentation? Sommes-nous charmés par l'illusion ou nous sentons-nous bernés ? A coup sûr un émerveillement à l'issue d'une expérience unique d'élasticité de l'espace suscitant des réactions physiques, sensorielles et intellectuelles. Et si on entrait dans une image… "
Curatrice : Véronique Mauron

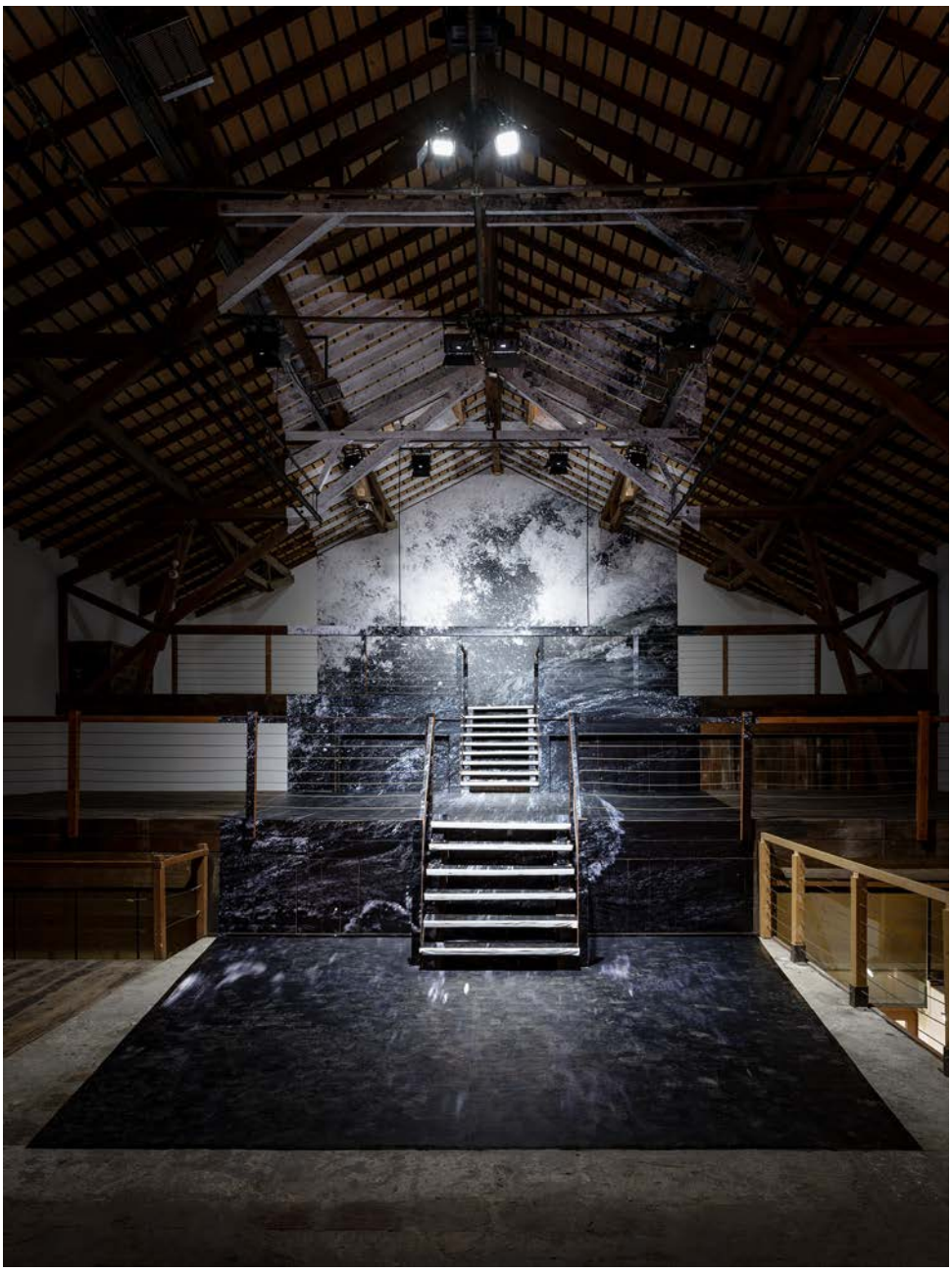


© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

" Olivier Lovey est né en 1981 en Valais. Il a d'abord suivi un cursus universitaire avec l'obtention d'un master (2006) en psychologie à l'Université de Fribourg. Il a étudié ensuite à l'ECAV de Sierre et à l'Ecole de photographie de Vevey où il obtient son diplôme en 2011. Son travail jouit actuellement d'une reconnaissance par le public et par ses pairs, concrétisée par des prix importants reçus depuis 2016. Il vit à Martigny et travaille dans un atelier à la Ferme-Asile. "



© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

© Olivier Lovey, La maison de mon enfance, 2017, de la série Miroirs aux alouettes, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

© Olivier Lovey, vue de l'exposition Macula, Ferme-Asile, Sion. Courtesy de l'artiste

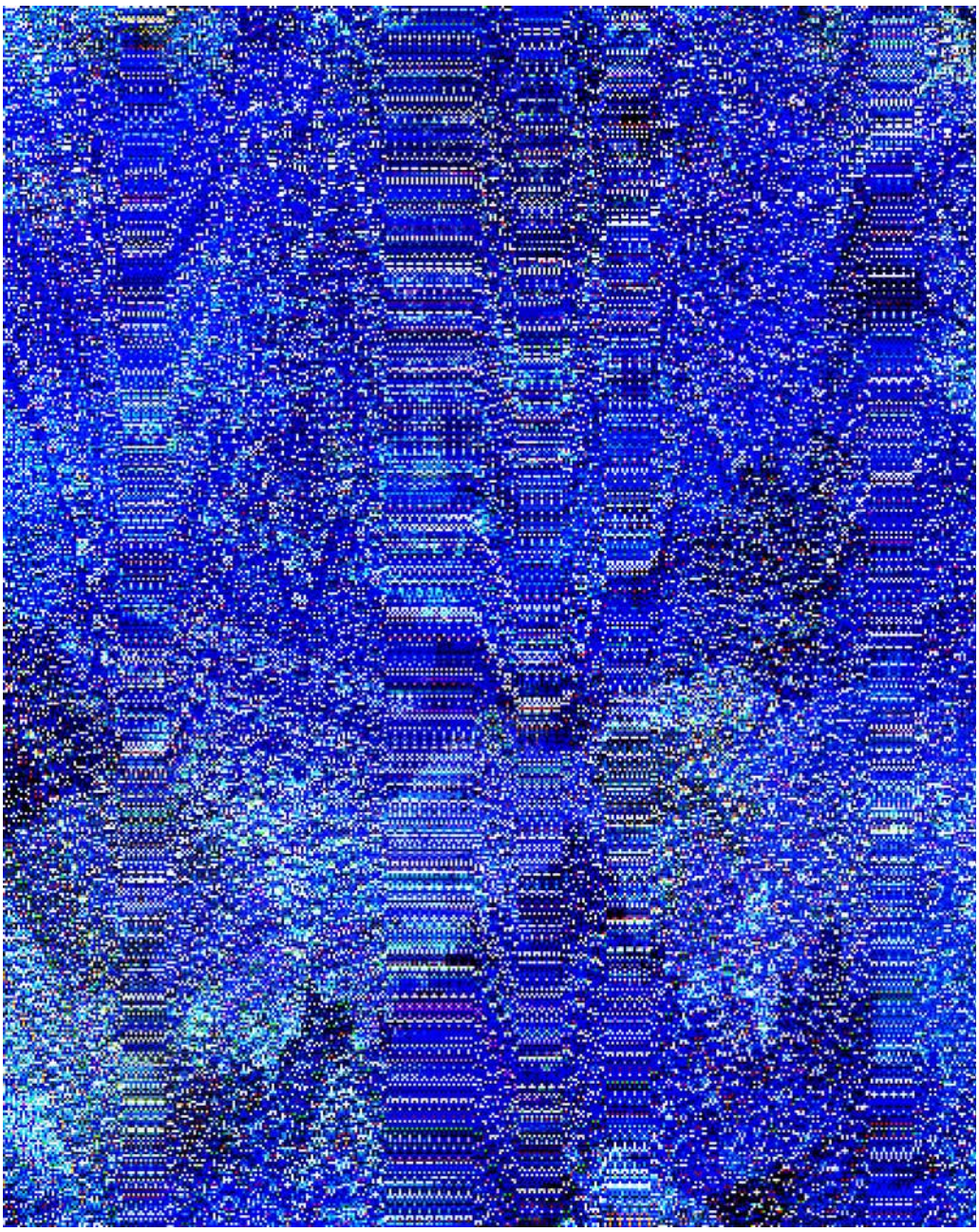
© Mathieu Merlet-Briand, #Blue-Screen Temple, 2019, 400x500x500 cm. Courtesy Bieler Fototage

Bieler Fototage. Flood
Journées photographiques de Bienne / Biel, 10.05. – 02.06.2019
www.jouph.ch

Avec : Lisette Appeldorn, Thibault Brunet, Vanja Bucan, Morgane Denzler, Matthias Gabi, David Gagnebin-de Bons, Maxime Genoud, Yingguang Guo, Alma Haser, Esther Hovers, Fabian Hugo, Luzia Hürzeler, Pixy Liao, Andrea Marioni, Mathieu Merlet Briand, Augustin Rebetez, Marc Renaud, Romain Roucoules, Marion Tampon-Lajarriette, Emmanuel Tussore, Indré Urbonaité, Myriam Ziehli ; expositions collectives : Enquêtes photographiques, Women with Binoculars, We call it home, 3e Concours FNS d'images scientifiques.

Le festival conçu par Sarah Girard autour du thème *Flux* aborde la polysémie du terme en présentant des travaux contemporains en lien avec les technologies du numérique, l'installation immersive, la vidéo, les photographies trouvées sur internet, la photographie-origami ou encore la pratique archaïque du sténopé. Une diversité rafraichissante de procédés qui invite le visiteur à questionner son environnement visuel quotidien et à s'interroger sur son évolution future...

Direction artistique : Sarah Girard



© Mathieu Merlet-Briand, #Blue-Screen Temple, 2019, détail de l'installation. Courtesy Bieler Fototage

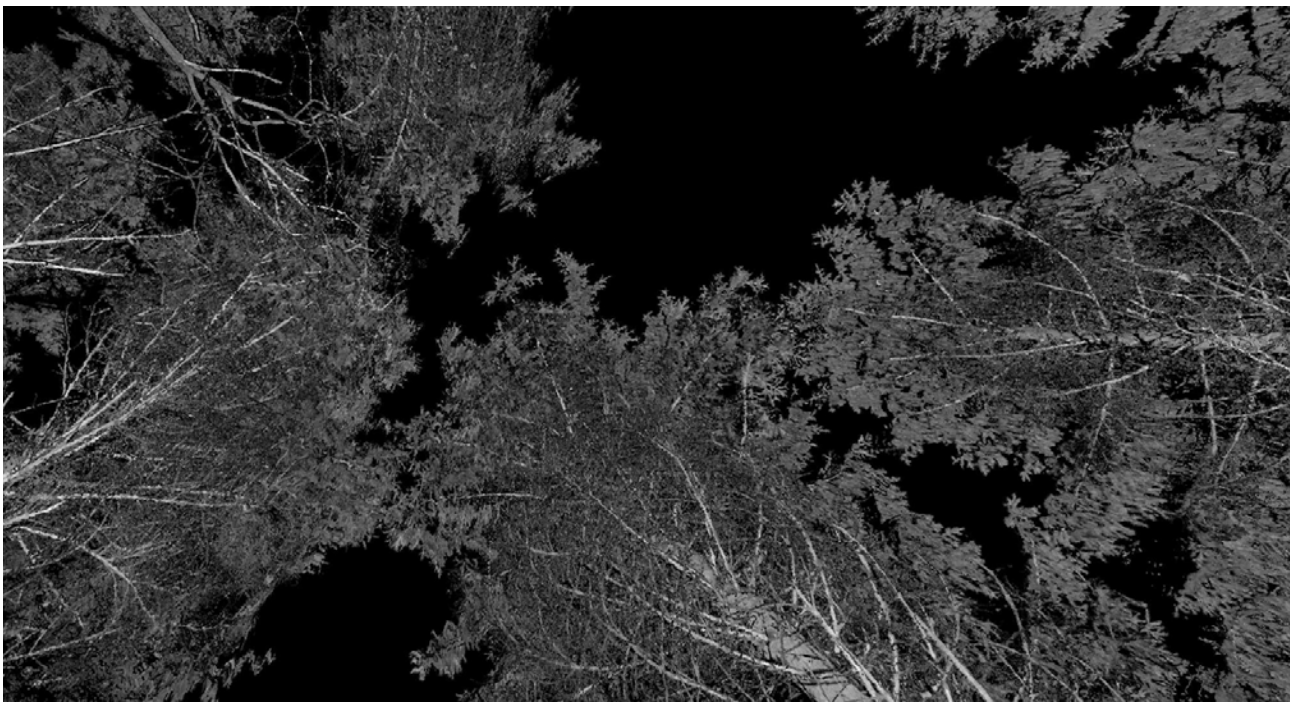
" Mathieu Merlet Briand [1990, FR ; vit à Paris] récupère des données statistiques et des milliers de photos liées à une recherche sur le web, une matière brute qu'il retravaille ensuite avec des algorithmes de traitement d'images qu'il a développés. L'installation *#Blue-Screen Temple* fait écho aux écrans bleus servant à indiquer le bug d'un système informatique. En entrant dans l'installation de l'artiste dont la structure est une analogie aux formes de temple classique, nous entrons dans une réalité abstraite, un bug visuel immersif qui questionne nos croyances à l'ère des nouvelles technologies. "

© Morgane Denzler, Sheeps Don't Forget a Face, 2018. Courtesy Bendana | Pinel Art Contemporain

" Les installations de Morgane Denzler [1986, FR ; vit à Bruxelles] intègrent l'image photographique dans un ensemble traduisant son expérience de lieux attentivement parcourus et observés pour raconter une histoire. Dans le milieu rural des Arques elle s'est d'abord intéressée au cadastre. D'un arbre à l'autre, d'une clôture à une haie, elle a représenté le paysage fragmenté en parcelles par l'humain, et mis en évidence les propriétés rendues visibles par des clôtures et des barrières. Elle a ensuite donné corps à la relation existant entre l'éleveur de brebis, le troupeau et le paysage par l'intermédiaire d'une peau de mouton imprimée. A travers ses subtils assemblages d'images et de formes, l'artiste questionne la relation d'interdépendance entre le paysage, l'humain et l'animal, mais aussi le désir de l'humain de vouloir maîtriser à tout prix la nature. "

© Marion Tampon-Lajarriette, de la série Mundus, 2017. Courtesy Bieler Fototage

" Les prises de vues de la série *Mundus* ont été réalisées dans un ensemble de grottes italiennes et suisses pendant une année de résidence à l'Institut suisse de Rome. Chaque image est constituée d'un dyptique photographique qui nous donne à voir des fragments de seuils rupestres s'apparentant à des cavités oculaires ou à de brillantes surfaces rétiniennes. L'artiste appréhende les lieux physiques et symboliques comme des brèches d'ouverture vers le monde mais aussi comme des abîmes qui plongeraient le-la spectateur-trice dans sa cavité mentale intime. À travers cette série, Marion Tampon-Lajarriette [1982, FR] nous propose une expérience des limites entre l'extérieur et l'intérieur, le visible et l'invisible, le réel et le virtuel. "

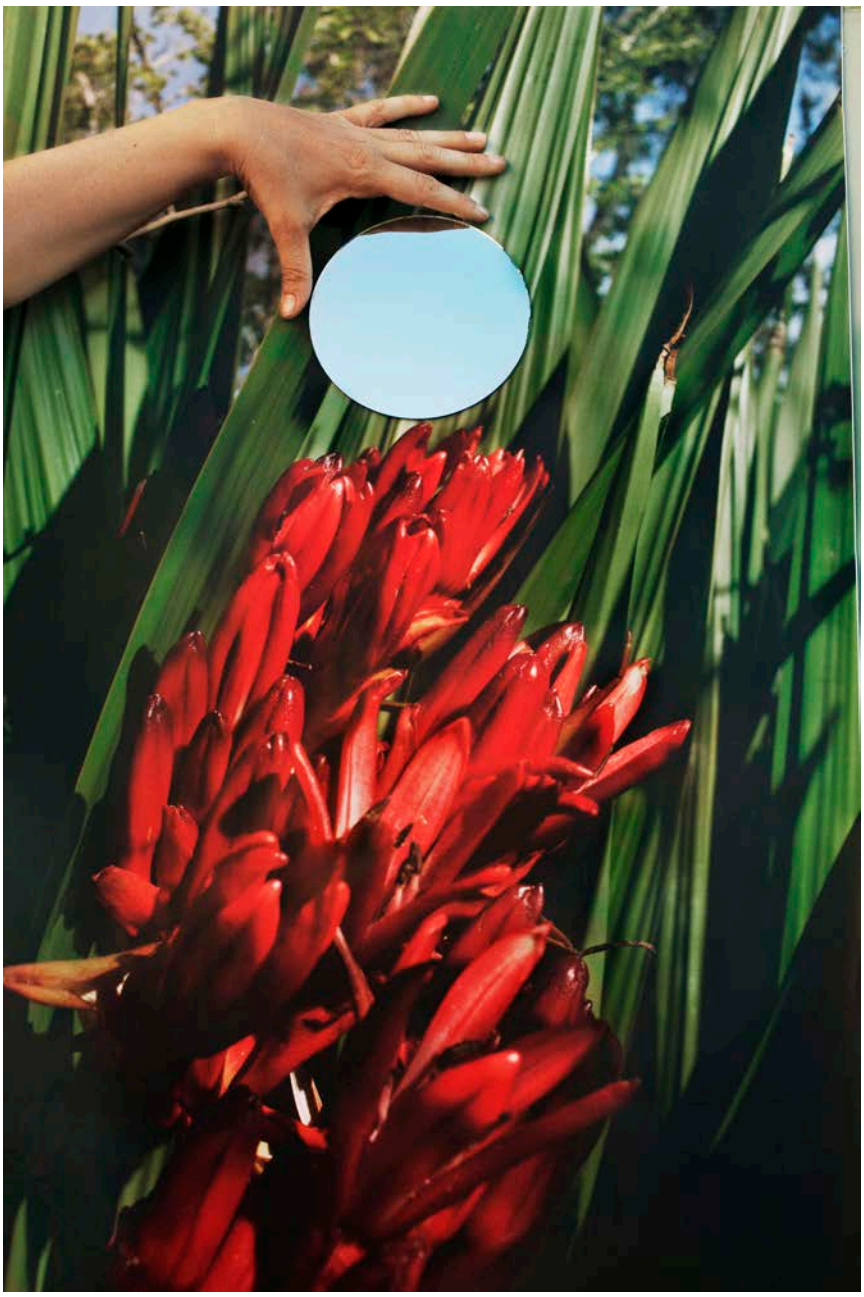


© Thibault Brunet, Soleil Noir, 2019, projection vidéo, détail. Courtesy Bieler Fototage

© Thibault Brunet, Soleil Noir, 2019, projection vidéo. Courtesy Bieler Fototage

© Thibault Brunet, Soleil Noir, 2019, projection vidéo. Courtesy Bieler Fototage

" *Soleil Noir* est une recherche photographique [de Thibault Brunet (1982, FR)] réalisée principalement le long de la frontière luxembourgeoise et inspirée par des commandes publiques historiques. Avec son outil de prise de vue similaire à un scanner, l'artiste enregistre l'espace et le restitue en nuages de points linéaires, une technique qui brouille les codes de représentation. Le paysage n'est plus délimité par l'horizon ou le cadre, mais s'étend en cercle autour de l'appareil et s'estompe à mesure qu'il s'éloigne de l'objectif, laissant un rond aveugle à son emplacement. L'univers ainsi obtenu semble émaner du cœur d'un trou noir. Si dans le réel, le soleil rayonne sur le visible, ici c'est l'instrument qui filtre la réalité et donne à voir un monde qui nous apparaît comme distordu ou fantastique et qui fait à la fois référence à la peinture romantique allemande et aux jeux vidéo. "



© Vanja Bucan, Sequences of Truth and Deception, 2015-en cours. Court. Bieler Fototage

" Le travail de Vanja Bucan [1973, SI ; vit à Berlin]est à mi-chemin entre la photographie documentaire et la mise en scène. Pour sa série *Sequences of Truth and Deception*, Bucan a mis en scène des corps humains devant ou intègrent les corps dans des images qui montrent la nature intacte. Ses images, soigneusemeent mises en scène questionnent la tension qu'il peut exister chez l'individu entre l'idéalisation et la domination. En introduisant le corps humain dans ses images, elle crée une fiction qui évoque l'anthropocentrisme de l'homme. Dans ses images, l'être humain est simultanément en interaction avec la nature et coupé d'elle. "

© Alma Haser, Patient No. 1, 2013, impression pigmentaire, 60x60 cm, pliage 3D, de la série Cosmic Surgery. Court. Bieler Fototage

" Inspirée par la notion de surveillance et par la prédominance de traitements de beauté, la série photographique *Cosmic Surgery* [de l'artiste Alma Haser (1989, DE ; vit à Londres)] est imaginée comme la représentation d'une procédure médicale que le public pourrait subir dans le futur. Combinant la photographie et une complexe technique d'origamis, les portaits de Haser font référence au genre du portrait en peinture pour parler de problématiques qui concernent les générations futures. Dans ses images, comme dans un univers cubist ou surréaliste, les caractéristiques faciales sont multiplées, déformées. Chaque portrait devient le kaléidoscope de caractéristiques faciales et de formes étranges et particulières, des images narratives qui invitent les spectateurs à se projeter. "

© David Gagnebin-de Bons, While Dreaming, 2011-en cours, cyanotypes, 54x45 cm. Courtesy Bieler Fototage

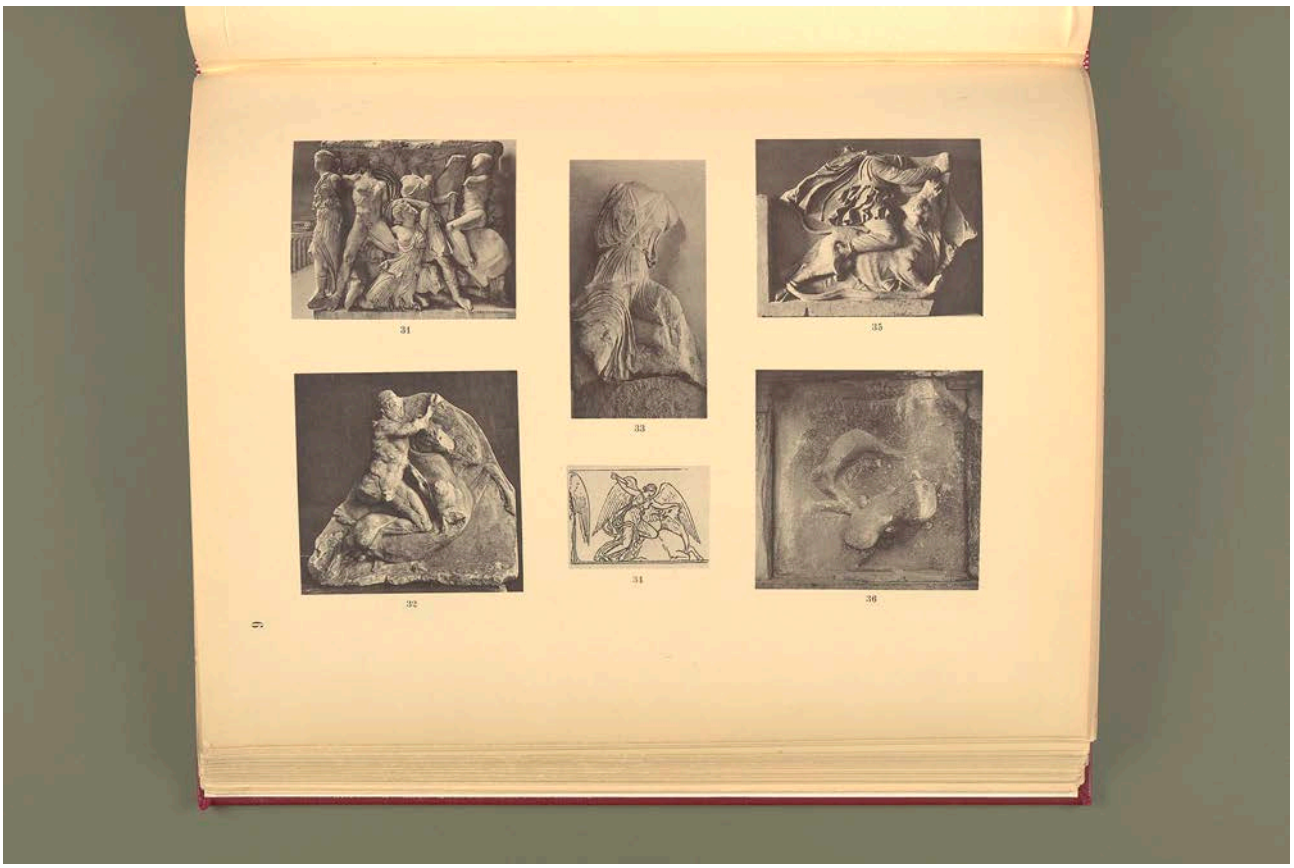
" *While Dreaming* est un travail en cours commencé en 2011. Il résiste ainsi aux formes de production sérielles limitées dans le temps qui s'imposent souvent aux artistes. Présentée dans une boîte réalisée sur mesure, cette série est une tentative de donner une image aux rêves. Le public est invité à contempler à son rythme ces clichés conçus sur la base d'une collection de rêves personnels ou racontés. Réalisés grâce à un processus d'impression altérant la netteté des informations données à voir, les tirages cyanotypes renforcent l'aspect évocateur des images et sollicitent la mémoire des spectateur-trice-s. "

David Gagnebin-de Bons [1979, CH] a obtenu en 2003 le diplôme ES de l'Ecole d'arts appliqués de Vevey (CEPV), où il enseigne. Il a récemment présenté son travail à *Plat(t)form 2019*, Fotomuseum Winterthur, et une exposition personnelle, *L'incertitude qui vient des rêves*, à Circuit, Lausanne, en 2018.

© David Gagnebin-de Bons, While Dreaming, 2011-en cours, cyanotypes, 54x45 cm. Courtesy Bieler Fototage

© Maxime Genoud, Erreur chimique, 2019. Courtesy Bieler Fototage

" Un trou de lumière en face d'une surface photosensible placée à l'intérieur d'un corps noir: c'est la simplicité du sténopé qui séduit Maxime Genoud [1992, CH]. Ce dernier fabrique lui-même ses appareils à partir de résidus de notre société de consommation. Pour l'exposition, il a proposé aux élèves de l'école primaire de Madretsch de faire de même en bricolant leurs propres déchets, boîtes de conserve et Tetra Paks. Avec ce projet, l'artiste exprime son désir de revenir à l'essentiel, à la simplicité et à la matière et esquisse des pistes de résistance au rendement, à la normativité et à la productivité. Devant les objectifs des *camerae obscurae*, tout mouvement devient invisible. Dépourvues de détails, les images floues et vaporeuses qui émanent des prises de vue ne gardent que l'essentiel ; au spectateur et à la spectatrice de les compléter. "



© Matthias Gabi, *Repro (Mithras 1931)*, 2019, impression pigmentaire, encadrée, 72x102 cm. Courtesy Bieler Fototage

" Les images qui ont un but illustratif, images publicitaires, images de presse et de produits comme nous en voyons tous les jours, souvent sous forme digitale, figurent au centre du travail de Matthias Gabi [1981, CH]. En suivant son intuition et parmi des sources visuelles variées, l'artiste sélectionne des images qu'il trouve intéressantes, tant au niveau du contenu que de la forme et qui semblent représentatives d'une publication en particulier. Il reproduit ensuite les pages sélectionnées au moyen d'un processus complexe similaire aux moyens utilisés pour la numérisation d'objets culturels. À travers ce processus, les documents se matérialisent ; ils deviennent images. Pour son exposition à la Gewölbe Galerie, Gabi a collaboré avec Martin Jegge, le galeriste, afin de créer une installation in situ dans laquelle il propose une interaction entre ses images et les meubles de la galerie, une manière de prolonger sa réflexion sur l'image dans l'espace. "

Mithras, fils de la déesse Anahita, est un dieu indo-iranien dont le culte existe dans la Perse antique, deux mille ans avant notre ère, puis s'est développé dans la Rome antique du 1e au 4e siècle. Selon certains historiens, les dieux Mithras (" Contrat ") et Varuna (" Serment ") veillent sur la vérité et le cours du monde. En sanskirt et en persan, le mot *mitra* signifie ami ou amitié.

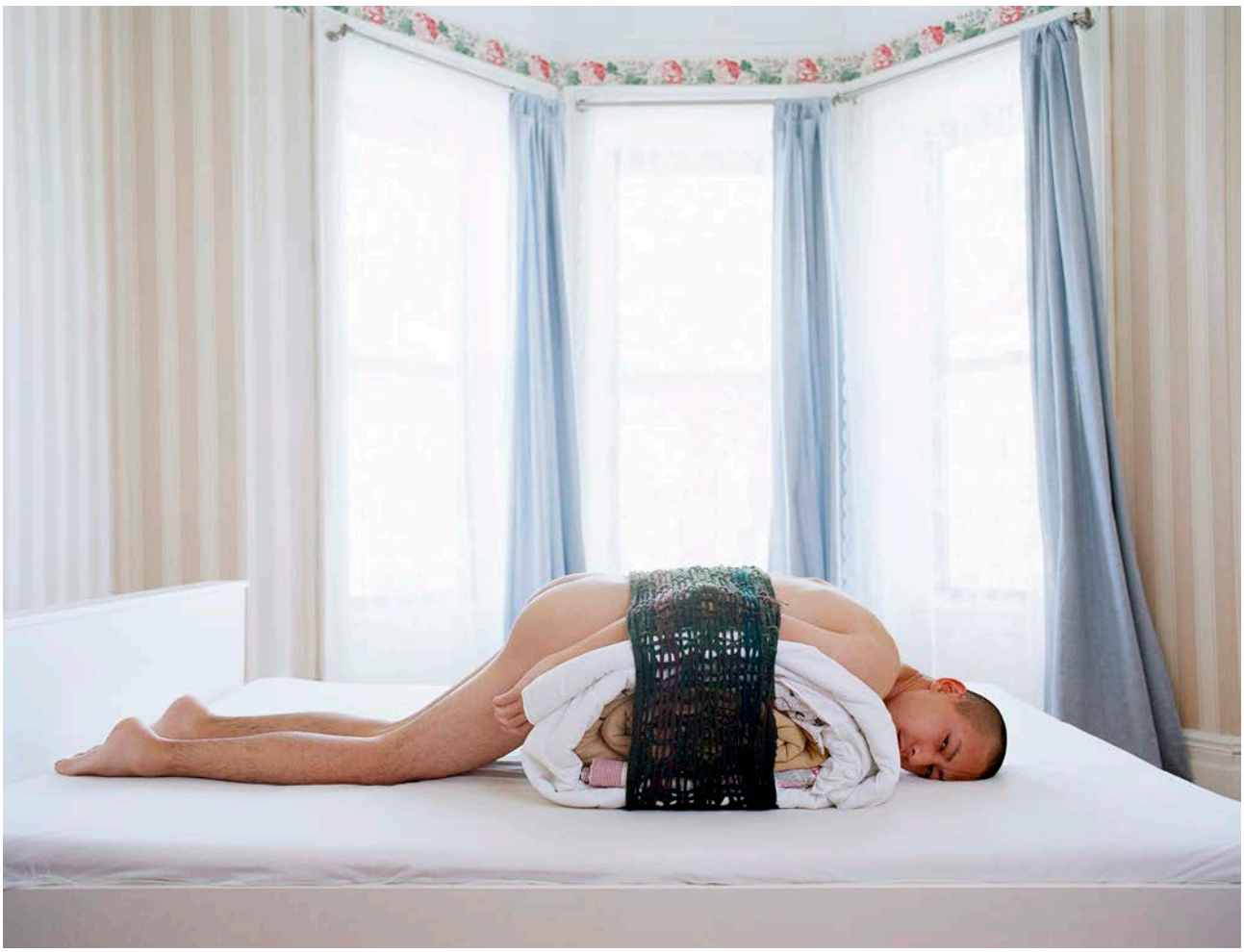
© Romain Roucoules, Social Printer, 2019, installation. Courtesy ECAL

" L'installation de Romain Roucoules [1991, FR] nous plonge d'emblée dans la thématique *Flood*. Aujourd'hui, les expositions génèrent elles aussi, de manière indirecte, une certaine quantité d'images «collatérales» diffusées sur les réseaux sociaux par les spectateur-trice-s et divers-e-s intervenant-e-s proches ou lointain-e-s. Ces images immatérielles sont vouées à faire partie d'un flux et n'existent pas en dehors des conditions imposées par le réseau social sur lequel elles sont postées. En utilisant un dispositif d'impression adapté à la nature inconsistante de ces images, Romain Roucoules tente de transposer ce flux immatériel en flux physique tangible. Au fil du temps, la masse de matière persistante augmente et devient une sculpture évolutive qui témoigne des usages des réseaux sociaux. "

© Pixy Liao, Try to live like a pair of Siamese twins I, 2009, de la série Experimental Relationship, 2007-en cours. Courtesy Bieler Fototage

" Née et élevée en Chine, l'artiste Pixy Liao [1979, CN] imaginait qu'elle pouvait uniquement aimer quelqu'un de plus âgé et de plus mature qu'elle, quelqu'un qui pourrait la protéger et être son mentor. Quand elle a rencontré son compagnon actuel, Moro, de cinq ans plus jeune qu'elle, sa conception des relations a complètement changé. En 2007, elle commence à expérimenter physiquement et visuellement avec lui, en mettant en scène des situations qui les impliquent elle et lui, devant l'objectif de son appareil photographique. La série d'images subtiles qui découle de ces mises en scène décline une réflexion sur la question du pouvoir dans les relations et sur la possibilité d'intervertir le pouvoir dans la sphère privée. "

Le travail de Pixy Liao est exposé lors des Rencontres de la photographie d'Arles (01.07. – 22.09.2019).



© Pixy Liao, Homemade Sushi, 2010, de la série Experimental Relationship, 2007-en cours. Courtesy Bieler Fototage

© Pixy Liao, Kiss Exam, 2015, de la série Experimental Relationship, 2007-en cours. Courtesy Bieler Fototage

© Yingguang Guo, The Bliss of Conformity, 2015-2017, projection vidéo. Courtesy Bieler Fototage

© Yingguang Guo, The Bliss of Conformity, 2015-2017, projection vidéo. Courtesy Bieler Fototage

© Yingguang Guo, The Bliss of Conformity, 2015-2017, projection vidéo. Courtesy Bieler Fototage

" Pour son projet *The Bliss of Conformity*, Yingguang Guo [1983, CN] s'est infiltrée dans un coin du Parc du Peuple, à Shanghai. C'est là que se retrouvent toutes les mères de famille qui viennent littéralement mettre en vente leurs enfants célibataires. À l'aide de petites affichettes, comme on le ferait pour vendre une voiture ou un appartement, celles-ci vantent les mérites de leur progéniture : âge, taille, salaire, études, etc. Dans ce travail vidéo qui nous plonge au premier abord dans l'ambiance apaisante d'un parc, l'artiste questionne les mariages arrangés, la place de la femme dans la société et soulève des questions liées à l'appartenance sociale et à la discrimination. "

© Alexandre Silberman, The Great Beauty, Fotofestival Lenzburg, Müllerhaus, Lenzbourg, 17.5. – 17.6.2019 ; photo : Olivier Vermeulen

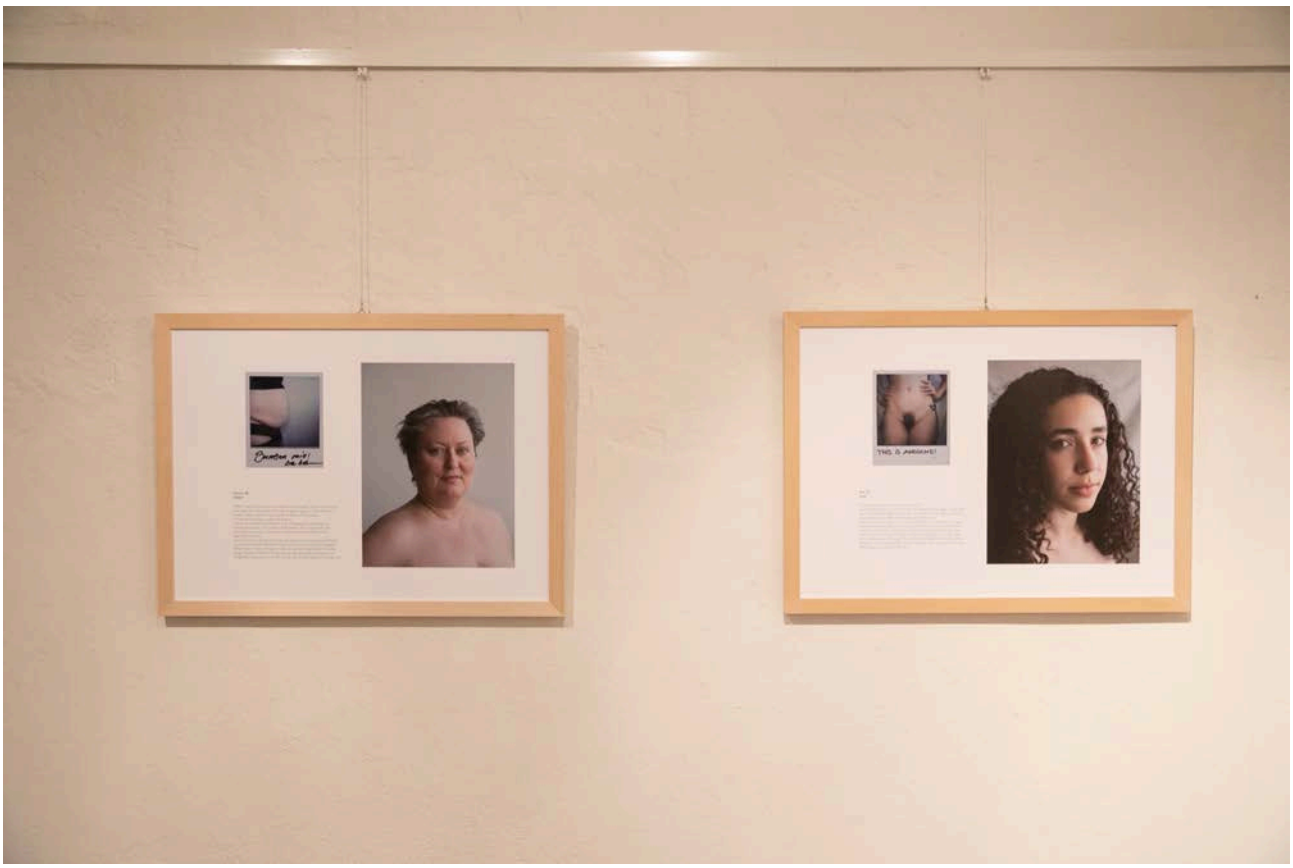
Fotofestival Lenzburg. Suche nach Schönheit
Lenzbourg, 17.05. – 17.06.2019
www.fotofestivallenzburg.ch

À la recherche de la beauté est la thématique choisie pour la deuxième édition du festival de photographie de Lenzbourg, dans le canton d'Argovie. Suite à un appel à projet international, 460 photographes ont envoyé leurs images, dont 60 ont été sélectionnées pour l'exposition en extérieur dans la vieille ville. Un prix du public de CHF 1'000.- est offert à l'un des photographes. Parmi les projets reçus par le festival, six ont été sélectionnés pour une exposition à la Müllerhaus et l'un d'eux reçoit un prix de CHF 1'500.-. La sélection du jury 2019 est la suivante :

Anna-Tia Buss (1993, CH) – I never realized
Marion Gronier (1976, FR) – I am your fantasy
Alexandre Silberman (FR) – The Great Beauty
Shelli Weiler (1996, US) – Paragons of Success
Andreas Wisskirchen (1987, DE) – Such Great Heights
Franziska Willimann (CH) – ce n'est pas par lui-même, mais par moi

L'invité d'honneur est le photographe de célébrités Henry Leutwyler (1961, CH) avec l'exposition intitulée *Schein und Sein* (Paraître et être), dont la curatrice est Nathalie Herschdorfer, directrice du MBAL – Musée des beaux-arts du Locle. Leutwyler a réalisé la série *Document* (déjà présentée lors du Festival Images 2018) en photographiant pendant douze ans de nombreux objets ayant appartenu à des célébrités. Ses natures mortes offrent un portrait inédit des stars de la danse, de la musique et du cinéma du 20ème siècle. Henry Leutwyler est né à Lenzbourg ; il a travaillé pendant dix ans à Paris puis à New York dès 1995 ; il publie dans de nombreux magazines prestigieux.

Ce jeune festival régional, dirigé par Margherita Guerra, souhaite visiblement toucher un large public en abordant – peut-être un peu naïvement – un thème aussi éculé que la beauté. On y découvre toutefois des artistes intéressantes qui proposent des sujets pertinents dans une approche que l'on pourrait qualifier de post-féministe : Anna-Tia Buss, Marion Gronier ou Franziska Willimann.



© Anna-Tia Buss, I Never Realized, 2018, Fotofestival Lenzburg, Müllerhaus, Lenzbourg, 17.5. – 17.6.2019 ; photo : Olivier Vermeulen

I Never Realized

" The female body is linked to beauty and all the expectations that come with it. Throughout visual history, the male view has dominated the perception of female beauty. This subjective notion is usually linked to culture and upbringing; despite globalization, beauty standards differ from place to place. These preferences are also subject to trends. This is a collection of the women I've met—their histories, their struggles, their acceptance.

What they had in common was a moment where they became suddenly aware of their bodies, when a grandmother or friend or sister pointed out a flaw they'd never seen. Women in their forties still remembered the specificity of childhood comments, even those seemingly offhand or well-intended. These anecdotes that we so often keep to ourselves are made visible and suddenly public for everyone to reflect upon. "

Anna-Tia Buss

Source : https://anna-buss.wixsite.com/ineverrealized/project

Ceci, 26
Uruguay

"I'm short and I have like big legs. When you are a kid you never realize because you are not aware of your own body, because you feel normal.
But then you start being a teenager and all of your friends start talking about bodies and everybody said: oh your legs are huge you look like a rugby player!
I would go to the beach and not wear shorts. I would wear jeans because I didn't want people to see my legs.
I played hockey and I played it pretty seriously. It was also muscle and strong legs but people would make fun of me because I looked like a rugby player and more like a boy than a girl in terms of my legs.
But then with time I started appreciating it . It's not that I love them not at all...
But now I'm fine with showing them and I'm fine with how I look."

© Anna-Tia Buss, de la série I Never Realized, 2018 (détail de l'œuvre page suivante). Courtesy Fotofestival Lenzburg

Ceci, 26
Uruguay

"I'm short and I have like big legs. When you are a kid you never realize because you are not aware of your own body, because you feel normal.
But then you start being a teenager and all of your friends start talking about bodies and everybody said: oh your legs are huge you look like a rugby player!
I would go to the beach and not wear shorts. I would wear jeans because I didn't want people to see my legs.
I played hockey and I played it pretty seriously. It was also muscle and strong legs but people would make fun of me because I looked like a rugby player and more like a boy than a girl in terms of my legs.
But then with time I started appreciating it . It's not that I love them not at all...
But now I'm fine with showing them and I'm fine with how I look."

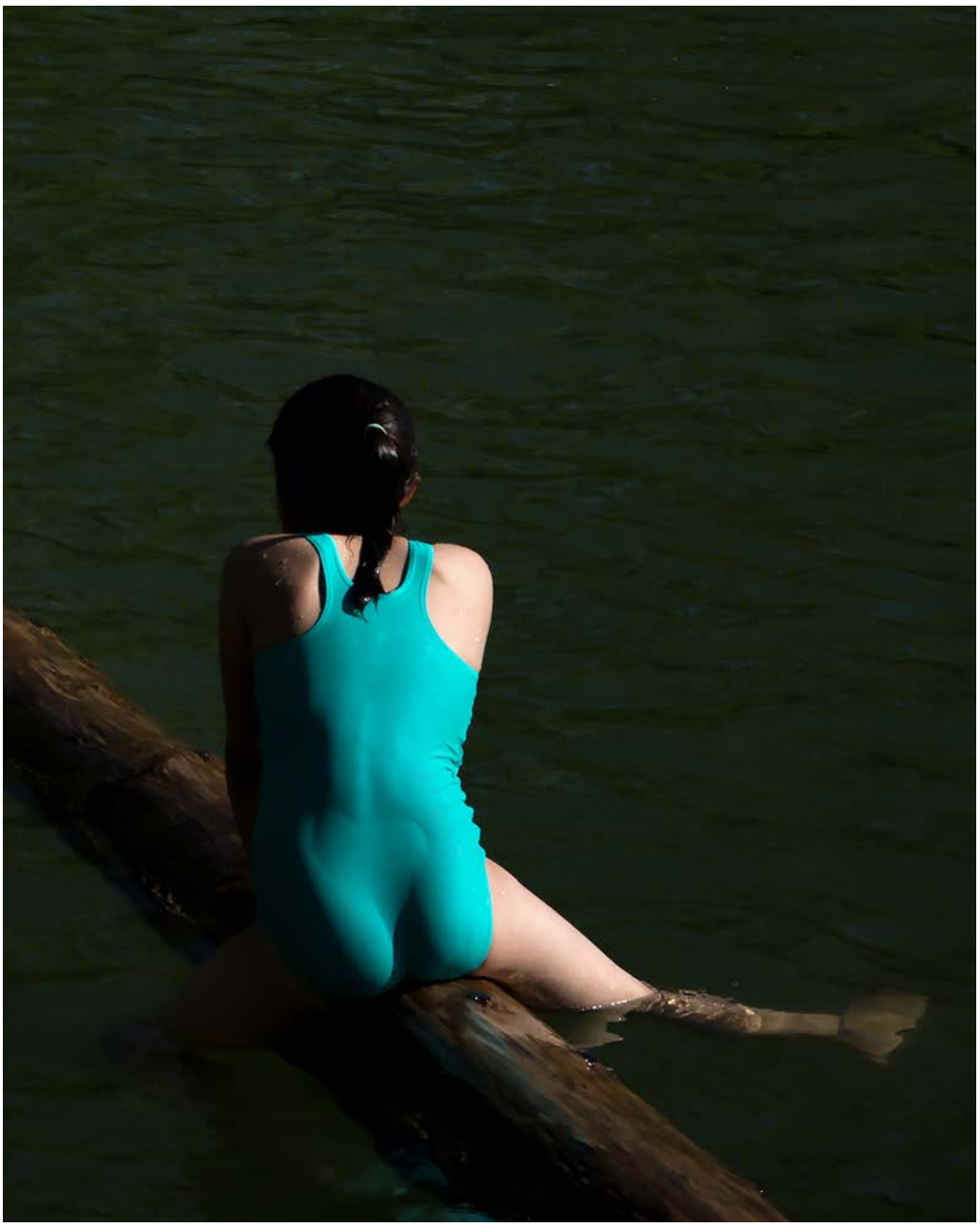
© Anna-Tia Buss, de la série I Never Realized, 2018. Courtesy Fotofestival Lenzburg

© Marion Gronier, de la série I am your fantasy, 2010-2011. Courtesy Fotofestival Lenzburg

" Ce travail se compose de portraits en diptyque de petites filles, candidates à des élections de mini-miss beauté, et de leurs mères qui organisent ces concours. Ces photographies ont été réalisées dans les vestiaires où les fillettes sont apprêtées par leur mère. Ces portraits fille/mère fonctionnent comme des miroirs, ils interrogent la projection réciproque qui se joue à travers cette activité, les désirs intimes qui s'échangent et se confondent dans cette relation.
Ils soulignent aussi les artifices de la féminité, ces fantasmes contradictoires qui veulent une femme à la fois pure, innocente comme un ange et séductrice, obscène comme un démon. Sur ces visages et ces corps d'enfants, ces critères mêlés deviennent monstrueux et révèlent leur hypocrisie.
Ces portraits fille/mère fonctionnent comme des miroirs, ils interrogent la projection réciproque qui se joue à travers cette activité, les désirs intimes qui s'échangent et se confondent dans cette relation.
Ils soulignent aussi les artifices de la féminité, ces fantasmes contradictoires qui veulent une femme à la fois pure, innocente comme un ange et séductrice, obscène comme un démon. Sur ces visages et ces corps d'enfants, ces critères mêlés deviennent monstrueux et révèlent leur hypocrisie. "
Marion Gronier

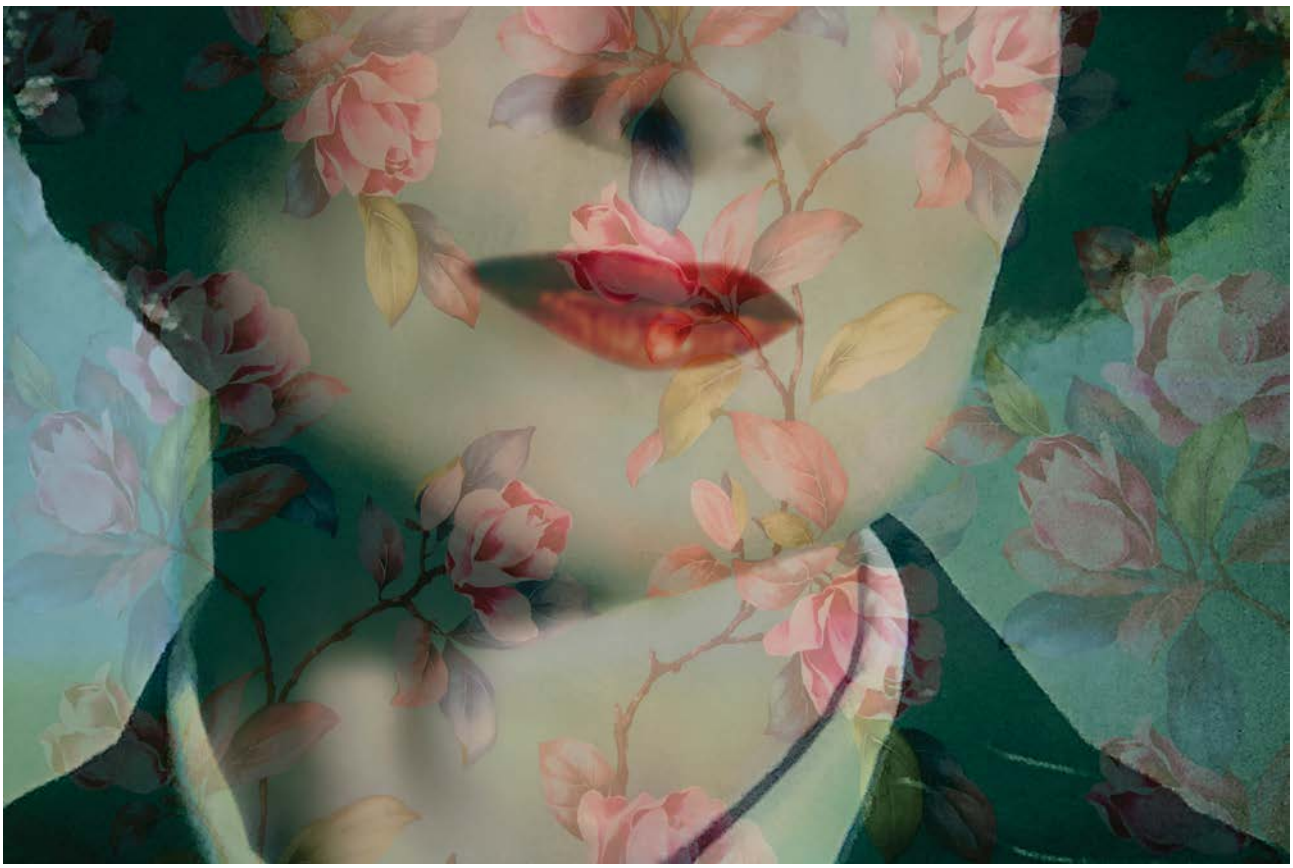
© Marion Gronier, de la série I am your fantasy, 2010-2011 (détail). Courtesy Fotofestival Lenzburg

© Henry Leutwyler, Marilyn Monroe's Luggage, Universal Studios, 2016, de la série Document. Courtesy Fotofestival Lenzburg



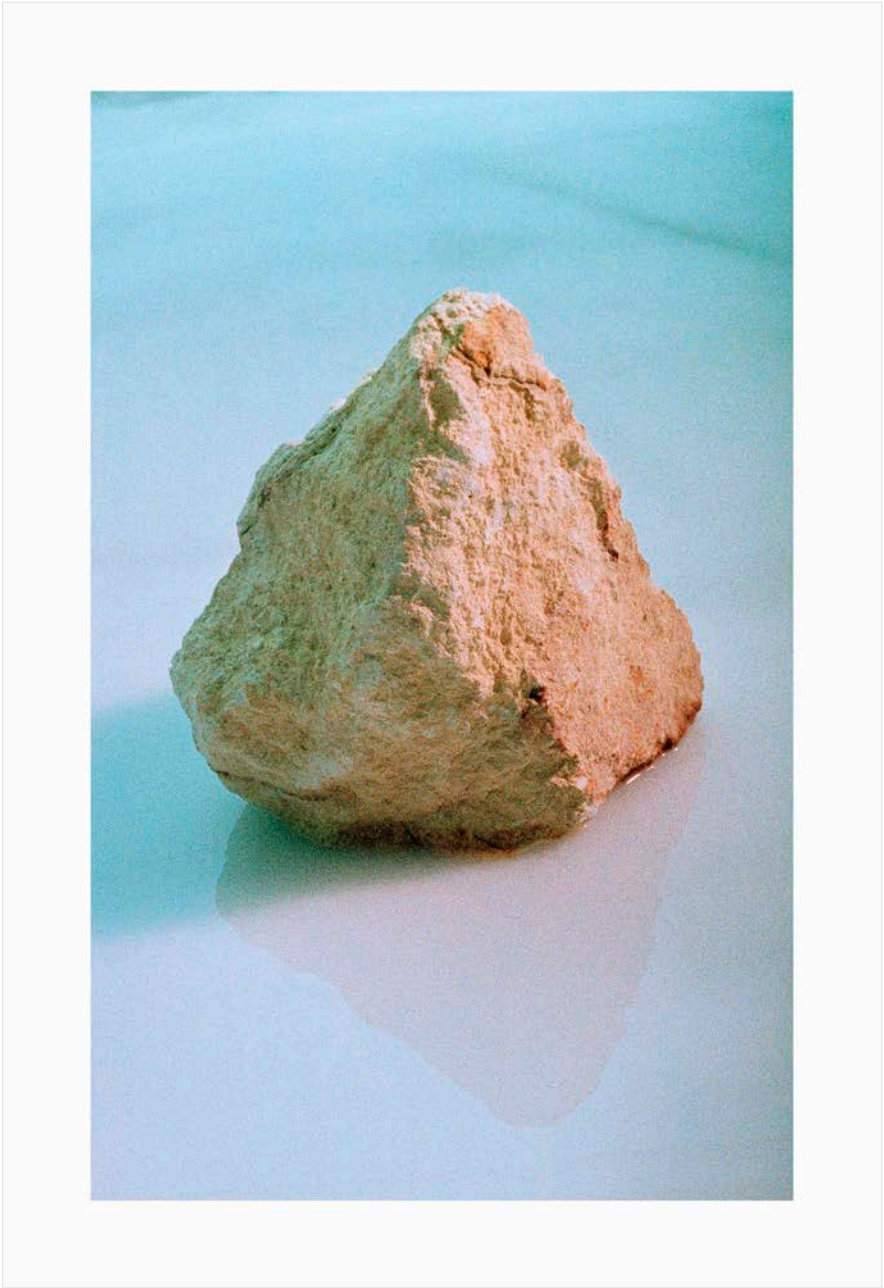
© Franziska Willimann, de la série Ce n'est pas par lui-même, mais par moi, 2016-en cours. Courtesy Fotofestival Lenzburg

© Shelli Weiler, de la série Enjoy House, 2018-2019. Courtesy Fotofestival Lenzburg

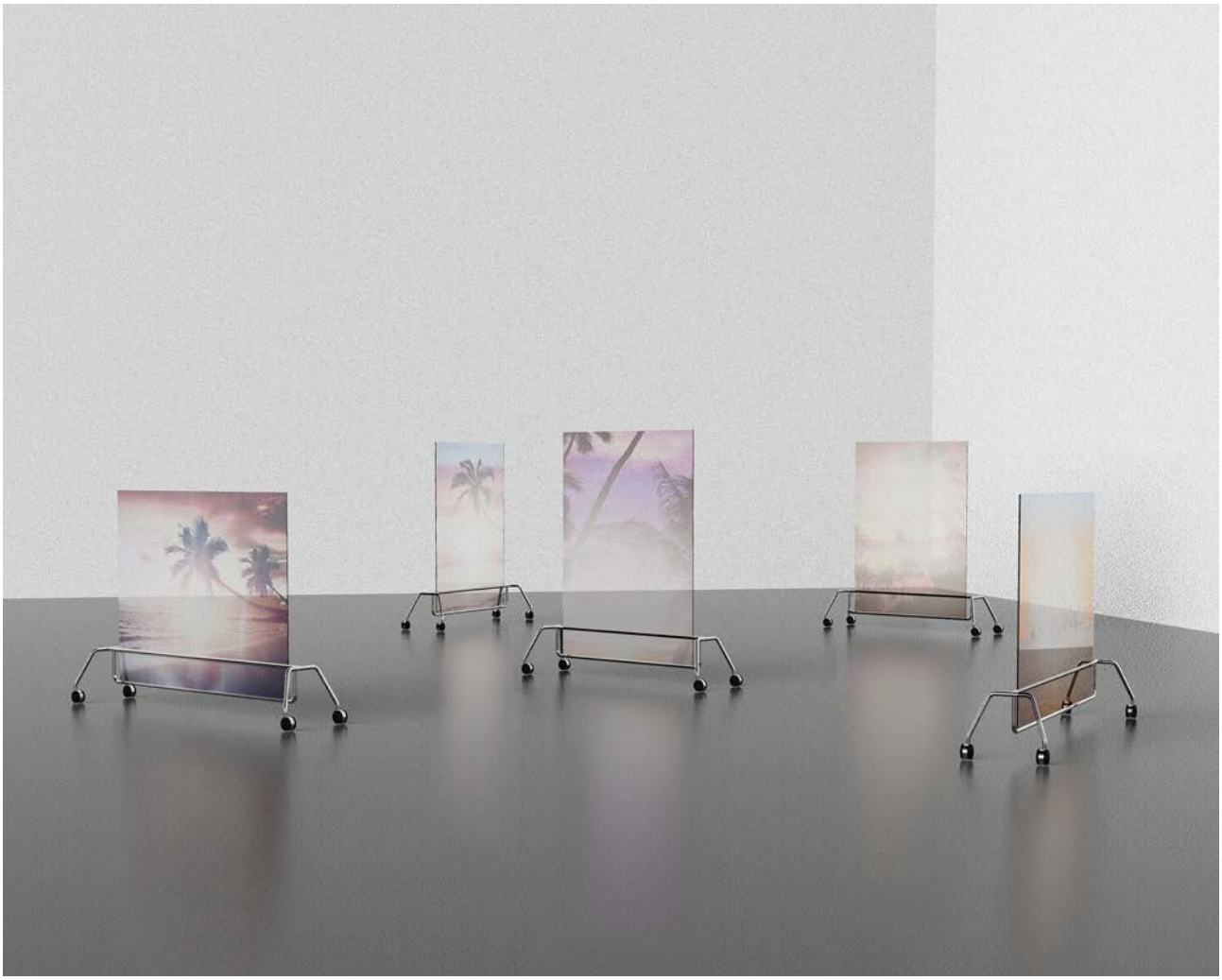


© Elena Parris, When she was 31, 2017, de la série Vielschichtig [Complexe]. Courtesy Fotofestival Lenzburg

© Alexandre Silberman, Museum keeper with a landline telephone, 2017, de la série The Great Beauty. Courtesy Fotofestival Lenzburg



© Andreas Wisskirchen, Such Great Heights. Courtesy Fotofestival Lenzburg



© Bennoît Jeannet, Escape from Paradise, 2018-en cours. Mention Lumière Broncolor du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

© Bennoît Jeannet, Escape from Paradise, 2018-en cours. Mention Lumière Broncolor du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

Grand Prix Images Vevey 2019/2020
Images, Fondation Vevey ville d'images, Vevey
www.images.ch

Le Grand Prix Images Vevey, concours international prestigieux destiné à soutenir la production d'un projet inédit, récompense le plus souvent un artiste à mi-carrière, âgé de la quarantaine, comme c'est le cas de la lauréate 2019/2020, Kristine Potter (1977, US) pour son projet *Dark Waters.* Toutefois, ce concours offre également une bonne visibilité aux artistes émergents, grâce à ses divers prix et mentions ainsi qu'en raison de son organisation en deux tours, qui offre à de nombreux nominateurs l'occasion de repérer leur travail.

Benoît Jeannet (1991, CH/ES ; vit à Neuchâtel) reçoit la Mention Lumière Broncolor du Grand Prix Images Vevey 2019/2020 pour son projet *Escape from Paradise*.

Commentaire du jury : " Le jury est heureux de décerner à l'unanimité la Mention Lumière Broncolor à Benoît Jeannet. Son projet *Escape from Paradise* présente une étude de l'iconographie et des mythes hawaïens. Dans le studio du photographe, l'île devient un laboratoire d'observation, un microcosme de l'histoire du XXe siècle : les plantations de la Dole Food Company, l'histoire de la chemise hawaïenne, la convention de 1944 à Chicago, l'invention de la bombe atomique et l'avènement d'internet ont, entre autres, façonné notre perception mentale de l'île de Hawaï. Ces éléments d'imagerie populaire fonctionnent alors comme des sortes d'objets de propagande édulcorés. Le jury a apprécié le travail en studio de Benoît Jeannet et sa façon d'aborder les éléments iconographiques, les transformant en objets photographiques sculpturaux. La série assemble des artefacts contemporains dans le but de créer une installation, comme une sorte d'archéologie visuelle du futur. "

© Bennoît Jeannet, Escape from Paradise, 2018-en cours. Mention Lumière Broncolor du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

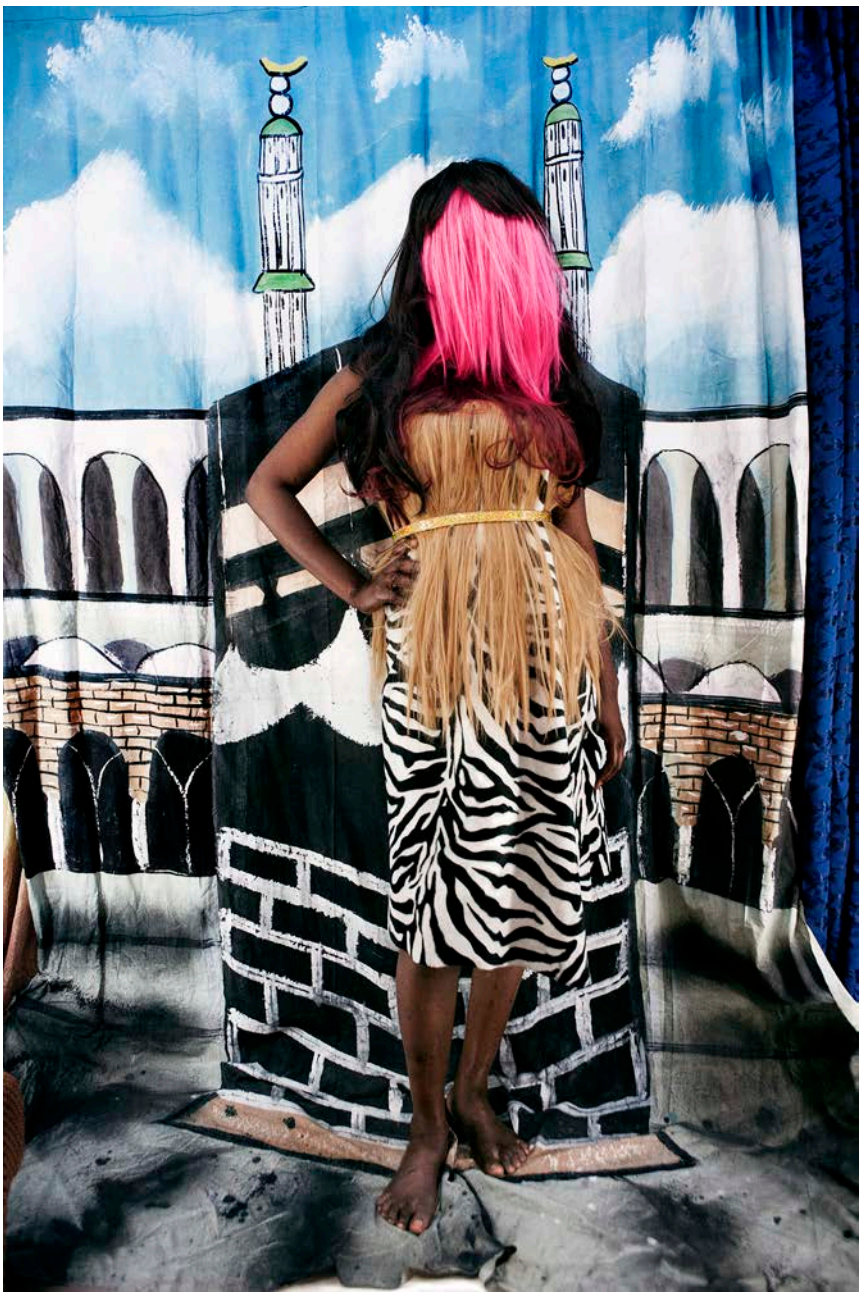
© Bennoît Jeannet, Escape from Paradise, 2018-en cours. Mention Lumière Broncolor du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

© Jack Latham, The Phantom Patriot, Nevada, 2018, de la série Parliament of Owls. Mention Reportage Heidi.news du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

Jack Latham (GB), né en 1989 à Cardiff (Pays de Galles), est actuellement basé à Bristol. Il reçoit la Mention Reportage Heidi.news du Grand Prix Images Vevey 2019/2020 pour son projet *Beggar's Honey*.

Commentaire du jury : " À l'unanimité, le jury a tenu à distinguer Jack Latham pour sa contribution novatrice à la pratique documentaire contemporaine. Cette Mention Reportage Heidi.news permettra de lancer le nouveau projet de ce photographe, dont la pratique se fonde sur une recherche méthodique. Jack Latham a déjà montré son habileté à révéler les structures et les systèmes sous-jacents qui régissent nos vies dans ses projets précédents, *Sugar Paper Theories* et *Parliament of Owls*.
Cette nouvelle proposition, *Beggar's Honey*, s'intéresse au phénomène des *click factories* (" usines à clics ") qui se multiplient en Europe de l'Est et en Asie dans des entrepôts tenus secrets et dans lesquels des milliers de téléphones sont programmés pour influencer l'opinion publique en produisant en masse des likes et des commentaires, participant de façon insidieuse et indéniable à la crise des fake news. "

© Jack Latham, v, 2018, de la série Parliament of Owls. Mention Reportage Heidi.news du Grand Prix Images Vevey 2019/2020



© Gloria Oyarzabal, Woman No Go' Gree, 2017. Prix du Livre Images Vevey 2019/2020

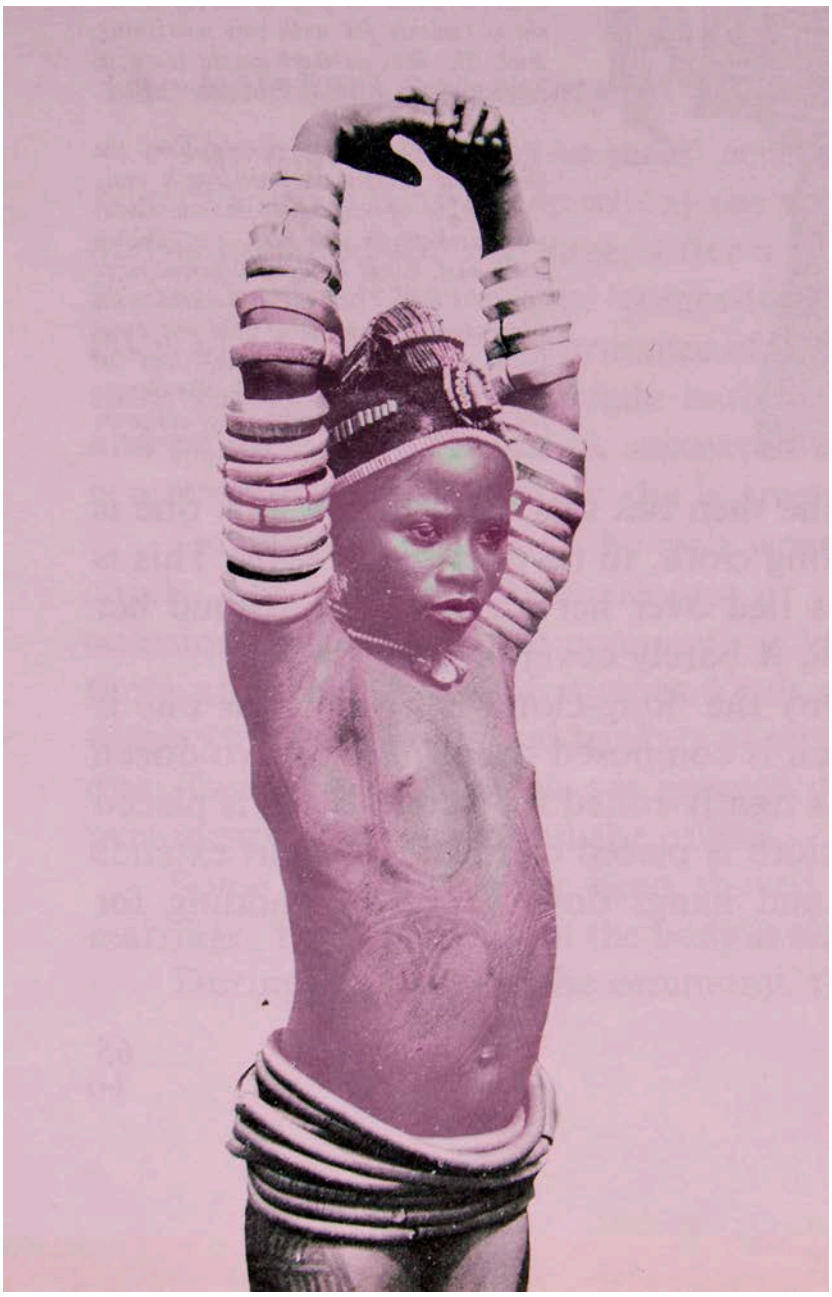
Gloria Oyarzabal est lauréate du Prix du Livre Images Vevey 2019/2020.

Gloria Oyarzabal (1971, ES) s'est formée aux beaux-arts à la Universidad Complutense de Madrid, où elle vit et travaille actuellement. Après avoir vécu plusieurs années au Mali, l'artiste développe depuis une recherche sur la construction de l'idée de l'Afrique, les processus de colonisation et de décolonisation, avec un intérêt tout particulier pour les féminismes africains.

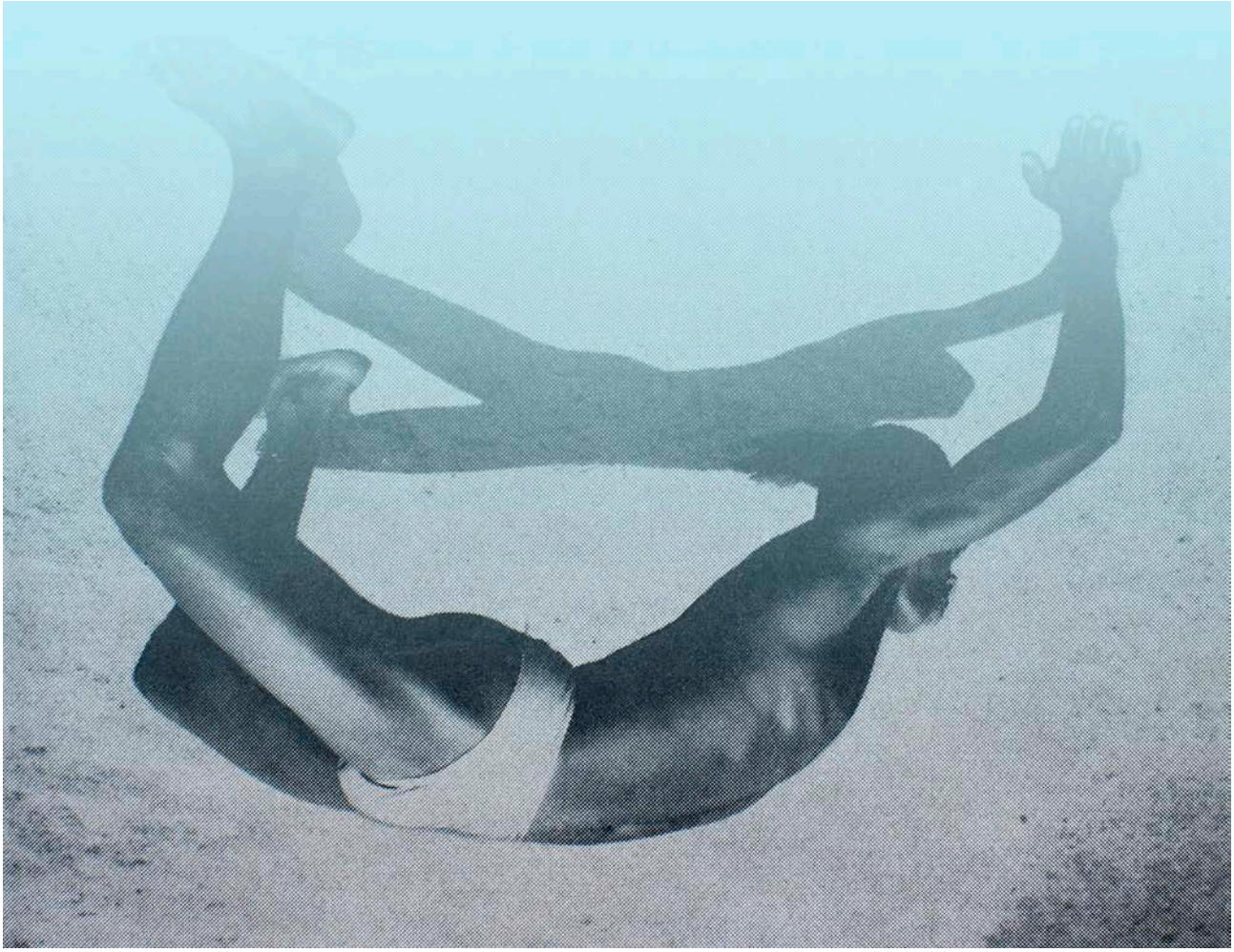
" Rendu possible par l'Association des Amis d'Images, le Prix du Livre Images Vevey est un soutien CHF 10'000.- (env. € 9000) à un projet éditorial proposant une adéquation optimale et surprenante entre la forme de la publication et le contenu photographique. "

© Gloria Oyarzabal, Woman No Go' Gree, 2017. Prix du Livre Images Vevey 2019/2020

Commentaire du jury : " La proposition de livre de Gloria Oyarzabal comprend une combinaison captivante de ses propres images, une sélection de documents d'archives, ainsi qu'un long essai fondé sur ses recherches. Le projet s'attaque au défi d'appliquer des notions soi-disant universelles du féminisme occidental à des cultures dont les traditions sont fondamentalement différentes. Le jury a reconnu à l'unanimité que cette exploration du féminisme et des a priori raciaux et culturels était particulièrement pertinente à notre époque. Le titre du projet, *Woman No Go'Gree*, est tiré d'une chanson de Fela Kuti, alors que le concept s'inspire, lui, de l'essai du sociologue nigérian Oyèrónké Oyèwùmi intitulé *The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses* (« L'invention des femmes : perspectives africaines sur les discours de genre en Occident »). L'artiste d'origine espagnole a trouvé un certain nombre d'idées dans cet essai daté de 1997, qui sont fondamentales pour ce projet de phototexte, à savoir que le détournement des notions de genre proposées par les religions monothéistes à l'époque victorienne en Europe a fini par étouffer les racines d'un véritable féminisme en Afrique. Le jury a été enthousiasmé par ce projet de livre qui propose une approche postcoloniale du genre et [des questions ethniques], d'autant plus que l'auteure semble plus encline à poser des questions qu'à imposer des réponses. "



© Gloria Oyarzabal, Woman No Go' Gree, 2017. Prix du Livre Images Vevey 2019/2020



© Gloria Oyarzabal, Woman No Go' Gree, 2017. Prix du Livre Images Vevey 2019/2020

© Kristine Potter, Hell for Certain, de la série Dark Waters, 2018-en cours. Lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

Kristine Potter est lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020 pour son projet *Dark Waters.*

" Le Grand Prix Images Vevey est une bourse d'aide à la création photographique. Ce prix de CHF 40'000 (environ € 35'000) permet à un artiste de développer un projet inédit. La lauréate a maintenant une année pour réaliser ce projet qui sera présenté en avant-première dans le cadre du prochain Festival Images Vevey du 5 au 27 septembre 2020. "

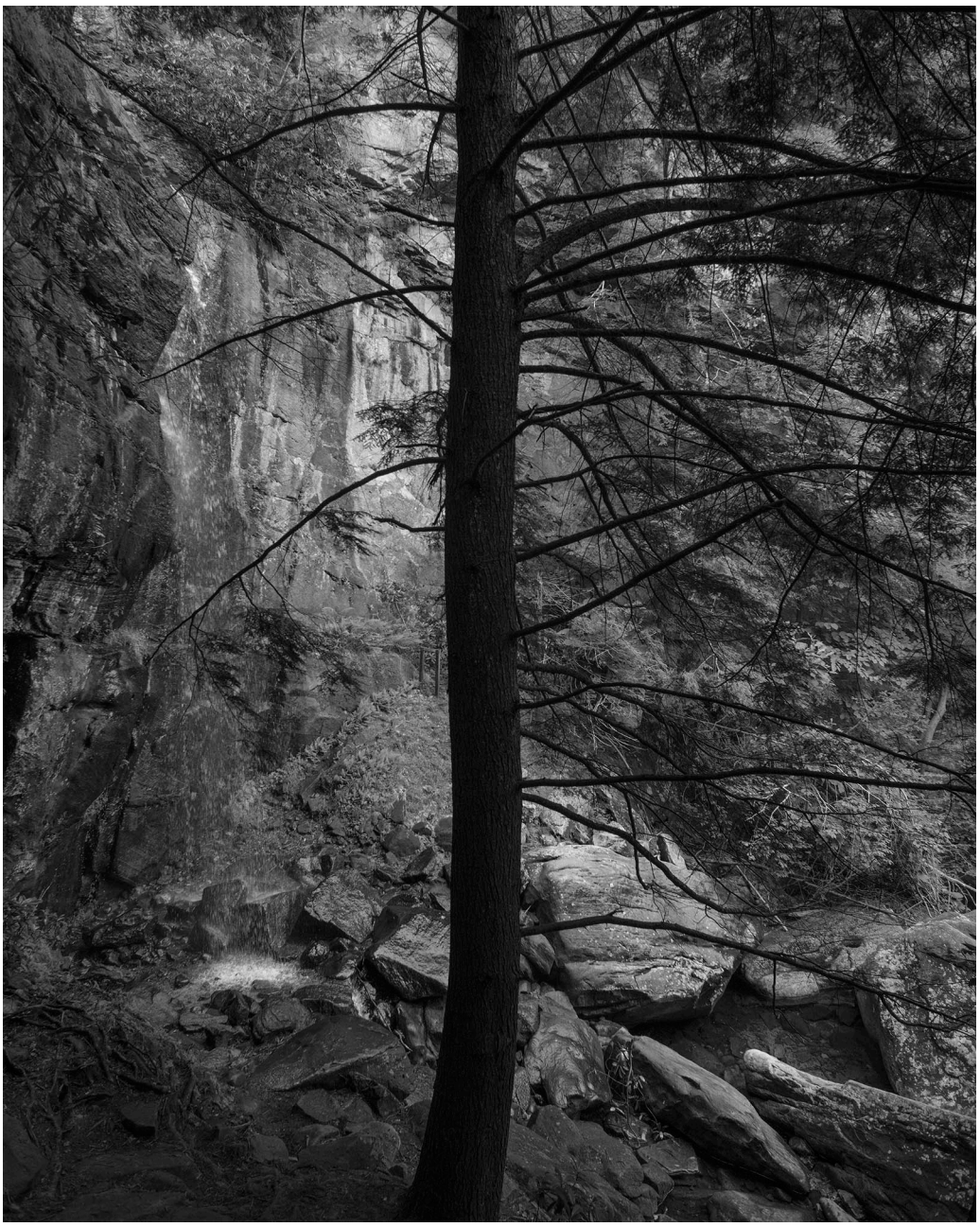
" Le jury a été particulièrement impressionné par *Dark Waters*, une réflexion de Kristine Potter sur la violence qui imprègne les paysages et la culture populaire du sud des États-Unis. Plus spécifiquement, les membres du jury ont estimé que l'approche gothique et littéraire adoptée par l'artiste pour aborder la tradition américaine des *murder ballads* méritait d'être soulignée pour la façon dont elle détourne un sujet photographique classique : le paysage américain. Ce travail révèle des histoires méconnues de morts et de violences à l'encontre des femmes. En effet, Kristine Potter relève les descriptions crues de femmes battues ou assassinées dont regorgent certaines chansons traditionnelles des Appalaches ou de blues. Elle localise également cette problématique en photographiant des lieux qui portent des noms tels que *Murder Creek* (« Le Ruisseau du meurtre »), *Bloody River* (« La Rivière sanglante ») ou *Rape Pond* (« L'Étang du viol »). Pour son projet, Kristine Potter se propose d'allier vidéo et musique à des photographies en noir et blanc et en grand format, comprenant des paysages ainsi qu'une série de portraits mis en scène inspirés des femmes dont parlent les chansons. Le travail aborde la violence inhérente à ces lieux et ces paroles, ainsi que l'histoire de la photographie de paysage aux États-Unis, largement dominée par les hommes.
À l'unanimité, le jury se réjouit de voir se développer la pratique déjà bien établie de Kristine Potter ainsi que sa relecture de ces sombres mythologies. Bien que sa proposition se fonde sur une tradition et un territoire spécifiques, le jury a estimé que ses implications s'appliquaient de façon universelle aux messages de violence à caractère sexuel qui émaillent, sans qu'on les remarque, la culture populaire contemporaine. "

Basée à Nashville, Tennessee, Kristine Potter (1977, US) a étudié la photographie à l'Université de Géorgie (BFA et BA en histoire de l'art, 2001) et à l'Université de Yale (MFA en photographie, 2005). Lauréate de la prestigieuse bourse Guggenheim pour la photographie en 2018, elle a exposé dans de nombreux musées et galeries aux États-Unis comme en Europe.

© Kristine Potter, Pretty Polly, de la série Dark Waters, 2018-en cours. Lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

© Kristine Potter, Neuse River, de la série Dark Waters, 2018-en cours. Lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

© Kristine Potter, Disappointment Creek, de la série Dark Waters, 2018-en cours. Lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020



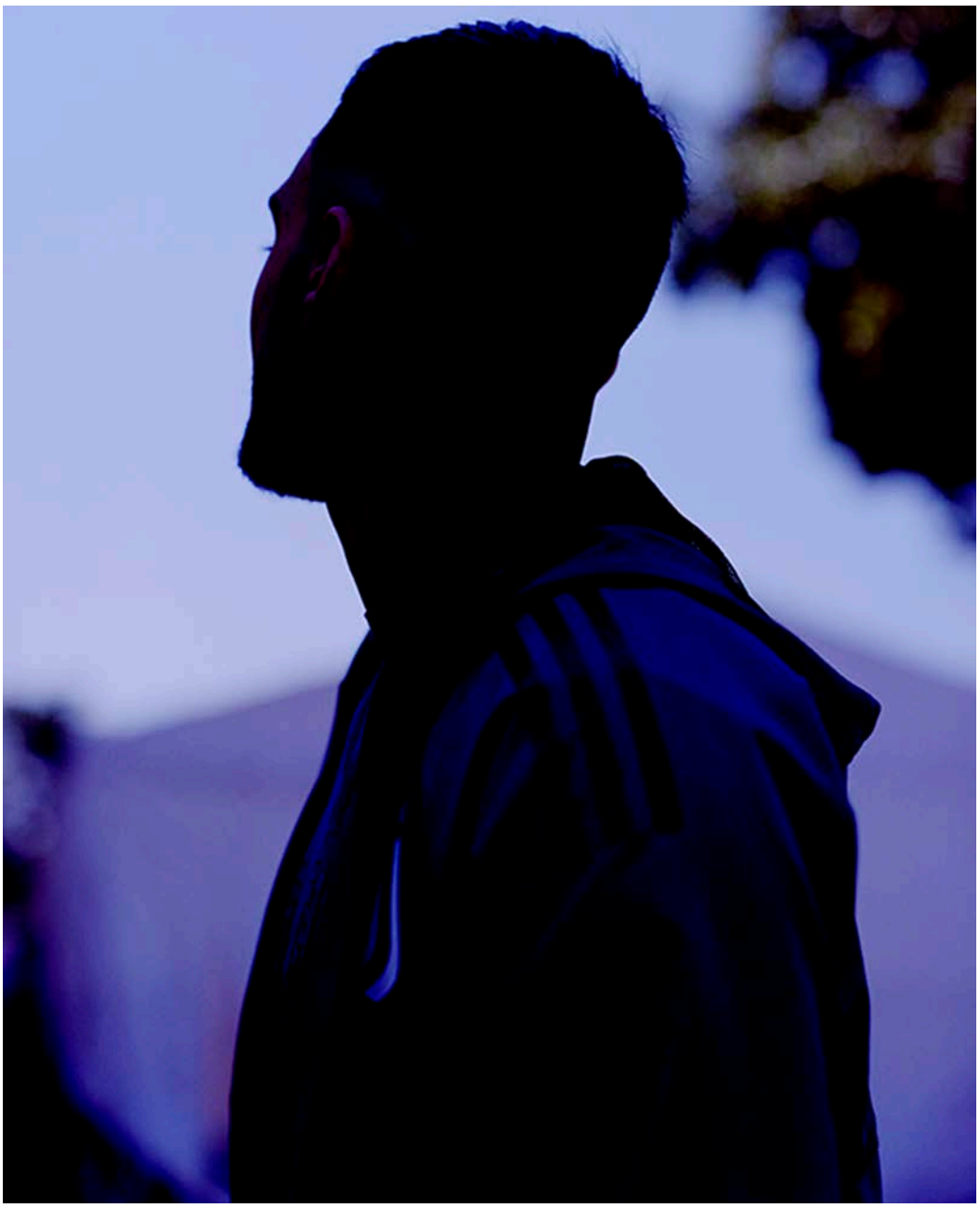
© Kristine Potter, Break Neck, de la série Dark Waters, 2018-en cours. Lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

© Kristine Potter, Knoxville Girl, de la série Dark Waters, 2018-en cours. Lauréate du Grand Prix Images Vevey 2019/2020

© Solène Gün, Turunç (Bitter Orange), 2018. Courtesy Swiss Design Awards

Swiss Design Awards 2019
Halle 3, Messe, Bâle, 11.06. – 16.06.2019
www.swissdesignawardsblog.ch

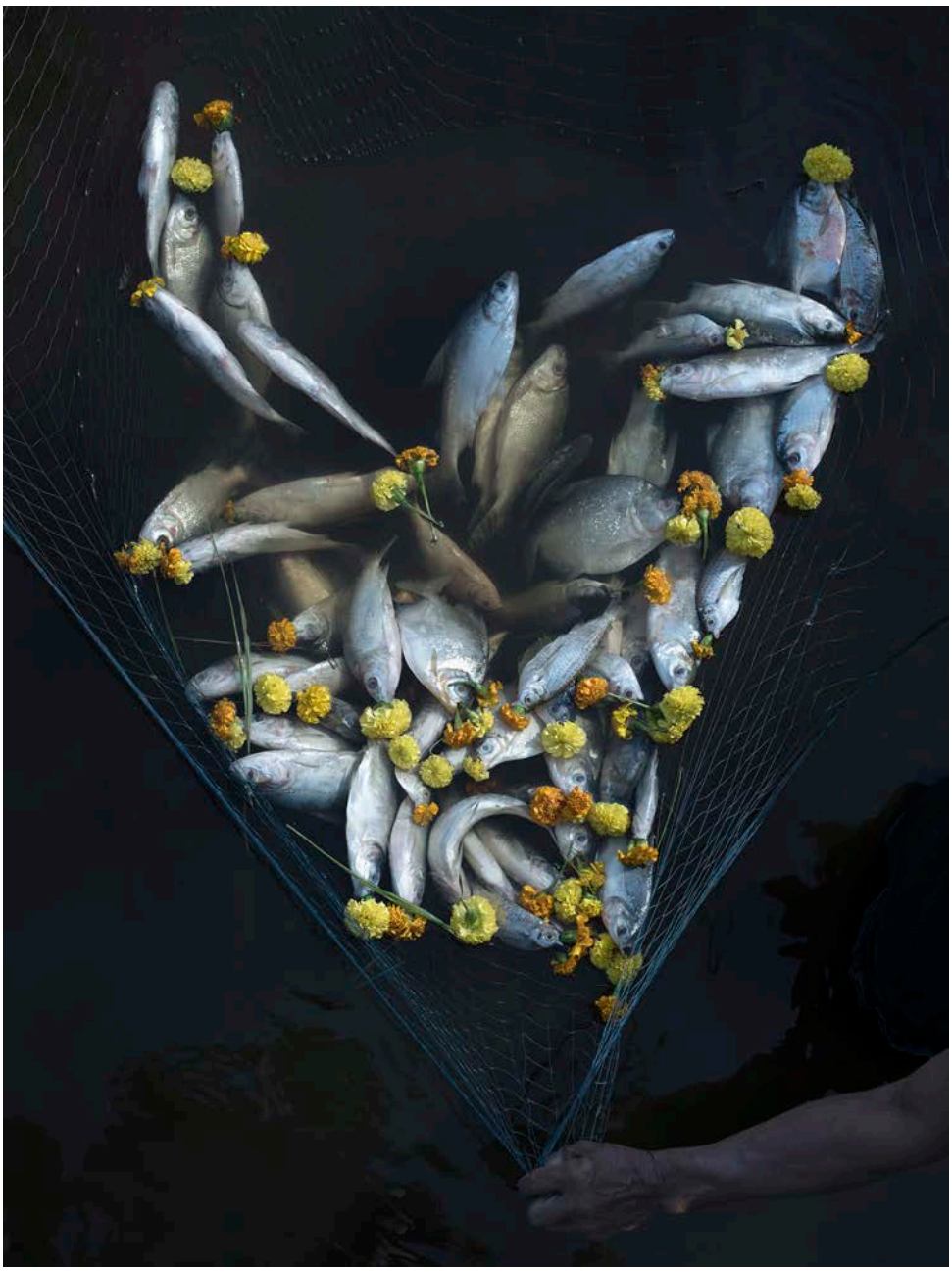
Les lauréats des Prix suisses de design dans le domaine de la photographie sont :
Marc Asekhame (1992, vit et travaille à Zurich / Paris)
Solène Gün (1996, vit et travaille à Bienne)
Lukas Hoffmann (1981, vit et travaille à Berlin)



© Solène Gün, Turunç (Bitter Orange), 2018. Courtesy Swiss Design Awards

" En posant un regard poétique et optimiste sur un sujet de société tant relayé par les médias, en l'espèce l'immigration en banlieue, Solène Gun déjoue ainsi les stéréotypes et les préjugés. Tant son écriture photographique que la radicalité et la subtilité de son accrochage dénote une grande maturité. "

" *Turunç* propose une immersion dans le quotidien de jeunes garçons issus de l'immigration turque en Europe, dans des lieux urbains comme la banlieue parisienne et berlinoise. Ces lieux représentent, pour moi, des terrains manquant de perspectives, où cette jeunesse se construit un univers très particulier, entre l'envie de se montrer et de se cacher. C'est à partir de cette contradiction identitaire que j'ai créé mon ouvrage photographique, tout en établissant une proximité avec le sujet, ce qui m'a empêchée parfois de voir certains détails ou de bien les observer. "
Solène Gün



© Yann Gross & Arguiñe Escandón, série Aya, Amazonie, 2018-2019. Courtesy Swiss Design Awards

Le projet *Aya* est divisé en trois parties. Pour la première, les artistes ont effectué une recherche d'archives sur la piste de Charles Kroehle, explorateur et photographe français qui disparut à la fin du 19ème siècle dans l'Amazonie péruvienne. Dans la seconde partie, les photographes se sont plongés dans la jungle pour partir à la rencontre des populations qui y vivent. Pour conclure, ils ont développé un procédé photographique expérimental permettant d'enregistrer le paysage en utilisant les propriétés photosensibles des plantes médicinales locales.

Yann Gross (1981, CH ; vit à Lausanne) est diplômé de l'ECAL en 2007 et la photographe Arguiñe Escandón (1979, ES; vit à Ibiza) détient un Master de photographie et vidéo documentaire à Blank Paper, Madrid, en 2012

© Yann Gross & Arguiñe Escandón, série Aya, Amazonie, 2018-2019. Courtesy Swiss Design Awards

© Virgnie Rebetez, Malleus Maleficarum, 2018. Courtesy Swiss Design Awards

Le projet *Malleus Maleficarum* * de Virginie Rebetez est une invitation au voyage vers l'au-delà. L'artiste s'est immergée dans l'univers des guérisseurs et des médiums d'aujourd'hui, mais aussi dans les archives fribourgeoises pour y lire le procès d'un guérisseur du 17ème siècle condamné à mort pour sorcellerie, Claude Bergier, l'une des victimes de l'inquisition auxquelles elle rend un hommage posthume. À travers le quotidien et les rituels des chamans ou faiseurs de secret, ses photographies tentent d'évoquer l'invisible, le surnaturel, en particulier la pratique des médiums qui communiquent avec les défunts. La démarche artistique de Virginie Rebetez est suggestive, mêlant paysages, portraits, vues d'intérieurs ou natures mortes pour traduire visuellement la complexité de son sujet. L'interview qui suit permet de mieux comprendre comment la photographe entrelace approches documentaire et conceptuelle pour affiner son propos.
Nassim Daghighian

Virginie Rebetez (1979, CH) vit et travaille depuis 2012 à Lausanne. Elle est diplômée de l'Ecole Supérieure de Photographie de Vevey (CEPV) en 2005 et de la Gerrit Rietveld Academie d'Amsterdam en 2008. En 2017, elle est lauréate de l'Enquête photographique fribourgeoise qui donne lieu en 2018 à une exposition et à une publication éponyme : *Malleus Maleficarum.*

* *Malleus Maleficarum* (" Le Marteau des sorcières ") est un traité écrit à la fin du 15ème siècle par Henri Institoris et Jacob Sprenger. Réédité plus de trente fois, il fut utilisé jusqu'au 17ème siècle dans le cadre de la chasse aux sorcières en Europe.

© Marc Asekhame, Sitara Abuzar Ghaznawi, 2018. Courtesy Swiss Design Awards

" La production photographique est au cœur de la réflexion de Marc Asekhame qui utilise le magazine comme support principal à son travail de photographe de mode. Celui-ci est d'une grande cohérence, où le vocabulaire esthétique brouille souvent les frontières entre réalité et fiction. "

Lukas Hoffmann, Bronx River Avenue, 2016, épreuve gélatino-argentique, 180x122 cm.
Courtesy Swiss Design Awards

" Construit comme un objet-tableau, l'œuvre que propose Lukas Hoffmann est d'une grande précision formelle, esthétique et technique, un travail très réfléchi, depuis la prise de vue à la chambre photographique, jusqu'à l'encadrement et à l'accrochage. La frontalité de sa présentation invite le spectateur à se plonger dans la beauté et la désolation du paysage. "

Son travail est exposé au Photoforum Pasquart, Bienne, du 7 juillet au 8 septembre 2019.

© Lukas Hoffmann, Bronx River Avenue, 2016, 6 épreuves gélatino-argentique, 180x122 cm chaque. Courtesy Swiss Design Awards

© Augustin Rebetez. Courtesy Swiss Art Awards

Swiss Art Awards 2019
Halle 3, Messe, Bâle, 11.06. – 16.06.2019
www.swissartawards.ch

Les lauréats des Prix suisses d'art 2019 sont :
Mirkan Deniz (1990) ; Gabriele Garavaglia (1981) ; Simone Holliger (1986) ; Sophie Jung (1982) ; David Knuckey (1985) ; Aldo Mozzini (1956) ; Augustin Rebetez (1986) ; Dorian Sari (1989) ; Hannah Weinberger (1988).

" Peintures, photographies, vidéos, sculptures, installations, mobiles, les modes d'expression d'Augustin Rebetez (1986) prennent différentes formes. L'univers que développe l'artiste est peuplé de personnages, de chimères, de drôles de machines qui renvoient à son imaginaire débordant. S'inspirant de l'art brut et populaire ainsi que du modèle tribal, Rebetez construit une œuvre protéiforme qui ne se laisse pas enfermer dans les catégories. Le travail de Rebetez semble s'inscrire dans une tradition séculaire de légendes et rites. Ses créations relèvent d'un univers merveilleux et fantastique, oscillant entre le rêve et le cauchemar, le léger et le grave.
Alchimiste moderne, Rebetez joue avec les mouvements et les sons et transforme la réalité banale en une fiction poétique. Il est à la fois enchanteur et magicien. "

Né en 1986 à Mervelier (Jura), Augustin Rebetez est diplômé en 2009 de l'Ecole de photographie de Vevey.

Source : dossier de presse de l'exposition Le colloque des oiseaux, Musée des beaux-arts du Locle, 21.02. – 29.05.2016

© Augustin Rebetez, 2013. Courtesy Swiss Art Awards

© Shirin Neshat, Oum Kulthum, 2018, de la série Looking for Oum Kulthum, 2019. Courtesy Noirmontart-production, Paris

EVENEMENTS INTERNATIONAUX

Nuit des images
Jardins du Musée de l'Elysée, Lausanne, 22.06.2019, 16h-02h
www.elysee.ch

Il s'agissait de la neuvième et dernière édition de la Nuit des images " sous la forme qu'on connaît " avant le déménagement du musée à la Plateforme 10. La programmation, " dont 75% des projets célèbrent la créativité et la diversité artistiques des femmes ", a notamment permis de découvrir l'œuvre récente de Shirin Neshat, *Looking for Oum Kulthum*. Ce projet de l'artiste iranienne établie aux Etats-Unis est à voir dans les espaces d'exposition du Musée de l'Elysée jusqu'au 25 août.

© Shirin Neshat, extrait de Looking for Oum Kulthum, 2019. Courtesy Noirmontart-production, Paris

" C'est une évidence que la Nuit des images vient souligner : les femmes – auteures et sujets photographiques – contribuent de manière incontournable à la création artistique. Comme les autres années, mais de manière plus visible encore, elles nourrissent copieusement cette édition 2019. Sarah Moon et Shirin Neshat nous font l'honneur de présenter en avant-première leurs œuvres les plus récentes ; les reporters du magazine *6 Mois* racontent les coulisses de leurs histoires les plus saisissantes ; les sportives discutent de leur image avec le public. En attendant que cela devienne si banal qu'il ne faille plus le dire, soulignons que la contribution des femmes est partout ici, sur tous les écrans et dans tous les projets. "
Pauline Martin, commissaire de la Nuit des images

Au programme :

" Des projets présentés en avant-première : Sarah Moon [1941, FR] et Shirin Neshat [1957, IR], deux photographes de renommées internationales, présentent sur le grand écran deux projets en première mondiale : *Les Jours d'après* (2019), lettre adressée par la photographe française à son mari décédé, et *Looking for Oum Kulthum* (2019), une installation mêlant photographies et vidéos élaborée par l'artiste iranienne, qui sera sur scène pour nous parler de la façon multidisciplinaire dont elle a abordé ce projet. "

Annonce du lauréat de la 3e édition du Prix Elysée, désigné par un jury international parmi huit nominés, Laia Abril, Mathieu Asselin, Claude Baechtold, Alexandra Catière, Alinka Echeverría, Gregory Halpern, Nicola Lo Calzo et Luis Carlos Tovar. Ce dernier a été l'heureux élu du Prix Elysée 2018-2020.

De nombreuses cartes blanches et collaborations, notamment avec le magazine *6 Mois*.

© Carlos Ayesta et Guillaume Bression, de la série Bad dreams. Retracing our steps – Fukushima exclusion zone. 2011-2016. Courtesy Hanslucas.com

Retracing our steps (2011–2016)
" Depuis le tsunami et la catastrophe nucléaire de 2011, Carlos Ayesta et Guillaume Bression se sont rendus à de nombreuses reprises à Fukushima dans le no man's land qui entoure le site accidenté. De leurs séjours sur place résultent six séries photographiques qui mêlent la mise en scène et l'approche documentaire. "

© Stéphanie Gengotti, Avignon, France, 2017, de la série Circus love - Chapter 2. Les Pêcheurs de Rêves. Courtesy Musée de l'Elysée

Carte blanche au magazine *6 Mois*
Avec : Claire Billet, Jeanne Taris, Juliette Robert, Martina Bacigalupo, Phillip Toledano, Stéphanie Gengotti, Souad Belhaddad
" Des regards de femmes sur le monde, le regard d'un homme sur une petite femme : un live sur scène avec des photographes qui racontent le making of, les coulisses de leurs histoires. Six récits intimes, en photos et en mots, rythmés par des intermèdes de Souad Belhaddad, écrivaine, metteuse en scène, journaliste, collectionneuse d'histoires. À Nantes, Tunis ou Melun, Souad écoute les femmes et note à la volée une anecdote, un sourire, un souvenir. Des trajectoires se dessinent, qu'elle partage avec nous, en impro, sur la scène de la Nuit des images. "

© Sarah Moon, Villandry, 2005, de la série *Les Jours d'après*, 2019. Courtesy Musée de l'Elysée

Hommage à Sarah Moon

Demain (2017)
« En 2017, à l'occasion d'un ebook pour Olympus, Christian Caujolle m'a demandé, comme à d'autres photographes, commissaires et éditeurs, de répondre à la question suivante : qu'est-ce que la photo de demain ? J'en ai profité pour me la poser personnellement et cela a donné ce petit film *Demain*. »

Les jours d'après (2019)
« C'est un film sur le deuil, une lettre adressée à mon mari décédé en novembre 2017, d'où le titre *Les jours d'après*. » Le film est projeté en exclusivité et en avant-première pour la Nuit des Images.

© Charlotte Abramow, Les Passantes, 2018, vidéo. Courtesy Musée de l'Elysée

" *Les Passantes* écrit par Antoine Pol en 1911, composé par Georges Brassens en 1972. Poème écrit puis chanté, j'ai imaginé cette vidéo comme un poème visuel. Une ode à la Femme, à sa liberté et à sa diversité. Aujourd'hui, il est important de mettre en lumière qu'il ne doit pas y avoir de barrières pour la Femme, ni de jugements de valeur portés sur elle. Je suis pour que toutes les femmes puissent s'exprimer, êtres représentées et soient libres de faire leurs propres choix. Le féminisme est un combat de société pacifique qui nous lie, et non qui nous sépare. C'est un pas vers le vivre ensemble, la liberté, l'égalité et la tolérance. Nous sommes tous des êtres humains avant tout, et nous l'oublions parfois. Le vidéoclip est posté en ligne le 8 mars 2018 pour la Journée Internationale des Droits des Femmes. "
Charlotte Abramow [1993, BE]

© Neige Sanchez, Sans titre, 2015, de la série À la surface des corps, 2012-2017. Court. Musée de l'Elysée

" Neige Sanchez [1992, CH / FR] mène une subtile enquête, *à la surface des corps*, de corps appréhendés sous l'angle du regard social et de l'identité de genre, questionnant ainsi les manières dont il a pu être envisagé, codifié, voire réprimé…
Une liste qui taille un costume, des gestes, des poses, des accessoires, des regards… Des doutes, des tensions, des torsions, entre des définitions forcément trop étriquées et ce que l'on a élaboré de soi, ce que l'on se sent être.
Par une suite d'images ciselées, de portraits baignés de lumière, s'élabore dans un murmure sonore une ode à la possibilité de se réinventer loin de toute binarité. "
Léonore Veya, 2016

Source : tiré du carton d'invitation de Focale, Nyon, 2017

© Camille Gharbi, de la série Preuves d'amour, 2018 (ci-dessous : texte accompagnant l'image). Courtesy Musée de l'Elysée

Jacqueline, 69 ans, décédée le 11.12.2017 à Chauray, Deux-Sèvres.
Margaux, 29 ans, décédée le 02.06.2017 à La Trinité, Alpes-Maritimes.
Femme, 57 ans, décédée le 08.11.2016 à Toulon, Var.
Femme, 75 ans, décédée le 07.11.2016 à Gaillon, Eure.

Preuves d'amour nous met face à la violence domestique au travers de son expression la plus extrême : l'homicide conjugal. En France, une femme meurt tous les trois jours tuée par son conjoint. Ces « drames conjugaux » ponctuent les rubriques « Faits divers » avec une constance presque banale. L'histoire se répète, donnant l'impression que la violence conjugale est un phénomène endémique.
Par le biais de l'objet, la violence de l'acte prend toute sa dimension. Les meurtres de femmes dans un cadre conjugal ne sont pas des cas isolés. L'analyse des articles de presse relatant les 253 féminicides ayant eu lieu en 2016 et 2017 montre qu'il s'agit d'un phénomène de société touchant des couples de tous âges et professions. La récurrence de ces crimes est trop forte pour être fortuite et révèle au contraire une violence genrée dont il est temps de prendre toute la mesure.
Photographe et architecte de formation, Camille Gharbi est née en 1984 et vit à Paris.

Travail à découvrir aussi dans le cadre du festival Circulation(s) 2019, Paris : https://www.festival-circulations.com/artiste/gharbi-camille/

© Manon, de la série Das Doppelzimmer, 1982. Courtesy 50 JPG – CPG

50 JPG. Osmoscosmos
50 Jours pour la Photographie Genève, triennale organisée par le CPG, Genève, 19.06. – 25.08.2019
www.50jpg.ch

Avec, entre autres : Nobuyoshi Araki, Viktoria Binschtok, Dias & Riedweg, Christoph Draeger, Hans-Peter Feldmann, Sylvie Fleury, Philipp Keel, Pierre Keller, Martin Kippenberger, Jean-Jacques Lebel, Armin Linke, Lee Lozano, Urs Lüthi, Manon, Bjørn Melhus, Susan Meiselas, Gianni Motti, Jean-Luc Moulène, Walter Pfeiffer, Peter Piller, Thomas Ruff, Vivian Sassen, Jules Spinatsch, Annelise Strba, etc.

50 JPG – 50 Jours pour la Photographie Genève est un événement photographique créé en 2003 par le Centre de la photographie Genève. La sixième édition de cette triennale intitulée *Osmoscosmos* nous invite à réinventer notre inscription dans l'univers. Voici la présentation de la thématique par les curateurs de l'exposition, Joerg Bader, directeur du CPG, et Alexandra Schüssler, anthropologue, curatrice et scénographe :

" L'exposition principale tentera de réunir Éros & Cosmos. Sous le titre *Osmoscosmos*, elle mettra en évidence le trait d'union entre ces deux univers, un lien peu étudié dans nos cultures occidentales, probablement trop marquées par les monothéismes et la culpabilisation développée autour de l'éros visant à mieux soumettre l'individu à l'emprise des églises.

Jean-Pierre Vernant, spécialiste de l'antiquité grecque, souligne que la sexualisation du dieu Éros se fait au moment où Uranus est castré et qu'il se dégage de Gaïa dans la souffrance pour devenir, au-dessus de nos têtes, le ciel étoilé *.

Et pour le philosophe Michel Onfray, se référant au Kama Sutra, le sexe est défini ainsi :
« ... naturel, en rapport avec le cosmos, jamais séparé du monde, toujours là pour rappeler la liaison entre les parties d'un grand tout » **.

Une douzaine d'œuvres établissent cette relation entre les deux facettes d'*Osmoscosmos*, telles que *Words and Stars* de Grazia Toderi et Orhan Pamuk ou les contributions de Ursula Böhmer, Bunu Dhungana, Heidi Hassan, Eden Levi Am, Urs Lüthi, Boris Mikhailov, Johan Österholm, Thomas Ruff, Pierre Radisic, Catherine Radosa, Annie Sprinkle (avec Beth Stephens), Christian Waldvogel et d'autres.

Osmoscosmos assemble des œuvres photographiques et vidéographiques contemporaines ainsi que diverses sources iconographiques. Parmi les artistes sélectionnés, plusieurs d'entre eux ont, dès les années 70, mis radicalement en question la définition des genres, voire la commercialisation d'Éros, que ce soit Manon,

© Eden Levi Am, Lucie et la lune, 2018, de la série Réenchantement des corps. Courtesy 50 JPG – CPG

Jürgen Klauke, Renate Bertlmann, Natalia LL, Urs Lüthi, Barbara Hammer, Annie Sprinkle (avec Beth Stephens) et Liliane Vertessen ; d'autres, à la même époque, revendiquaient des esthétiques homosexuelles à l'instar de Pierre Keller ou de Walter Pfeiffer, revisitées sous une forme contemporaine par Mauricio Dias et Walter Riedweg. La trame féministe est poursuivie aujourd'hui par des artistes tels que Romy Alizée, Dorothée Baumann, Anne Collier, Déborah de Robertis, Nadia Granados, Angela Marzullo, Lina Scheynius ou encore A.L. Steiner, tandis que Eden Levi Am, Nicole Tran Ba Vang et Yuri Nagashima traitent des amours lesbiennes et/ou queers.

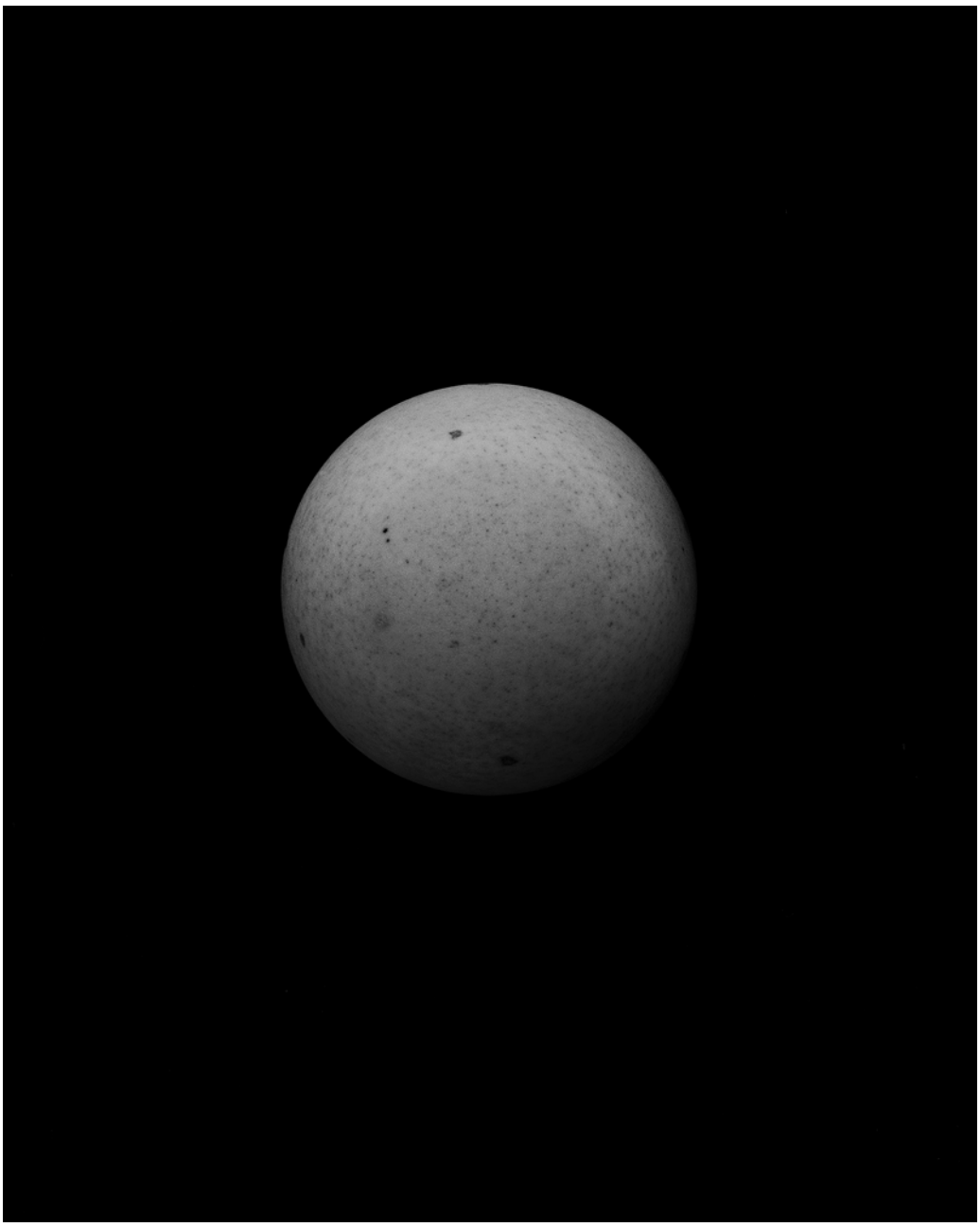
S'il va de soit qu'Éros touche aussi à des problématiques politiques, force est de constater que dans nos sociétés marchandes, il est gangrené par des intérêts économiques très importants, comme le démontreront les propositions de Caroline Bernard, Fred Lonidier, Susan Meiselas, Charles Weber ou encore Patrick Weidmann.

Néanmoins, chacun – nous l'espérons – a pu faire l'expérience, dans l'extase de l'union sexuelle, d'une sensation d'infini rappelant l'infini cosmique. *Cosmic fuck* de Lee Lozano, seul dessin parmi les œuvres présentées, en est l'expression abstraite. Toutes les évocations du Cosmos seront principalement des simulacres d'artistes. En parallèle au cosmos qui est hors de portée pour l'humain, comme par exemple les trous noirs à 53 millions d'année lumière, *Osmoscosmos* tiendra compte des enjeux politiques dans la relation que nous, Terriens, entretenons avec le cosmos tout proche.

Pour assembler les parties d'un grand tout qui ne pourra jamais être exhaustif, l'exposition sera plongée dans la pénombre, éclairée uniquement par les rayons émanant de la projection des images ou par l'illumination de vitrines qui contiendront des impressions de toutes sortes. L'exposition, réunissant un grand nombre d'artistes que le Centre de la photographie Genève a déjà présentés, aspire à être une constellation parmi d'autres, un atlas d'images où le visiteur est invité à constituer, voire à prolonger son propre cosmos. "
Joerg Bader et Alexandra Schüssler

Événements : tout au long de l'été, les 50JPG 2019 proposent un programme parallèle, dépassant l'expérience purement rétinienne et faisant appel également au toucher, au goût et à l'ouïe.

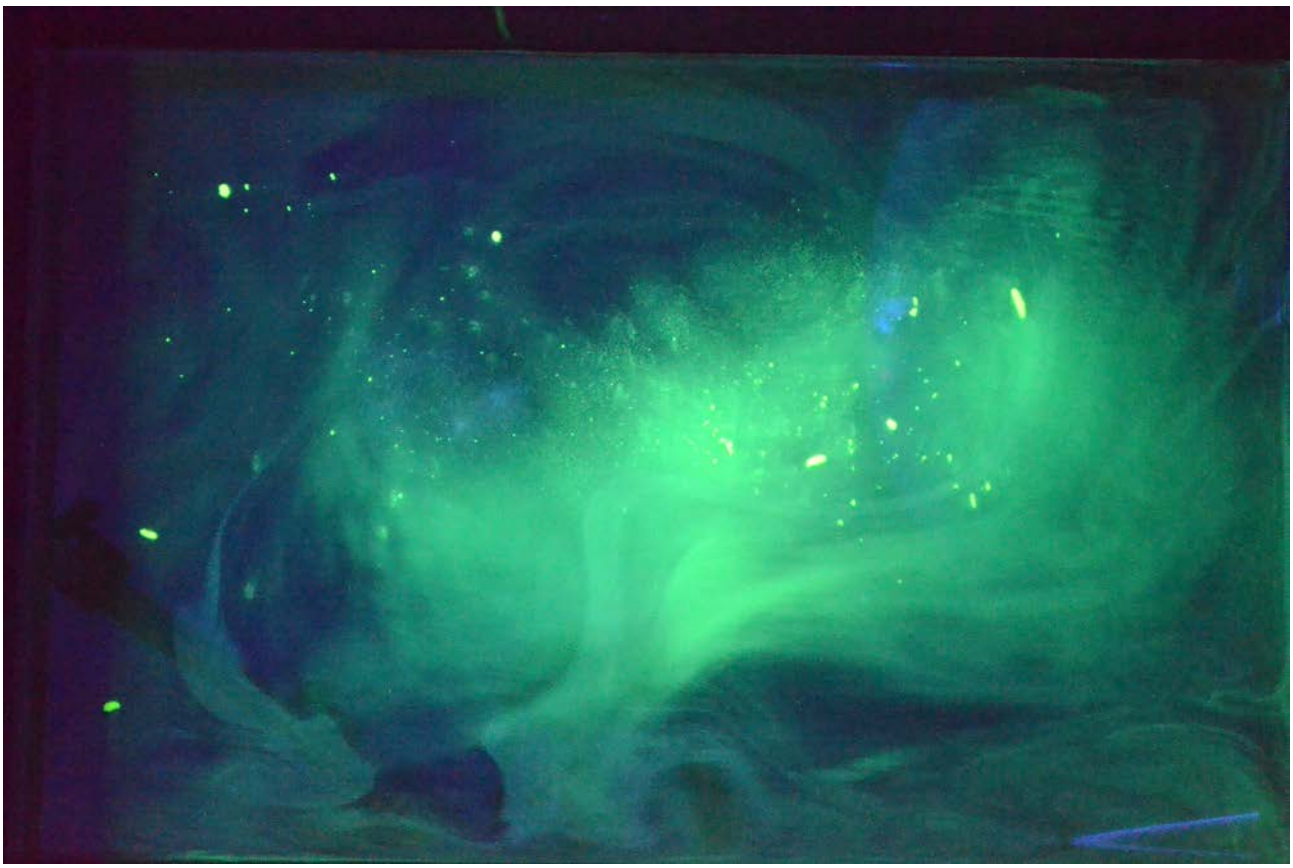
* Voir *L'univers, les dieux, les hommes* de Jean-Pierre Vernant [1999]
** Voir *Les Bûchers de Bénarès* de Michel Onfray [2008]



© Ursula Böhmer, Voyageur, Expedition IV, 2018. Courtesy 50 JPG – CPG

© Johan Österholm, Luminous Bud, 2016. Courtesy 50 JPG – CPG

© Walter Pfeiffer, Sans titre, 2004. Courtesy 50 JPG – CPG



© Laurent Schmid, Die Zukunft fühlen, 2016. Courtesy 50 JPG – CPG

© Norfolk + Thymann, Shroud, Glacier du Rhône, Suisse, 2018. Courtesy Simon Norfolk, Klaus Thymann & Project Pressure

Alt.+1000
Festival de photographie, Montagnes neuchâteloises, 01.09. – 22.09.2019
www.plus1000.ch

Le MBAL– Musée des beaux-arts du Locle, s'associe au festival Alt.+1000 connu pour ses expositions de photographie contemporaine autour de la montagne. " Les deux autres sites du festival sont : la ferme du Grand-Cachot-de- Vent, sublime bâtisse du 16ème siècle située à La Chaux-du-Milieu, et le lac des Taillères. Cette promenade photographique qui s'étend sur trois lieux permettra d'expérimenter activement le paysage dans le cadre majestueux et vivant des montagnes neuchâteloises, toujours à 1000 mètres d'altitude. "
" Gravir les montagnes, y planter une croix ou un refuge, travailler les terres en pentes... L'être humain a, depuis longtemps, laissé son empreinte sur les sommets. Cette trace de l'homme sur la montagne se trouve au coeur de la prochaine et cinquième édition du festival. À la ferme du Grand-Cachotde-Vent, l'exposition se déclinera autour de 4 thèmes. La topographie des sommets, qui s'avère synonyme de lieux d'escapades touristiques pour les uns, tout en représentant notamment la survie pour les autres, à l'instar des migrants, sera abordée tout au long du premier volet intitulé *Traverser les montagnes*. Dans une deuxième partie de l'exposition, les cimes et l'usage qu'il en a été fait, des paysans aux skieurs en passant par les explorations de la NASA sur les reliefs de la planète Mars, seront questionnées avec *Occuper les montagnes*. Dans la continuité de la réflexion amorcée, *Déplacer les montagnes* affichera les œuvres d'artistes qui jouent avec les images de crêtes. Enfin, l'exposition s'achèvera par la contemplation d'une sélection de livres de photographes suisses de photographie dédiés aux Alpes environnantes avec *Observer les montagnes*.
À moins de 10 kilomètres du Grand-Cachot-de-Vent, le lac des Taillères, troisième site du festival Alt.+1000, accueillera un projet international initié par le collectif d'artistes et de scientifiques Project Pressure. En plein coeur de la *Sibérie de la Suisse*, la proposition révèlera la trace ultime de l'être humain sur les montagnes : le réchauffement climatique. Depuis 2008, le collectif travaille à documenter le changement climatique et notamment la fonte des glaciers, en organisant des expéditions de par le monde. C'est à l'initiative du photographe danois Klaus Thymann que des milliers d'images ont été réalisées par des photographes de renom, tels que Simon Norfolk, Edward Burtynsky ou encore Richard Mosse. "

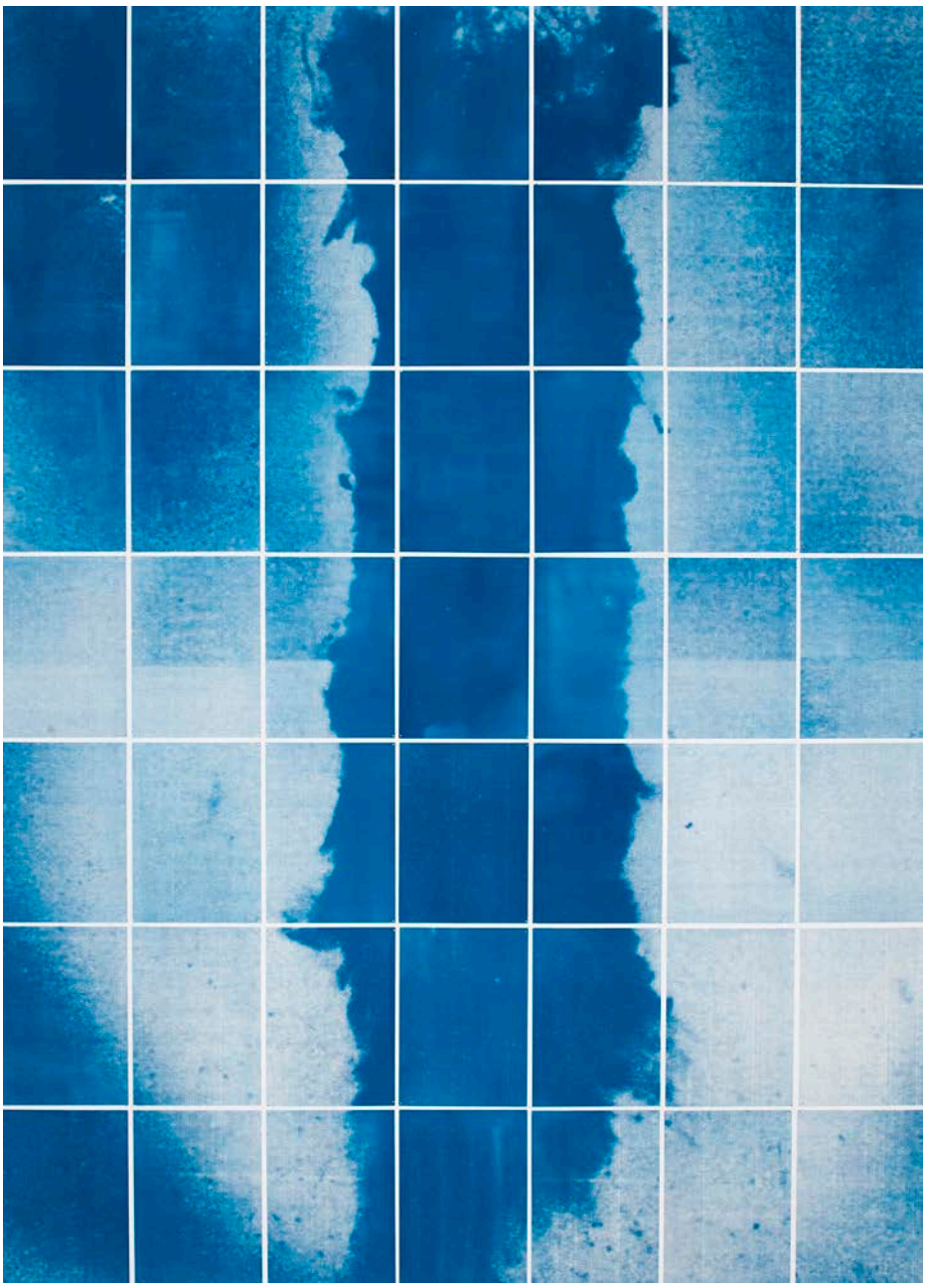
© Anastasia Mityukova, de la série Project Iceworm, 2018-2019. Courtesy Circulation(s)

Circulation(s)
Festival de la jeune photographie européenne, CentQuatre, Paris, 20.04. – 21.07.2019
www.festival-circulations.com

Cette édition de Circulation(s) réunissant 37 photographes européens propose cinq thématiques : les archives ; le corps et les souffrances ; le paysage ; les territoires ; la photographie documentaire.

" Au sein du festival, la parole et les actes des photographes demeurent au centre du propos. Ils nous indiquent la voie à suivre, ce qui émerge de manière concrète. Ce souci d'horizontalité et d'auto-organisation immunise le festival de tout risque de déviation autoritaire. Dans la volonté de transformation générale de la société, le fonctionnement institutionnel de l'art et de la photographie ne relève pas de l'anecdote. Dans l'organisation même du festival, le refus de l'autorité postule la suppression de la distinction entre « penseurs » et « exécutants » passifs, appelle et soutient les initiatives de tous, des techniciens aux bénévoles. L'autonomie des participants portée par des principes collectifs, des valeurs, et peut-être, des idéaux va à l'encontre du fonctionnement de nombreux festivals. Aux limites néo-libérales ou bureaucratiques qui se sont imposées dans la sphère culturelle s'opposent la capacité d'imagination du collectif, le rejet de la compétition et de la domination au sein de cette modeste expérience. […]
Circulation(s) est ce que devrait être tout organisme culturel, un objet de citoyenneté. On ne résume pas une manifestation de ce type par la simple présentation « d'œuvres ». Ce festival se veut avant tout une mise à disposition de sens, c'est-à-dire le réel analysé et disséqué. En cela, ce moment qui apparaît précoce au Printemps ne sera jamais institutionnalisé. Il le souhaiterait qu'il se détruirait car l'évènement dépasse en lui-même l'idée de festival. Il génère, dans un temps court, une logique de l'action dont la nature se construit épisode après épisode, se libérant de la tradition festivalière. Il faudra qu'il s'en dégage encore en acceptant les tensions historiques. Cette volonté sécessionniste la conduira à mettre à mal les conceptions dominantes participant ainsi, à sa mesure, à refuser le présent imposé. "
The Red Eye

Direction artistique de Circulation(s) 2019 : François Cheval et Audrey Hoareau du collectif The Red Eye



© Anastasia Mityukova, de la série Project Iceworm, 2018-2019. Courtesy Circulation(s)

© Anastasia Mityukova, de la série Project Iceworm, 2018-2019. Courtesy Circulation(s)

" En 1959, l'armée américaine construit une base militaire sous la calotte glaciaire du Groenland, afin d'y déployer des missiles. En raison du réchauffement climatique, les déchets laissés sur place (déchets nucléaires, PCB et autres) suite à l'abandon de la base sont en voie de refaire surface, menaçant l'écosystème des Inuits de Thulé. Les installations d'Anastasia Mityukova (assemblage de cyanotypes, collages, archives, vues aériennes, vidéo) décomposent les événements et les transgressions : attitude coloniale, destruction, pollution, donnant à voir une réalité inaccessible et invisible.

Anastasia Mityukova est née en 1992, elle vit et travaille à Genève. Elle a étudié la photographie à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) dont elle est diplômée en 2018. La même année, son travail *Project Iceworm* est exposé au musée Folkwang à Essen. Elle a également été finaliste du Unseen dummy award 2018, du Liège Photobook Festival 2018 et du Prix Photoforum Pasquart à Bienne 2018. "

© Douglas Mandry, Mountain Pass IV, 2017, aérographe sur c-print, 120x150 cm, de la série Unseen Sights. Courtesy Circulation(s)

" A partir de photos en noir et blanc prises lors de voyages sur des sites archéologiques en Turquie, Douglas Mandry reconstruit les images des lieux qu'il a visités. Il colore et colle ses clichés en se basant sur ses souvenirs et en interprétant des textes d'archéologues. Fasciné par la distance entre la réalité et la représentation, il s'inspire d''archives de magazines de photographies de paysages orientalistes. A la fin du XIXe siècle, la carte postale, représentant souvent des monuments, des paysages ou des autochtones, devient très populaire. Née avec l'émergence du tourisme de masse, elle devient également un espace de publicité. Les photographies de paysages sont donc souvent retouchées pour mieux promouvoir les lieux qu'elles illustrent. De son côté, Douglas Mandry construit ses photographies plutôt que de les utiliser comme un simple support de représentation de la réalité.

Né en 1989, Douglas Mandry est un artiste suisse travaillant à la fois sur l'exploration du territoire et sur l'histoire de la photographie. Il questionne son impact sur le temps et la mémoire en faisant dialoguer le procédé de construction de l'image avec l'évolution de la relation homme-nature. Ses expérimentations visent à rendre visible la matérialité de l'image et à sonder nos certitudes face à la réalité. "

La série *The Splitting of the Chrysalis & the Slow Unfolding of the Wings* " est inspirée des rites de passage qui marquent la transition d'une phase de la vie à une autre. A travers son travail, Yorgos Yatromanolakis capture le processus interne de la métamorphose. En raison d'un retour inattendu sur ses terres natales, il s'est retrouvé isolé dans une réalité dystopique. Alors confronté au traumatisme de son passé, il a créé un nouveau monde, un lieu mystérieux. Et dans ce lieu liminaire, métaphoriquement perçu comme le cocon d'une chrysalide, tout y est en mouvement. Cette expérience est reliée aux processus biologiques de transformation existant dans la nature et avec lesquels le photographe s'identifie.

Né en 1986, Yorgos Yatromanolakis vit et travaille entre Athènes et la Crète. Il réalise des projets photographiques au long cours qu'il édite, mélangeant storytelling, matériaux et design. Il a publié trois livres : *Roadblock to Normality* (2016), *Not provided* (2016) and *The Splitting of the Chrysalis & the Slow Unfolding of the Wings* (2018). "

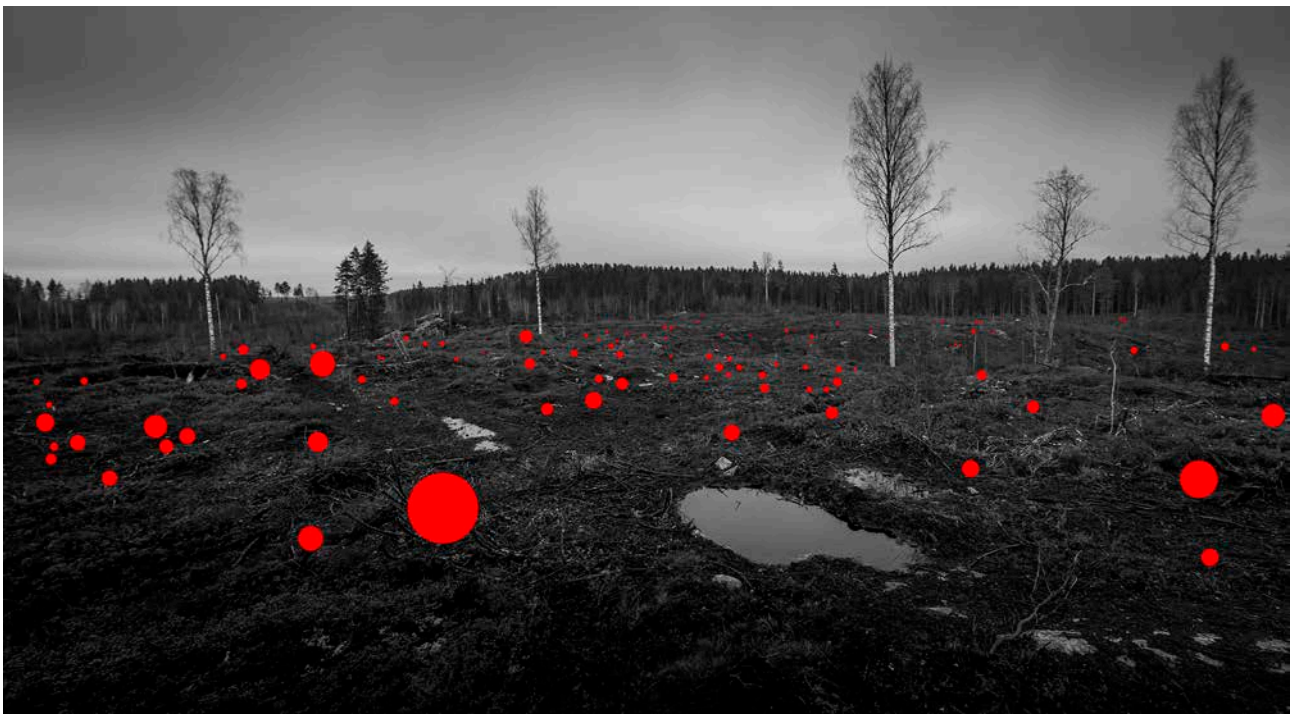
© Yorgos Yatromanolakis, série The Splitting of the Chrysalis & the Slow Unfolding of the Wings, 2018. Courtesy Circulation(s)

© Yorgos Yatromanolakis, série The Splitting of the Chrysalis & the Slow Unfolding of the Wings, 2018. Courtesy Circulation(s)

© Marine Lanier, L'Envol, 2018, de la série Le Soleil des Loups. Courtesy Circulation(s)

" […] *Le soleil des loups* révèle une nouvelle facette d'un travail photographique axé autour du clan, nourri de littérature (Jack London, Joseph Conrad) et de cinéma (Werner Herzog, Sa majesté des mouches de Peter Brook), évoluant sur un fil en tension entre réel et imaginaire. […] Pour Le soleil des loups, Marine Lanier a suivi durant trois ans le parcours de deux enfants devenus adolescents, un appareil argentique moyen format en main. Sur l'immensité d'un plateau basaltique, dans des bois qui paraissent sans limite et intemporels comme une forêt primaire, leurs jeux se déploient. Un particularisme inouï de ce paysage tient à son histoire géologique : c'est un relief inversé, littéralement "un monde à l'envers". Les couches anciennes de l'écorce terrestre ont affleuré à la surface, tandis que de plus récentes ont été enfouies au pied du plateau par l'activité du volcan. Cette métamorphose de la roche et de la terre trouve un reflet vivant dans la croissance et l'émancipation des adolescents : une révolution intérieure dont le paysage est le réceptacle. "
Xavier Jullien

Marine Lanier est née en 1981, elle est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Ses oeuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions en France, en Europe, en Chine et aux Etats-Unis. Elle est lauréate de plusieurs prix internationaux et elle a également publié plusieurs ouvrages diffusés à l'international, dont *Nos feux nous appartiennent* (Poursuite éditions, éditions JB), fruit d'un travail de dix années. Elle est représentée par l'Espace Jörg Brockmann (Genève).



© Jaakko Kahilaniemi, de la série 100 Hectares of Understanding, 2017

" Il est impossible d'estimer l'importance des forêts en Finlande, à la fois historiquement et économiquement. Elles occupent 71,6% de la surface du pays, ce qui représente plus de 26 millions d'hectares. Jaakko Kahilaniemi en possède 100 hectares. Il tente de comprendre cette forêt dont il a hérité en 1997. Il questionne ce que la nature peut offrir aux populations citadines et il cherche à créer de nouvelles manières de penser, d'expérimenter et de ressentir la forêt. Son travail se constitue des objets découverts, des gestes photographiés et des sculptures fabriquées dans sa forêt. Ses photographies baignent dans une atmosphère secrète et mystérieuse.

Jaakko Kahilaniemi est né en 1989 à Toijala, en Finlande. Il est diplômé en photographie de l'Université d'Helsinki. Son travail a été exposé récemment au Musée d'art de Denver, au Festival de photographie d'Athènes et au Festival de Hyères. Il a été sélectionné dans le cadre du LensCulture Emerging Talent Awards 2017 et a été finaliste du ING Unseen Talent Award en 2018. "

© Chloe Rosser, du projet Form and Function. Courtesy Circulation(s)

" *Forme et fonction* examine notre relation au corps humain. Sous un aspect contorsionné, le corps devient presque inhumain. Sans traits identifiables, l'attention se pose sur des aspects de la forme humaine souvent ignorés. Seul signe d'humanité, une trace rouge sur la peau – griffure récente ou légère marque laissée par un vêtement.
L'œuvre étudie les interactions intimes entre les silhouettes qui se soutiennent mutuellement. Dans les pièces vides où elles se trouvent, des éléments familiers indiquent qu'il s'agit de foyers habités mais délibérément nus.
Des personnes de sexe, d'âge, de sexualité, de forme corporelle et de couleur de peau différents sont traitées indifféremment, telles des structures anonymes interrogeant les normes sociales d'image corporelle. À une époque saturée d'images numériquement retouchées, ces sculptures de chair invitent à porter un nouveau regard sur le corps humain.

Née en 1991 et basée à Londres, Chloe Rosser est diplômée de l'université de Falmouth. "

© Birgit Püve, de la série Estonian Document, 2012-en cours. Courtesy Circulation(s)

" Le visage humain est le meilleur support pour documenter le temps. Convaincue de cela, Birgit Püve explore les faciès des habitants de son pays, elle tente de lier l'essence de l'Estonie aux visages de ses citoyens. L'existence même de ce pays a été incertaine par le passé. Après une courte période d'indépendance, l'Estonie a été soumise aux évènements tragiques du XXe siècle. Cela fait seulement 24 vingt-quatre ans que les derniers soldats soviétiques ont quitté le pays et que les Estoniens ont pu commencer à définir leur nouvelle identité personnelle et nationale.
Comme si l'histoire chaotique de ce petit pays d'Europe de l'Est semblait pouvoir s'inscrire et se lire dans ces portraits d'Estoniens connus ou anonymes.

Née en 1978, Birgit Püve est une photographe d'origine estonienne installée à Tallinn. La majeure partie de son travail explore des sujets liés à la mémoire et à l'identité.
Ses séries ont été exposées en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Pologne, en Russie et en Estonie de manières individuelle et collective. Son travail a également été publié dans des journaux et revues tels que le *Washington Post*, *Monocle*, *The Guardian*, *Le Monde*, *L'Express*, pour ne citer qu'eux. "

© Ioana Cîrlig, de la série *Post-Industrial stories*, 2013 – en cours. Courtesy Circulation(s)

" *Post-Industrial stories* est un projet documentaire à long terme explorant la vie quotidienne dans les communautés mono-industrielles roumaines. Ces espaces, prospères sous le communisme, ont été dramatiquement affectés par la transition capitaliste. La série dépeint la classe ouvrière, héroïne des temps anciens, mais aujourd'hui sans emploi, à la dérive.

Ioana Cîrlig est une photographe roumaine née en 1987. Elle étudie le cinéma et travaille en tant que photojournaliste avant de se dédier à ses projets personnels. Elle s'intéresse aux relations entre les êtres humains et leur environnement, ainsi qu'aux particularités de l'espace roumain. Elle est également cofondatrice du Centre roumain pour l'image documentaire. "

© Emile Ducke, Kuragino, Krasnoyarsk Krai, Russia, 11.11.2016, de la série Diagnosis. Courtesy Circulation(s)

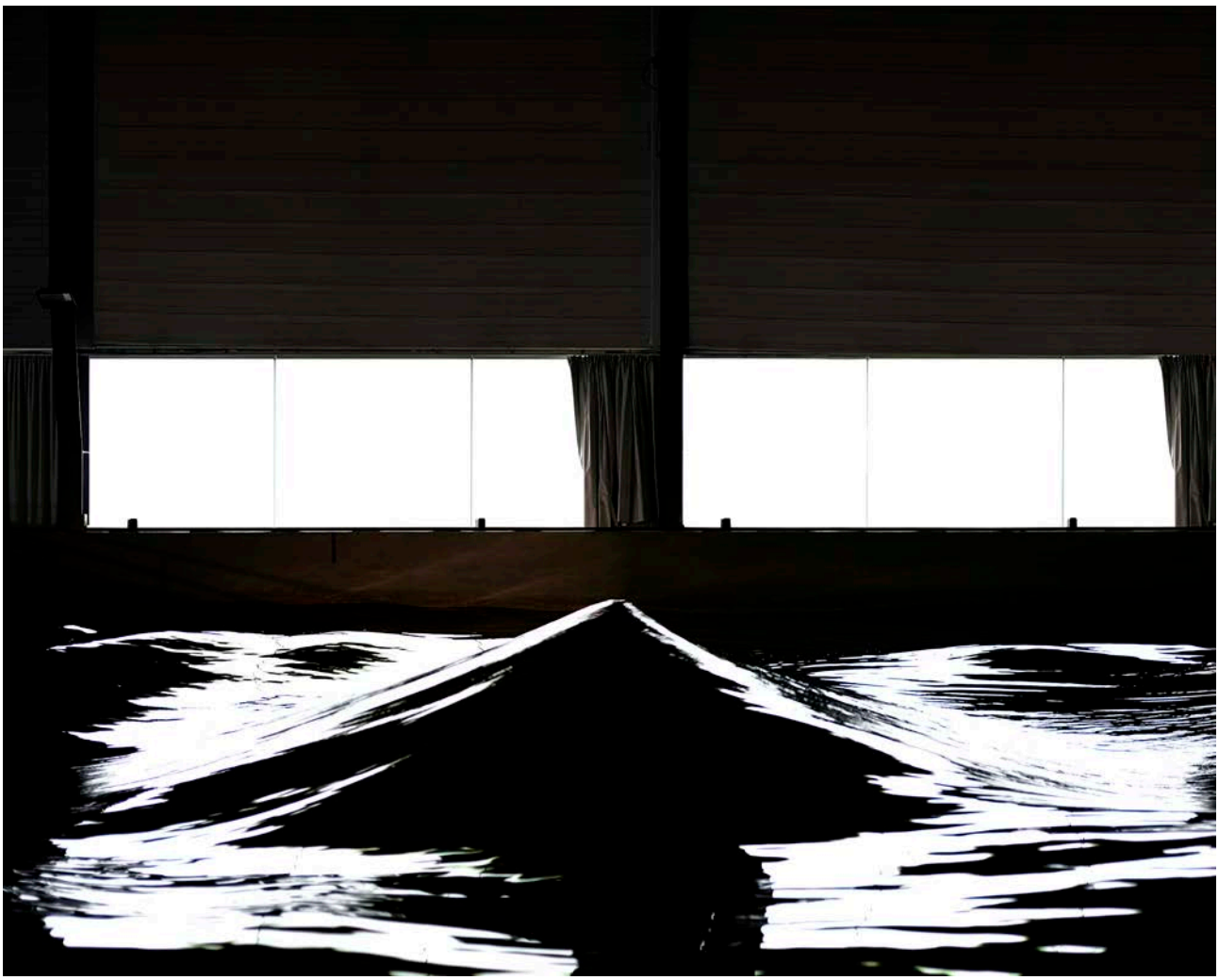
" De grands projets d'infrastructures ont contribué à l'ouverture de la Sibérie au cours du XXe siècle. Mais, depuis l'effondrement de l'URSS, un manque de médecins se fait ressentir dans l'arrière-pays où de nombreux résidents ne peuvent bénéficier d'un accès régulier à des soins spécialisés. Emile s'intéresse au Saint Lukas, l'un des cinq trains médicaux financés par le gouvernement, pour se rendre dans les villes reculées de la Russie. Équipé entre autres d'un laboratoire d'analyses sanguines, d'appareils d'échographie, d'imagerie cérébrale (EEG) et d'électrocardiographie (ECG), le Saint Lukas sillonne la Russie plusieurs mois durant. À son bord, dix-sept médecins et leurs assistants prescrivent et établissent les diagnostics.

Né en 1994 à Munich, Emile Ducke vit aujourd'hui à Moscou et pratique la photographie documentaire. Son travail explore l'impact des changements historiques sur les communautés d'Europe orientale. Ses photoreportages ont entre autres été publiés dans le *Washington Post*, *Newsweek*, *National Geographic Digital* et *L'Obs*. "

© Marina Gadonneix, Sans titre (Foudre), 2016, impression pigmentaire sur papier baryté satiné Hahnemühle Silk Baryta, contrecollage et encadrement, 126x151 cm, de la série Phénomènes, 2014-2018. Courtoisie de la galerie Christophe Gaillard

Rencontres de la photographie d'Arles
Festival international, Arles, 01.07. – 22.09.2019 ; semaine professionnelle : 01.07. – 07.07.2019
www.rencontres-arles.com

" En l'espace de quelques années, les fondateurs du festival nous ont quittés. En voulant perpétuer leur esprit de défricheur, nous avons conçu un programme foisonnant afin de célébrer le jubilé d'une aventure qui, en cinquante ans, n'a rien perdu de sa vitalité et de son acuité. Poursuivre l'aventure, c'est résoudre une équation aux paramètres divergents. Comment concilier une ambiance estivale et un esprit joyeux tout en s'imposant comme le moment fort du calendrier de la photographie ? Les enjeux d'hier conservent la même actualité. Arles demeure le lieu où les carrières se lancent, l'endroit des découvertes ou des manifestes, le festival où la manière d'exposer la photographie est constamment remise en cause à travers des scénographies audacieuses et des espaces d'expositions les plus inattendus. Naturellement, donc, tout en racontant cette histoire et en saluant le travail de ceux qui se sont succédé depuis cinquante ans pour prolonger, par leur implication et leur talent, l'âme du festival, nous avons voulu, pour cette édition spéciale, regarder vers demain. Célébrer les cinquante dernières années tout en prospectant pour les cinquante prochaines… Une manière de continuer avec la même exigence notre mission de révélateur de tendances, de découverte de la nouvelle génération. Cette année en complément de nombreuses expositions historiques – Helen Levitt, Variétés, Photo/Brut, Germaine Krull… – nous proposons quatre nouvelles séquences qui thématisent le programme : Mon corps est une arme, À la lisière, Habiter, Construire l'image. Autant de thèmes qui portent un regard sur notre monde, celui-là même qui connaît des bouleversements majeurs où bien souvent l'image – comme témoin ou comme actrice – occupe une position centrale. "
Sam Stourdzé, directeur des Rencontres d'Arles



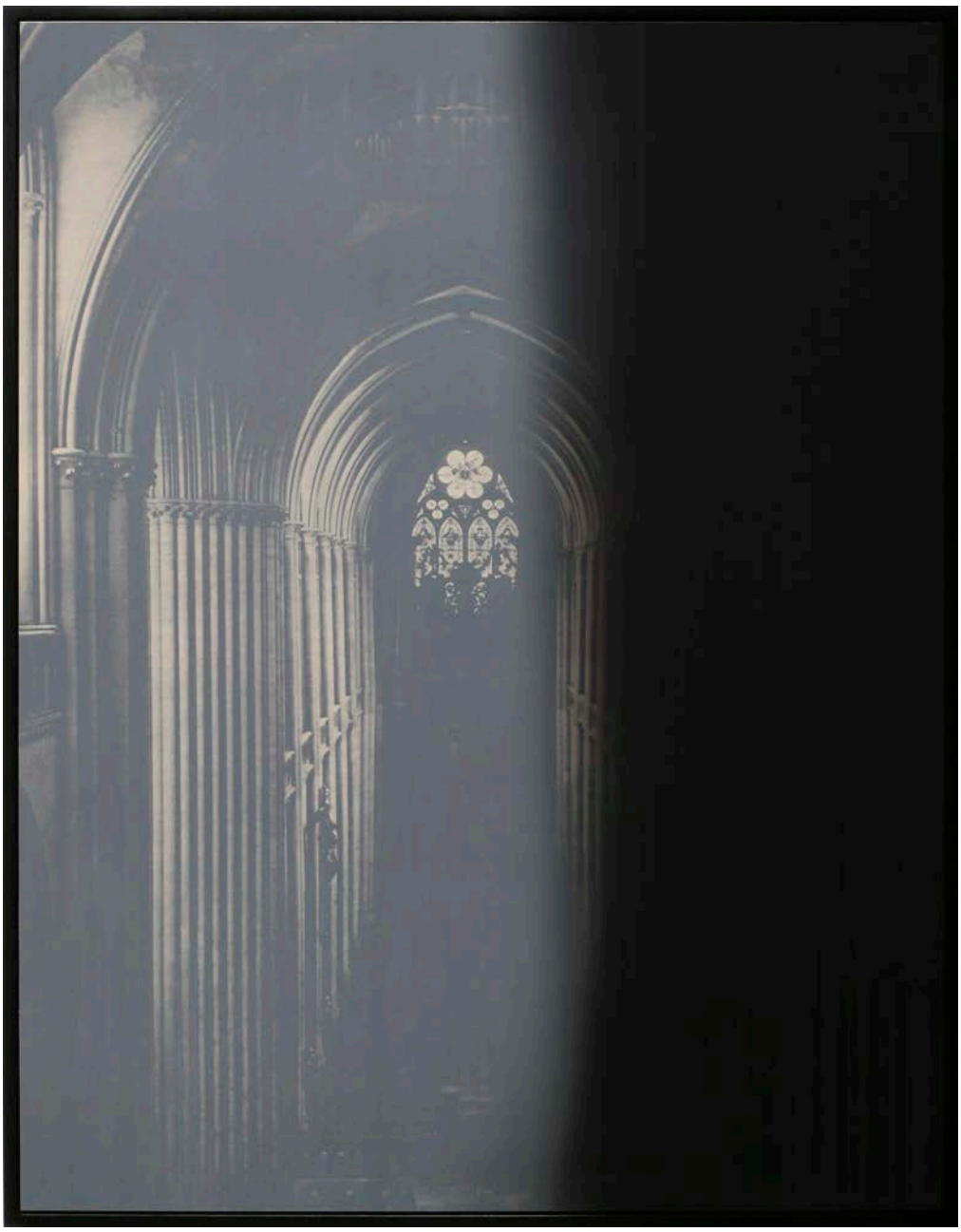
© Marina Gadonneix, Sans titre (Vagues) #1, 2015, impression pigmentaire sur papier baryté satiné Hahnemühle Silk Baryta, contrecollage et encadrement, 126x151 cm, de la série Phénomènes, 2014-2018. Courtoisie de la galerie Christophe Gaillard

" Débutée en 2014 à l'occasion d'une résidence au sein du Centre national d'études spatiales (CNES), la série *Phénomènes* documente des lieux de recherche scientifique consacrés à l'analyse et la reconstitution de phénomènes naturels, principalement météorologiques et astrophysiques. Ainsi se côtoient avalanches, ouragans, tremblements de terre, éruptions volcaniques, aurores boréales, mais aussi étoiles filantes, collisions de trous noirs, impacts de météorites, paysages martiens et espace profond de l'univers, méticuleusement mis en scène en laboratoire par les chercheurs et choisis soigneusement par l'artiste pour leur faculté à faire image. À la faveur d'un constant jeu d'échelle entre le réel observé et sa simulation reconstruite, Gadonneix interroge la fabrication énigmatique de représentations issues de dispositifs d'expérience, d'observation et de manipulation, comme autant de sites paradoxaux de spéculation et de cognition aux confins du visible et de l'invisible. "
Commissaire de l'exposition : Béatrice Gross.

" Diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, Marina Gadonneix [1977, FR ; vit à Paris] tente d'explorer le passage inattendu d'un territoire rugueux à une image fantasmatique, d'une forme d'évidence du réel à sa construction mentale la plus métaphorique. Son travail a été exposé dans de nombreuses institutions en Europe et aux États-Unis, notamment aux Rencontres d'Arles, au Centre photographique d'Île-de-France, à la Kunsthalle de Tübingen ou encore au Point du Jour, à Cherbourg. Elle a récemment été récompensée par le Dummy Book Award de la fondation Luma et des Rencontres d'Arles pour *Phénomènes*. Elle est représentée par la galerie Christophe Gaillard. "

© Laurence Aëgerter, Coutances [église gothique du 12e siècle], de la série Cathédrales hermétiques, 2015, impression ultrachrome sérigraphiée avec une encre thermo réactive, 85x65 cm

" Dans la série *Cathédrales* réalisée en 2014, Laurence Aëgerter a malicieusement ouvert un livre des années 50, *Cathédrales et églises de France* à la double page centrale de la cathédrale gothique de Bourges, invitant le soleil à venir en caresser la reproduction. Chaque minute durant deux heures, elle a capturé au sein de son studio le mouvement solaire et l'ombre portée des fenêtres venant obscurcir progressivement l'image, jusqu'à la rendre invisible. Les *Cathédrales hermétiques* naissent dans la continuité de cette série. S'éloignant des façades, elle s'attache alors à trois intérieurs d'églises, balayant dix siècles d'architecture, de la cathédrale romane de Saint-Benoît-sur-Loire à celle gothique de Coutances jusqu'à une plus moderne, Sainte-Jeanne-d'Arc à Nice. Imprimées et sérigraphiées avec une encre thermo réactive, les images se dévoilent au contact du soleil. La chaleur pénètre la matière pour mieux la révéler. Laurence Aëgerter invente alors d'autres procédés de développement de la photographie : la chambre noire existe en plein jour. "
Fannie Escoulen, curatrice de l'exposition



© Laurence Aëgerter, Coutances [église gothique du 12e siècle], de la série Cathédrales hermétiques, 2015, impression ultrachrome sérigraphiée avec une encre thermo réactive, 85x65 cm

Laurence Aëgerter, née en 1972 à Marseille, vit et travaille entre Marseille et Amsterdam, Pays-Bas. Elle a étudié l'histoire de l'art (1991-1997) à Aix-en-Provence et Amsterdam puis les arts visuels à la Gerrit Rietveld Academy (2001-2005).
" L'abondante œuvre d'Aëgerter contient des séries de photos, des installations *in situ*, des projets en collaboration avec la population locale, ainsi que des livres d'artistes. Elle utilise avec inventivité des archives et des images préexistantes tirées d'ouvrages illustrés comme de collections muséales, une pratique transculturelle et transhistorique qui s'interroge sur la signification de l'image en rapport à l'identité et à la mémoire collective. Ces dernières années, elle a participé à plusieurs expositions internationales en solo ou en groupe, et a réalisé pour de multiples villes et musées des installations *in situ* et des œuvres en collaboration avec la population locale. "

© Hanako Murakami, The Immaculate #D1, épreuve argentique. Courtoisie de la Taka Ishii Gallery, Tokyo

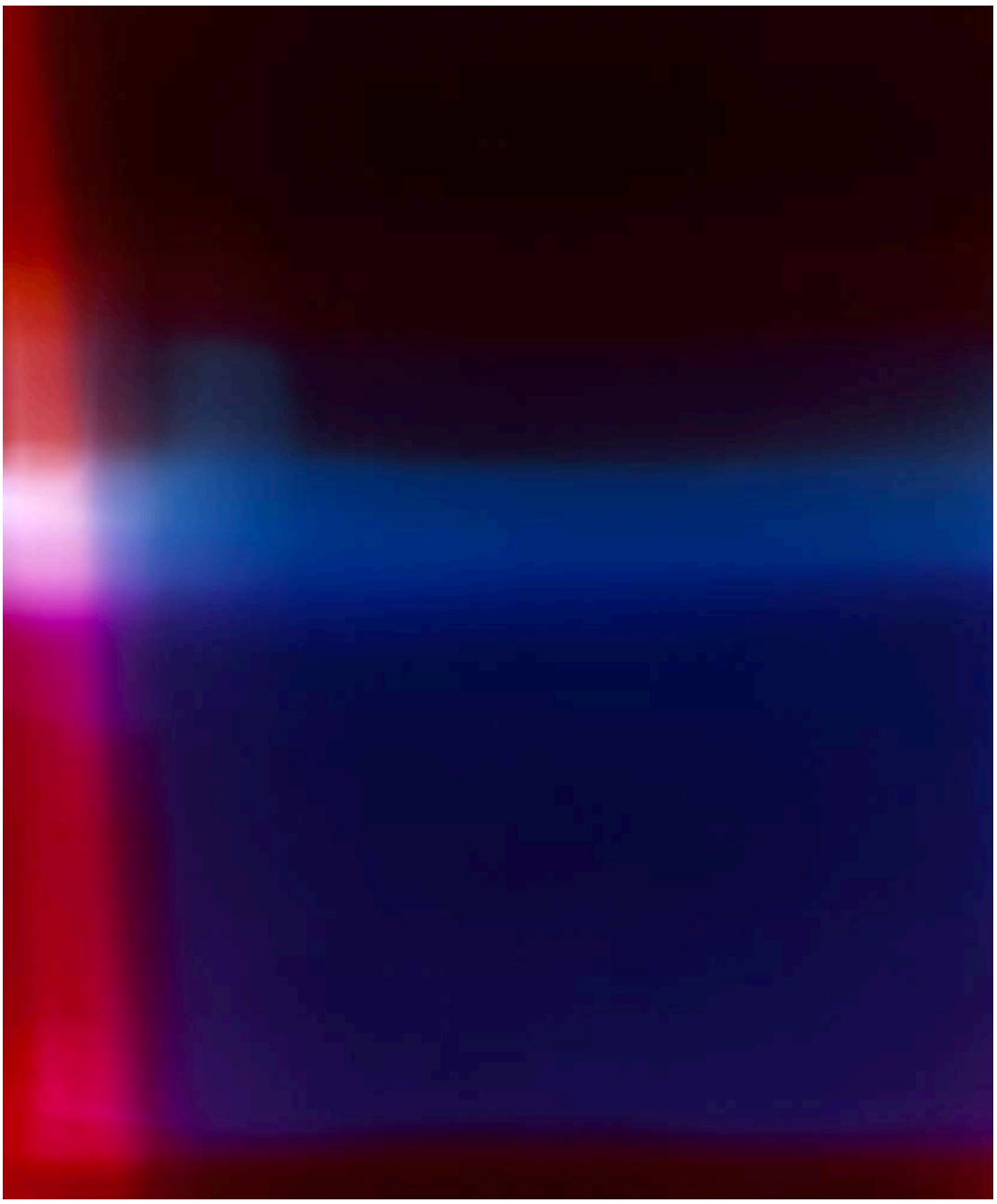
" Hanako Murakami s'intéresse de longue date à la matériologie autant qu'à l'histoire de la photographie, à la conception scientifique autant qu'à la dimension prospective et intellectuelle qui vit naître l'idée de photographie à travers les premières expérimentations. L'artiste a mis en oeuvre une recherche appliquée qui l'a emmenée aux sources des écrits et matériaux de Niépce et Daguerre. L'exposition ne se présente pas pour autant comme une somme de connaissances. Hanako Murakami souhaite plutôt donner une dimension tangible aux expérimentations de Niépce puis à leur aboutissement par Daguerre. Sous ses aspects d'examen rationnel de la matérialité des plaques de daguerréotypes et de présentation systématique de la nomenclature de tous les noms possibles de ce qui ne s'appelait pas encore « photographie », cette exposition offre aux spectateurs le sentiment troublant d'être les contemporains de l'invention de l'idée de photographie. "
Pascal Beausse, curateur de l'exposition

Hanako Murakami est née en 1984 à Tokyo ; elle vit à Paris. Après un BA littéraire, elle a obtenu un Master en arts nouveaux médias de la Tokyo University of the Arts. En 2011 elle étudie à La Cambre ENSAV et en 2012 à l'Université Paris 8, au département Arts plastiques et photographie. Elle rejoint Le Fresnoy, studio national d'art contemporain, Tourcoing, en 2014. En 2018, elle effectue des résidences sur le médium photographique au Getty Research Institute, Los Angeles, et au Georges Eastman Museum, Rochester.

© Hanako Murakami, The Immaculate #D2, épreuve argentique. Courtoisie de la Taka Ishii Gallery, Tokyo

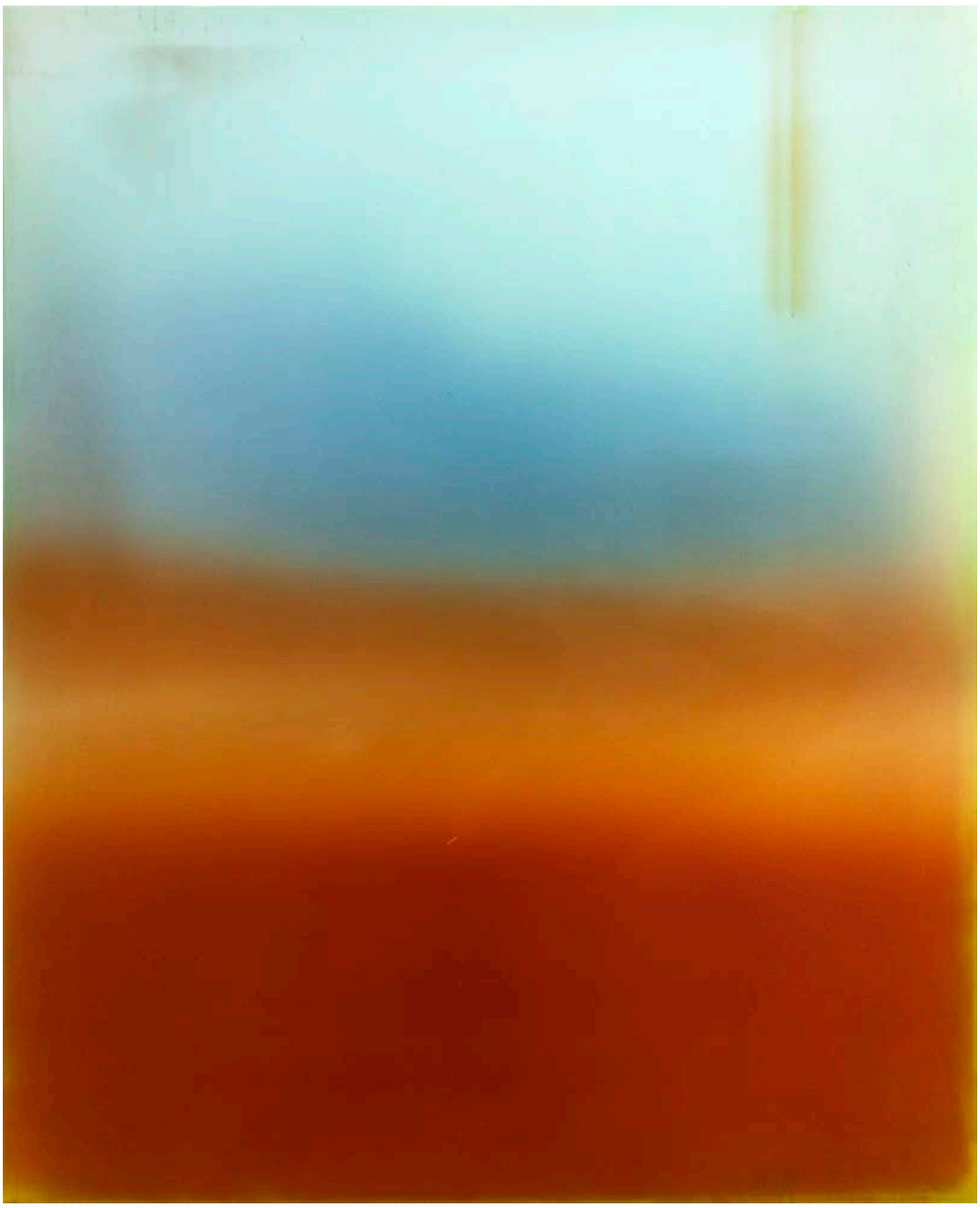
Le travail de Hanako Murakami est exposé dans le cadre du Prix découverte Louis Roederer 2019 – Rencontres d'Arles.

" Chaque photographie pourrait être une rétine. Peu importe la période [à laquelle] elle a été produite, chacune de ses images sont une scène ou un fragment d'une scène projetée sur la rétine. Une image pourrait être fixée sur un morceau de papier, ou une plaque en cuivre couverte d'argent, une plaque en verre, un morceau de pellicule, ou même sur un support numérique. De toute manière, ce serait la matérialisation de ce qui a été projeté sur la rétine avant de disparaitre. Ces images, cristallisées dans une forme matérielle se révèleront au seuil entre le monde et la rétine. Dans mon travail, je tente d'observer cette surface et de mettre en avant l'histoire que porte sa matérialité. "
Hanako Murakami, Portfolio 2019 sur le site de l'artiste



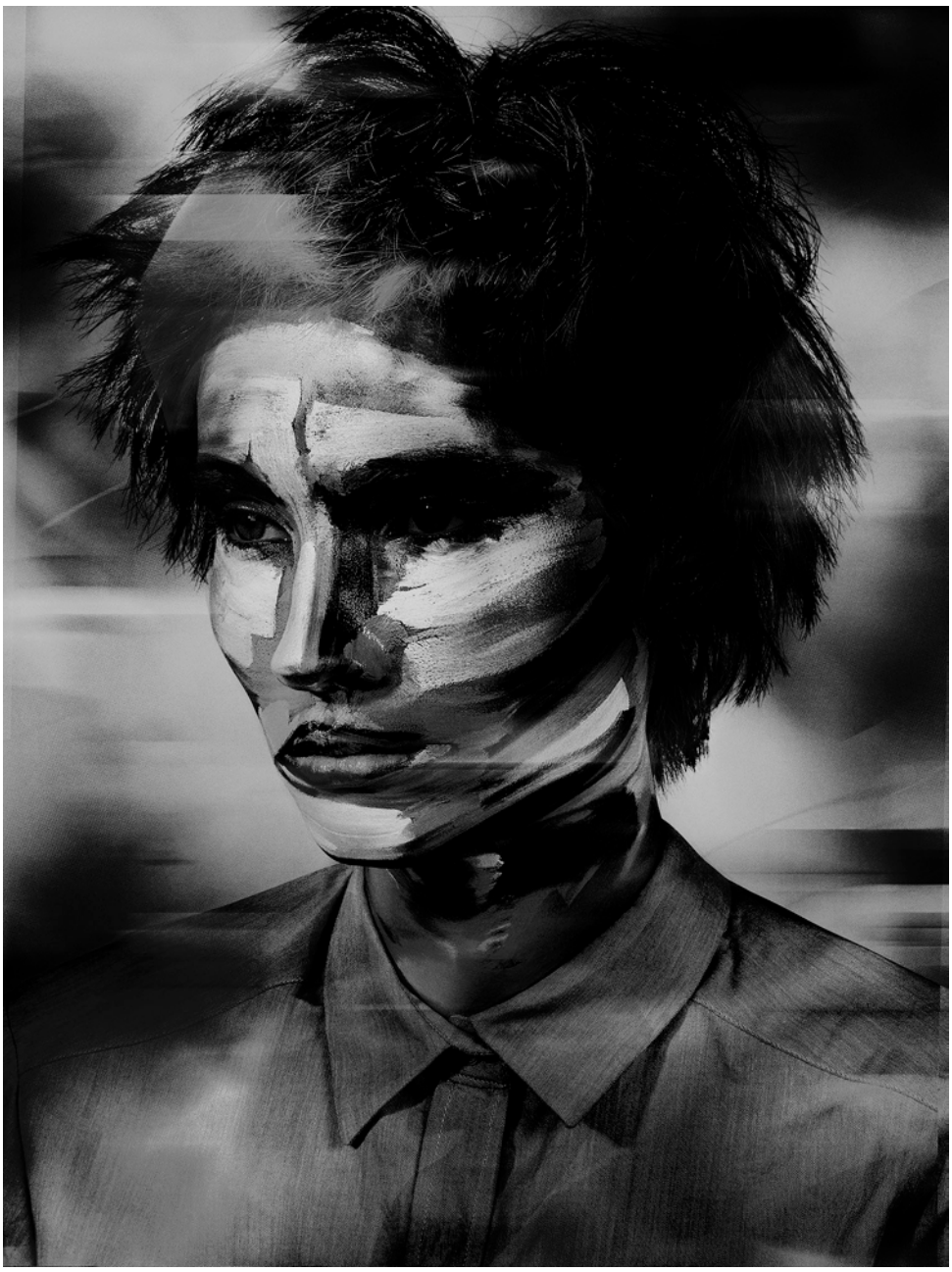
© Laure Tiberghien, Filtre #4, 2017. Courtoisie de l’artiste et de la galerie Lumière des roses, Montreuil

" Le travail de Laure Tiberghien s’inscrit dans un courant d’expérimentation que l’on peut faire remonter au début de l’histoire de la photographie mais il ne procède en rien d’une quelconque fascination technologique. L’image obtenue sans appareil, par la conjugaison de la chimie, de la lumière et du temps, est un révélateur du monde matériel, mettant ici en lumière l’épiderme des choses, non leur peau visible mais leur surface sensible. Avec ses images, Laure Tiberghien capte les transformations du visible dont elle nous donne à comprendre le mouvement et les altérations. Chacune de ses pièces est l’objet d’une savante composition où les couleurs sont agencées après avoir été auparavant testées et disposées comme sur une palette pour obtenir les rapports de tons souhaités. Toutes ces opérations qui mènent à des pièces forcément uniques, supposent un long travail en chambre noire, l’usage de filtres et la mise en place de dispositifs qui n’ont rien de mécanique et permettent d’obtenir une image maîtrisée tout en laissant la place à l’accident et au hasard. "
Gilles A. Tiberghien



© Laure Tiberghien, Rayon #3, 2018. Courtoisie de l'artiste et de la galerie Lumière des roses, Montreuil

Laure Tiberghien est née en 1992 à Paris, France, où elle vit et travaille. Son travail est exposé dans le cadre du Prix découverte Louis Roederer 2019 – Rencontres d'Arles.
" Laure Tiberghien est diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2016. En 2017, elle participe à l'exposition Felicità 17 aux Beaux-Arts, et à l'exposition collective Agora organisée par le collectif 2a1 dans la galerie R-2. Invitée par Françoise Paviot, elle réalise en novembre 2017 sa première exposition personnelle, *La Société Lumière*, à l'Espace Van Gogh à Arles. Elle a également cofondé l'atelier In Plano avec onze autres artistes à l'Île-Saint-Denis. En 2018-2019, elle a exposé à l'Ar[T]senal, Dreux, avec six autres artistes photographes. "



© Valérie Belin, *Lady_Stripes*, 2017, impression pigmentaire, 173x130 cm, de la série Painted Ladies, 2017. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie Nathalie Obadia, Paris et Bruxelles

" Les jeunes *ladies* portraiturées par Valérie Belin pourraient être des célébrités, mais il s'agit en fait de célébrités imaginaires – figures archétypales nées du regard de l'artiste et créées par le volume expressif des visages que vient, en quelque sorte, rehausser une « peinture photographique ». Comme si l'artiste, s'interrogeant sur ce qu'est « l'essence même de la vie », décidait d'en donner une représentation picturale par petites touches, à défaut de pouvoir créer un être vivant de toutes pièces. Cette nouvelle série se présente comme un ensemble de tableaux contemporains, réalisés à l'âge du numérique. Une occasion de se poser à nouveau la question récurrente des rapports entre photographie et peinture, figuration et abstraction, réalité et fiction. "

" Valérie Belin [1964, FR ; vit à Paris] est une artiste plasticienne française. En 1994, elle présente une première série de photographies à Paris. Ses œuvres sont aujourd'hui exposées dans le monde entier et font partie de nombreuses collections publiques et privées. Lauréate du prix Pictet en 2015, elle a été nommée officier de l'ordre des Arts et des Lettres en 2017. "

© Valérie Belin, *Lady_Stroke*, 2017, impression pigmentaire, 173x130 cm, de la série Painted Ladies, 2017. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie Nathalie Obadia, Paris et Bruxelles

" La série se compose de huit portraits de mannequins d'agence, choisis comme base et matière première d'une création de laboratoire. Chaque portrait tire son titre du nom des brosses et des pinceaux qu'on utilise pour peindre ou maquiller, et des outils de retouche numérique équivalents qu'on trouve dans les logiciels de traitement d'images. Brosses, pinceaux et pigments ont, d'abord, été utilisés pour le maquillage, dans l'esprit d'une peinture tribale ou d'une sorte de rite initiatique. Le visage des modèles n'est que support ; il en est réduit à sa fonction de surface. La pose est neutre, et le regard absent est comme captivé par une existence intérieure. L'expression n'est extériorisée que par la peinture ; elle s'impose au modèle qui la subit. Chaque portrait possède son propre style pictural, différent d'un modèle à l'autre. Il est ensuite mis en situation sur un fond numérique reprenant le motif pictural du visage. Apparaissant par endroits en superposition, ce fond participe à l'abstraction d'une image sans profondeur autre qu'intérieure. "
Tiré du site de l'artiste

© Zanele Muholi, de la série *Somnyama Ngonyama, Hail the Dark Lioness*, 2012–en cours, papier peint (wallpaper) ; photo : Italo Rondinella. Courtesy La Biennale di Venezia – Arsenal

Biennale Arte – May You Live In Interesting Times
Biennale d'art contemporain, Arsenal et Giardini, Venise, 11.05. – 24.11.2019
www.labiennale.org

Ralph Rugoff, curateur de la Biennale de Venise 2019, a choisi de limiter le nombre d'artistes exposés à 79 mais il propose une présentation originale en diptyque : chaque artiste est exposé à la fois dans le pavillon international des Giardini et à l'Arsenal. Le titre choisi, *May you live in interesting times* (Puissiez-vous vivre une époque intéressante) fait référence à ce que l'on a longtemps considéré comme une malédiction chinoise. L'idée est ici de souligner que les artistes contemporains ont créé des propositions intéressantes pour faire face à des temps difficiles. Ralph Rugoff ne s'est pas limité aux artistes occidentaux ; les expositions de la biennale sont à la fois multiculturelles et très ouvertes aux pratiques les plus actuelles.
Direction artistique : Ralph Rugoff

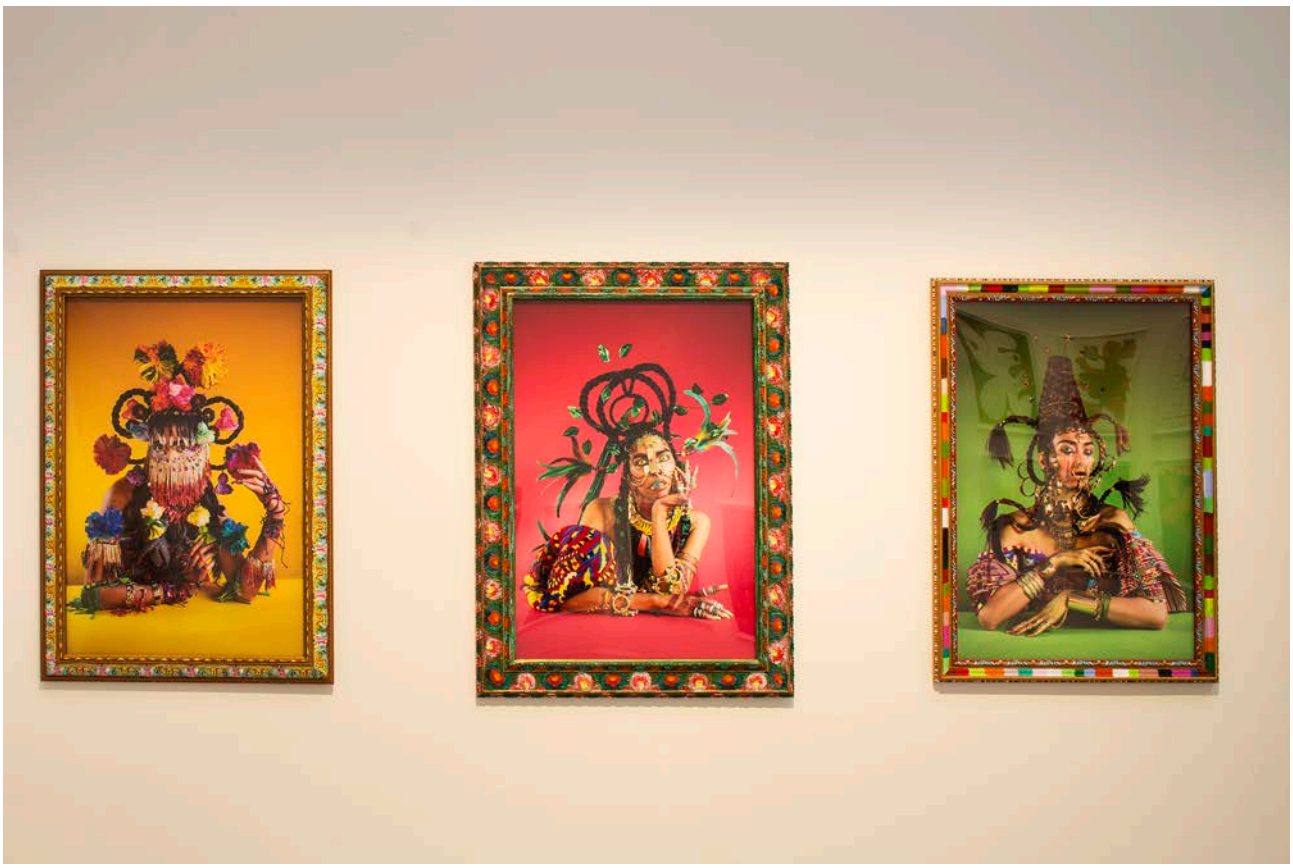
→ Dossier spécial Biennale de Venise dans *art press*, n°466, mai 2019, avec une interview de Ralph Rugoff par Massimiliano Gioni.

© Zanele Muholi, de la série *Somnyama Ngonyama, Hail the Dark Lioness*, 2012–en cours, papier peint (wallpaper) ; photo : Italo Rondinella. Courtesy La Biennale di Venezia – Arsenal

Zanele Muholi (1972, ZA ; vit à Johannesbourg) se considère comme une " artiste activiste " qui vise à créer une archive visuelle de la communauté LGBTQI. Formée en 2001-2003 au Market Photo Workshop, l'école fondée en 1989 par le photographe documentaire David Goldblatt, elle s'est fait connaître internationalement grâce à sa série *Faces and Phases* (2006-en cours), des portraits de femmes homosexuelles sud-africaines qui subissent encore aujourd'hui de nombreux préjudices (violences psychiques et physiques, viols et meurtres sont courants). La série *Somnyama Ngonyama* ("Salut à toi lionne noire" en zoulou) est un projet en cours d'autoreprésentation de l'artiste. Elle se met ainsi en scène avec divers matériaux usuels, des accessoires tirés de la vie quotidienne qu'elle réinterprète de manière ludique et créative pour proposer au spectateur un nouveau regard sur les multiples facettes de son identité de femme noire homosexuelle. Son regard braqué vers nous, elle nous incite à interroger de manière critique nos stéréotypes et à remettre en question nos systèmes de valeur.

" Known for the work *Faces and Phases* (2006-ongoing), an evolving archive of portraits of South African black lesbians, Zanele Muholi is a photographer who works fiercely against muting and invisibility. Preferring to be referred to as a "visual activist" rather than an artist, Muholi is co-founder of the Forum for the Empowerment of Women, as well as Inkanyiso, a platform for queer and visual activism.
The importance of self-representation is central to *Somnyama Ngonyama, Hail the Dark Lioness* (2012-ongoing), a series of unapologetic self-portraits that the artist intends to build into 365 images of a year in the life of a black lesbian in South Africa. The series includes works where the artist is defiantly or directly meeting the viewer's gaze, on view in the Arsenale, and smaller silver gelatin prints where Muholi is avoiding and frustrating it, on view in the Central Pavilion. "

Source : https://www.labiennale.org/en/art/2019/partecipants/zanele-muholi



© Martine Gutierrez, de la série Indigenous Woman, 2018, c-print, cadre peint à la main par l'artiste, env. 100x70 cm ; photo : Francesco Galli. Courtesy La Biennale di Venezia – Giardini

Martine Gutierrez (1989, Berkeley, CA, USA) a obtenu un BFA à la Rhode Island School of Design en 2012. L'artiste s'autoreprésente dans divers rôles féminins dans un magazine d'art, *Indigenous Woman,* pour lequel elle est à la fois éditrice, autrice, photographe, styliste et modèle. Le projet s'inspire de l'héritage de la culture Maya et de la condition actuelle des " indigènes ". L'artiste interroge ses appartenances socio-culturelles dans un contexte postcolonial ainsi que les identiés de genre et d'ethnie dans une approche contemporaine.

" […] The word “indigenous” here is used to refer to native cultures from a particular region, but also as a synonym for the natural and innate. It signifies a real, authentic, native-born woman. There was a time when I believed there was no such title for me to claim. I was driven to question how identity is formed, expressed, valued, and weighed as a woman, as a transwoman, as a Latino woman, as a woman of indigenous descent, as a femme artist and maker? It is nearly impossible to arrive at any finite answers, but for me, this process of exploration is exquisitely life-affirming.
In working to convey my own fluid identity—an identity that brides the binaries of gender and ethnicity—I aim in part to subvert cis, white, Western standards of beauty and raise questions about inclusivity, appropriation, and consumerism. From behind long lashes and lacquered lips, I use the fashion magazine’s glossy framework to play with perception. I employ mannequins, advertorials, and indigenous textiles to reassert control over my own image. Mine is a practice of full autonomy—all photography, modeling, styling, makeup, hair, lighting, graphic design, and product design I have executed myself.
Indigenous Woman marries the traditional to the contemporary, the native to the post-colonial, and the marginalized to the mainstream in the pursuit of genuine selfhood, revealing cultural inequities along the way. This is a quest for identity. Of my own specifically, yes, but by digging my pretty, painted nails deeply into the dirt of my own image I am also probing the depths for some understanding of identity as a social construction.
It is also my ambition to forge a connection between the art world and my community. While it is my desire for *Indigenous Woman* to provide some sustenance for my fellow millennial non-binary transwomen of color, I sincerely hope that all audiences will find the work compelling and captivating. I believe it is possible to create an empathetic and supportive society, but it requires that we all educate ourselves, that we learn to be allies and activists who understand our own privilege. Mutual understanding has the power to change the world. "
Martine Gutierrez

© Martine Gutierrez, Demons, Tlazoteotl ‘Eater of Filth,’ p92 de Indigenous Woman, 2018, c-print, 99x68.6 cm

" Basking under the sun, or leaning before a light, the femmes fatales in Martine Gutierrez’s photographs stare their subjects down. If not transfixed by matters outside the frame of the image, these women lock eyes with the viewer. Each series of photographs was produced for a multi-page spread in Gutierrez’s *Indigenous Woman* magazine – a glossy affair replete with beauty advertisements, fashion spreads, and a letter from the editor all featuring the very same model, stylist, photographer, writer, and editor: Gutierrez herself. In their titles, the images cite the page numbers in which they were first presented in the publication, insisting on a sequence and seriality to the lavish scenes. "

Sources : https://ryanleegallery.com/wp-content/uploads/2018/07/Gutierrez-Press-2018.pdf
https://www.labiennale.org/en/art/2019/partecipants/martine-gutierrez

© Larry Bell, Hydrolux, 1986, installation multimédia interactive avec rideau d'eau et projection vidéo. Courtesy Hauser & Wirth

Art Basel
Foire d'art contemporain, Bâle, 13.06. – 19.06.2019
www.artbasel.com

Art Basel est l'un des événements incontournables du monde de l'art : artistes contemporains, galeristes, collectionneurs et personnalités du champ culturel se rencontrent chaque année à Bâle. Pour cette édition 2019, 290 galeries internationales triées sur le volet présentent l'art des 20ème et 21ème siècles. La foire a attiré des collectionneurs provenant de 80 pays et a accueilli 93'000 visiteurs.
Afin de soutenir les galeries de taille petite et moyenne, le prix des stands a été adapté cette année. Selon le bilan d'Art Basel, ce nouveau système de tarification dégressif a été introduit avec succès et offre un soutien aux galeries dont les moyens sont plus modestes.
Parmi les sections incontournables de la foire, Unlimited est toujours de qualité : œuvres et installations de grands formats, vidéos et performances ont été sélectionnés avec soin par le commissaire est Gianni Jetzer (pour la dernière fois cette année). Assurément, ce sont souvent les galeries les plus puissantes qui représentent les artistes des ce secteur.
Art Basel est l'événement le plus important du marché de l'art international. La foire a été créée en 1970. Bien que la section Photographie (1989-1993) n'existe plus, le médium est présent dans les stands des galeries d'art contemporain, comme l'on peut déjà le constater en parcourant le catalogue en ligne.

→ Catalogue en ligne par médium pour la photographie: https://www.artbasel.com/artworks?showIds=751&medium=-4

© Ellen Gallagher & Edgar Cleijne, Highway Gothic, 2017, installation multimédia avec film 16mm, cyanotypes sur film 70mm ou tissu, caissons lumineux. Courtesy Gagosian – Unlimited, Art Basel 2019

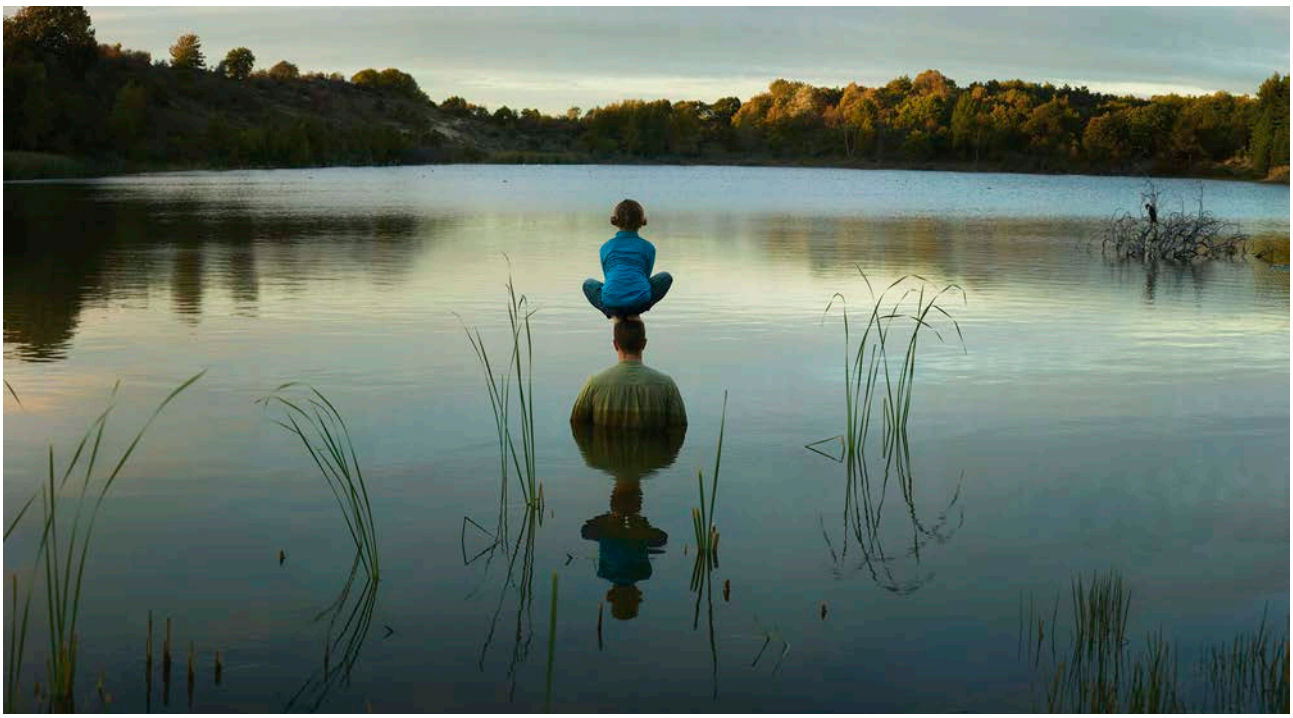
Ellen Gallagher (1965, USA) collabore " avec le photographe néerlandais Edgar Cleijne depuis quelques années. [Leurs] œuvres cinématographiques témoignent des transformations du monde lorsque l'humain modifie de façon irrémédiable son environnement. *Highway gothic* observe les implications culturelles et écologiques d'une infrastructure nouvelle sur son environnement. Le titre fait référence au type de police de caractère utilisé sur les panneaux de signalisation routière américains. Filmé à La Nouvelle-Orléans, la vidéo montre la façon dont une infrastructure moderne, l'Interstate 10 qui traverse le delta du Mississippi, la plus grande zone marécageuse des Etats-Unis, représente une menace pour les bayous en modifiant continuellement et définitivement la quasi-totalité de l'écosystème local. Le film suit le Clairborne corridor qui parcours Treme et Seventh Ward, deux quartiers historiques de la Nouvelle-Orléans. Majoritairement afro-américains et plutôt prospères, ils ont connus un net déclin avec la construction de l'autoroute au-dessus de Clairborne Avenue. Le film-installation est une critique féroce de la planification urbaine mise en place aux Etats-Unis à la fin des années 1950 avec la construction des autoroutes inter-états qui ont eu un impact désastreux sur les populations noires, expulsées de chez elles, pour permettre l'édification de nouveaux tronçons. En milieu urbain, ces travaux ont entrainé la destruction de quartiers entiers, très souvent afro-américains.
L'installation est composée du film en 16 mm et d'un ensemble de bannières basées sur des cyanotypes obtenus à partir de négatifs de films celluloïds 70 mm. Ils font référence aux premières études photographiques des spécimens d'histoire naturelle mais également, à la création des fresques peintes sur les énormes poteaux de béton qui soutiennent l'autoroute, à l'occasion du projet *Restore the oaks* en 2002. Clairborne Avenue avant l'édification de L'I-10 était très prisée des habitants du quartier car elle offrait une promenade boisée unique, disparue avec l'abattage de tous les arbres qui a précédé la pose de la couverture de béton constituant l'assise autoroutière. Le côté artisanal qui se dégage du film fait instantanément ressurgir les fantômes des débuts du cinématographe. Georges Mélies semble se cacher derrière chaque plan, à rebours des images numériques dont la très grande fluidité de la résolution permet une image parfaite perpétuelle, donnant cet aspect clinique au cinéma contemporain. La "magie" du cinéma était faite d'accidents, d'imperfections, d'impuretés, de vieillissement, désormais débarrassée de des défauts, elle a cédé la place à la froideur documentaire de l'ordinaire. "

Source : Guillaume Lasserre, " Les mondes hypnotiques d'Ellen Gallagher ", Médiapart – blog Un certain regard sur la culture, 12.4.2019 : https://blogs.mediapart.fr/guillaume-lasserre/blog/060219/les-mondes-hypnotiques-dellen-gallagher

© Olivier Richon, Homo Bulla, 1991, c-print, 58x44 cm. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Susanne Albrecht, Berlin

Photo Basel
Foire de photographie, Bâle, 11.06. – 16.06.2019
www.photo-basel.com

Photo Basel, créée en 2015, présente sa 5ème édition avec la complicité du curateur suisse Daniel Blochwitz pour la programmation, comme l'an passé. Il a sélectionné 41 exposants (6 de plus qu'en 2018) issus de quinze pays européens. Les éditions Aperture, New York, étaient également présentes.
Selon le bilan de la foire, 90% des galeries ont vendu des œuvres mais, en début de semaine, l'ambiance était très calme dans les stands. Photo Basel peine encore à atteindre le niveau d'une foire d'art contemporain internationale. Il fallait prendre le temps pour trouver quelques perles d'originalité ou de nouveauté dans un ensemble d'images relativement convenu, parfois trop décoratif.
La galerie Bildhalle, Zurich, a réalisé de bonnes ventes avec 11 œuvres de Paul Cupido, 15 du duo d'artistes Angel Albarrán et Anna Cabrera ainsi que 3 photos de René Groebli.
Comme l'an passé, le Master Cabinet présente des photographies *vintage* ou classiques du 20e siècle illustrant des moments-clés de l'histoire du médium. Dans ce secteur, la Gallery 29 Arts in Progress a notamment vendu une épreuve vintage de Gian Paolo Barbieri à un collectionneur suisse pour € 16'000.-.



© Ellen Kooi, Oosterplas-cairn, 2018, c-print sur papier Fuji Crystal Archive, 80x142 cm ou 120x178 cm. Courtesy de l'artiste et de la Camara Oscura Galeria de Arte, Madrid

© Loretta Lux, Sasha and Ruby 1, 2008. Courtesy de l'artiste et de la Torch Gallery, Amsterdam

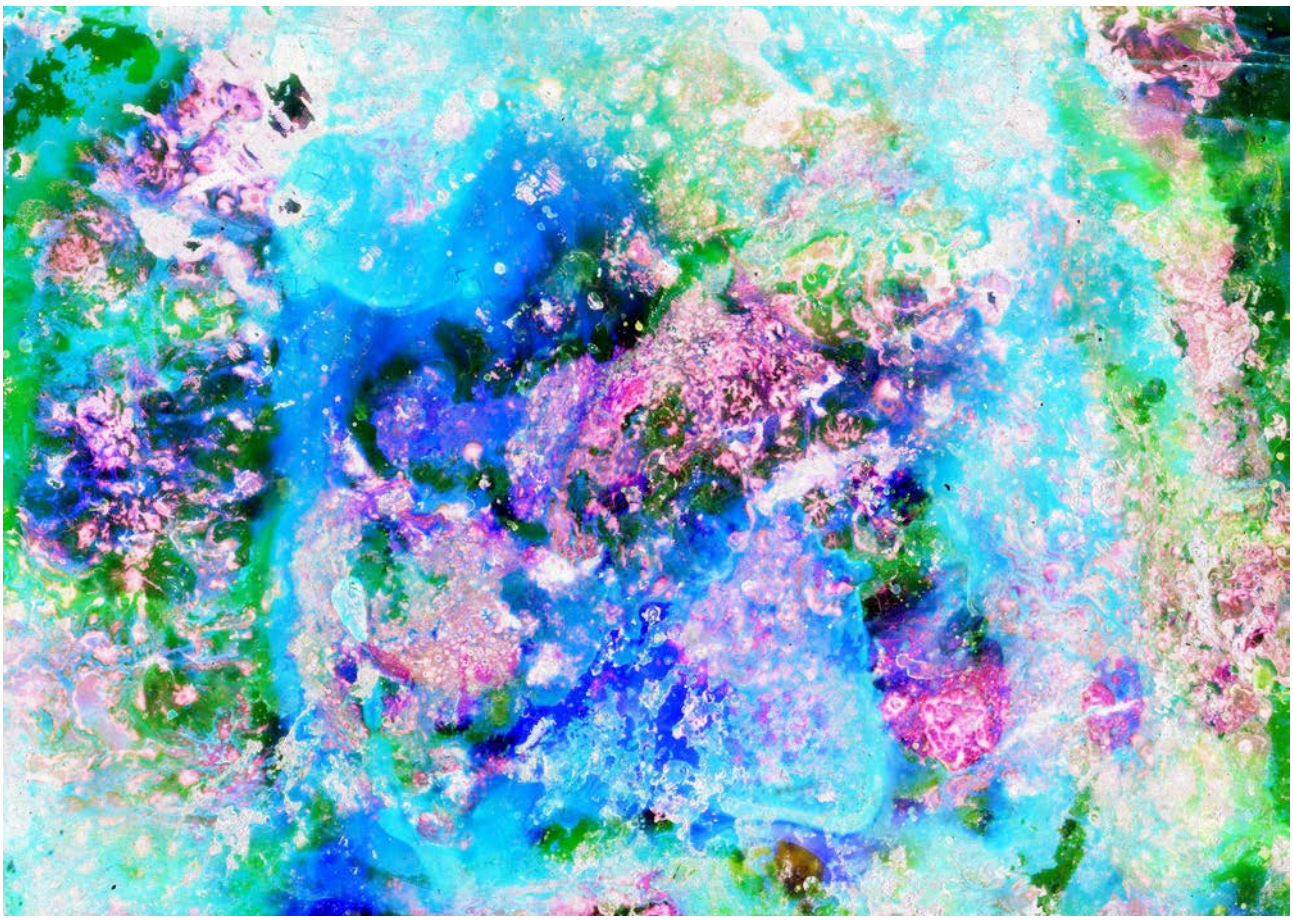
© Maya Rochat. Living in a painting – The Heat is on, La Mobilière, 2019

EXPOSITIONS

Maya Rochat. Living in a painting – The Heat is on
La Mobilière, Berne, 11.04. – 17.08.2019 ; Nyon, 05.06.2019 – 31.01.2020
www.mobiliere.ch

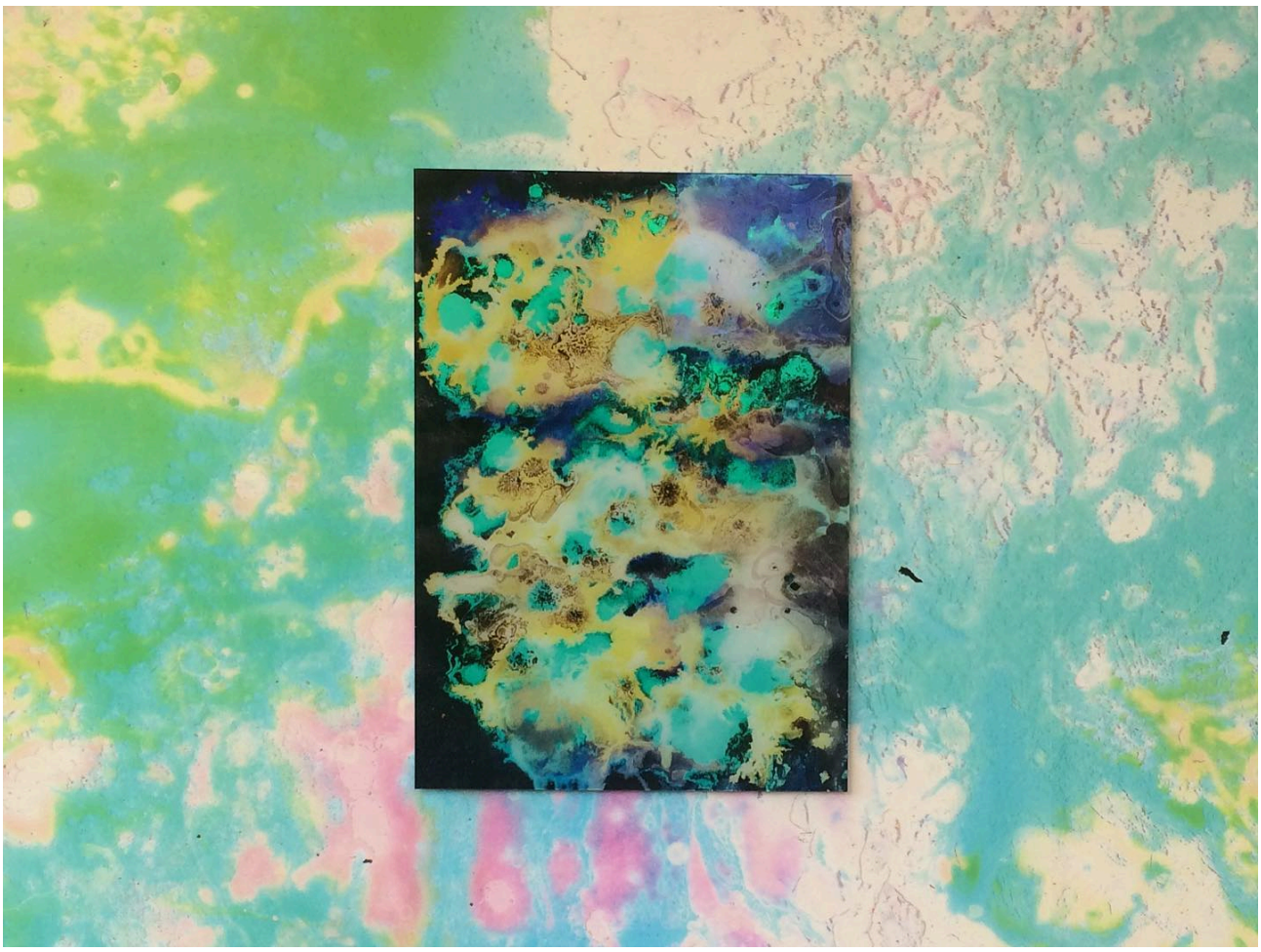
L'artiste Maya Rochat crée ses œuvres avec des frag-ments de photos – les siennes ou non – qu'elle retravaille intensivement. En les déformant, les repeignant, les détruisant, les reconstruisant et les superposant, elle crée une mise en scène spectaculaire et de là, un tremplin vers la peinture.
« Inspirée par l'énergie du Heavy Metal, Maya Rochat crée des œuvres suggestives et gorgées d'images, qui sapent les codes d'interprétation habituels et perturbent les habitudes de perception des observateurs », commente Stefano Stoll, directeur du Festival Images de Vevey. Les œuvres de Maya Rochat ont déjà été exposées en Suisse, mais on a également pu les voir au Palais de Tokyo à Paris et à la Tate Modern de Londres. Maya Rochat bénéficie d'une exposition personnelle sous forme d'installation *in situ* dans les locaux de la Direction de la Mobilière à Berne, dans le cadre de la série « Art et développement durable », ainsi qu'à Nyon.

Le Prix Mobilière est le plus ancien prix d'encouragement artistique décerné par une compagnie d'assurance suisse ; il est attribué chaque année à un ou une jeune artiste depuis 1996. Doté de 30'000 francs suisses depuis 2019, ce prix est associé à l'achat d'une œuvre pour la propre collection d'art de l'entreprise.



© Maya Rochat. Living in a painting – The Heat is on, La Mobilière, 2019

© Maya Rochat. Living in a painting – The Heat is on, La Mobilière, 2019



© Maya Rochat. Living in a painting – The Heat is on, La Mobilière, 2019

© Matheline Marmy, Longue Durée, 2018. Courtesy Photoforum Pasquart

Lukas Hoffmann | Matheline Marmy
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 07.07. – 08.09.2019
www.photoforumpasquart.ch

" Conçues à l'origine comme deux expositions monographiques distinctes, les expositions de Matheline Marmy et Lukas Hoffmann occupent en définitive les espaces du Photoforum Pasquart de manière imbriquée, permettant des confrontations directes entre leurs travaux et leurs langages visuels. L'œuvre photographique de Hoffmann et les installations expérimentales et œuvres sur papier de Marmy sont ici juxtaposés dans un dialogue visuel et conceptuel complexe.
Leurs pratiques recourent à des tropes communs : à partir de l'exploration de leur environnement, ils réalisent tous deux des formes d'enregistrement – avec une caméra ou d'autres outils – avant de se détacher progressivement de l'observation initiale et de glisser vers leur propre langage visuel. Alors que Marmy reproduit des processus naturels de dégradation et de transformation dans son studio, Hoffmann capture les environnements extérieurs avec sa caméra analogique. "
Curatrice : Danaé Panchaud, directrice du Photoforum Pasquart, assistée de Miriam Edmunds.

© Matheline Marmy, Untitled, 2017. Courtesy Photoforum Pasquart

" Photographe de formation, Matheline Marmy crée des images, des sculptures et des installations expérimentales. Elle travaille avec des matériaux hautement manipulables tels que le métal, les acides ou les émulsions sensibles à la lumière. Laisser la nature et ses processus suivre leur cours est un aspect central de son travail, articulé autour des notions d'invasion, de croissance ou de sédimentation. Elle examine les traces laissées par des organismes humains, chimiques ou bactériens au fil du temps. Grâce à des modes de production fortement basés sur les processus, elle crée des conditions particulières qui permettent l'apparition de certains phénomènes. Si les paramètres à l'origine de ces phénomènes sont prédéterminés, les comportements des œuvres d'art demeurent partiellement autonomes, résultats de ces interactions entre cause et effet. Elles reflètent parfaitement l'approche de Marmy de l'art : un procédé conservant entretenant quelque chose d'indéterminé. Son exposition au Photoforum Pasquart présente son corpus d'œuvres le plus récent, produit en 2019 à Rotterdam et encore inédit.

Matheline Marmy (1993), née à Genève, a commencé ses études à l'ECAL/École cantonale d'art de Lausanne, et termine actuellement son master au Piet Zwart Institute de Rotterdam. […] Son travail a été exposé au Photoforum Pasquart en 2016 dans le cadre du Prix Photoforum 2016. Elle est basée à Rotterdam et Genève. "

© Lukas Hoffmann, Simmelstrasse, 2018. Courtesy Photoforum Pasquart

" Lukas Hoffmann photographie des chantiers, des murs de maisons et des sous-bois. Il pointe son appareil photographique sur des éléments triviaux, ternes, temporaires ou médiocres – ou plus précisément sur leurs textures, leurs transfigurations visuelles sous la lumière changeante ou leur perspective depuis un point de vue minutieusement choisi. Il joue avec les nuances de gris jusqu'à ce que ses photographies acquièrent la planéité ou la profondeur qu'il désire. Ses photographies, d'une précision aiguë et d'une perfection formelle presque irritante, subliment ces espaces sans qualité tout en transformant subtilement notre rapport à ces lieux et notre regard sur ceux-ci. Sa démarche ne relève pourtant d'aucune sérialité : chaque image est conçue de manière indépendante, sans règle ni concept la précédant, mais est le fruit d'une quête intuitive de correspondance entre le monde visible et le monde de l'image. Son exposition au Photoforum présente des œuvres produites au cours des six dernières années, y compris ses images les plus récentes.

Lukas Hoffmann (1981) a grandi à Steinhausen, dans le canton de Zoug. Après ses études à l'ENSBA/École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, il s'est établi à Berlin, où il vit et travaille actuellement. […] Il est représenté par la Galerie Bertrand Grimont à Paris. "

Publication : Lukas Hoffmann, *Untitled Overgrowth*, Spector Books, 2019

© Lukas Hoffmann, Ohne Titel (Kurfürstenstrasse), 2017. Courtesy Photoforum Pasquart

© Lucas Olivet, de la série Kopiec Bonawentura, 2018. Courtesy Espace JB

Lucas Olivet. Kopiec Bonawentura
Espace JB – Jörg Brockmann, Carouge, 14.06. – 16.08.2019
www.espacejb.com

" *Kopiec Bonawentura* puise son origine dans une citation d'Alfred Jarry tirée d'*Ubu Roi* (1896) : « Quant à l'action, elle se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part ». Et si la Pologne existait en plusieurs lieux à la fois ? Lucas Olivet propose une réponse imaginaire et transnationale qu'il situe en Pologne et dans les terres d'exil de sa diaspora, communément appelées Polonia. Cette diversité de lieux dessine une cartographie mentale où les détails vivants et intimes du quotidien peuvent croiser la route du surnaturel. Pour cela, Lucas Olivet s'est laissé guider par une légende polonaise, celle d'Andrzej Tadeusz Bonawentura Kosciuszko. Les historiens l'appellent « le dernier chevalier » ou « le premier citoyen du monde ». Son destin héroïque illustre la cause commune des nations sujettes aux déplacements de leurs frontières. Le titre de l'exposition, *Kopiec Bonawentura*, est emprunté au nom du tertre construit en sa mémoire sur les hauteurs de Cracovie. "

Né en 1985 et diplômé de l'Ecole de Photographie de Vevey, Lucas Olivet fut le lauréat 2018 de la bourse pour la photographie documentaire de la Ville de Genève.

© Lucas Olivet, de la série Kopiec Bonawentura, 2018. Courtesy Espace JB

© Lucas Olivet, de la série Kopiec Bonawentura, 2018. Courtesy Espace JB

© Lucas Olivet, de la série Kopiec Bonawentura, 2018. Courtesy Espace JB

© Yann Haeberlin, Aubergine Aswad, de la série There is no alternative (?), 2017-2018

Yann Haeberlin. TINA (?) – There is no alternative (?)
Théâtre de l'Orangerie, Genève, 25.06. – 24.08.2019
www.theatreorangerie.ch

" Animaux, outils, fruits et légumes, humains courbés sur la terre. L'ordre importe peu. Mieux vaut ce désordre apparent qui provoque le regard, lui propose une énigme. Désordre fécond des divers éléments d'un tableau à la fois profondément local et absolument universel. La juxtaposition des images tisse un réseau de sens auquel répond le sujet même : l'agriculture locale de proximité unit une multitude d'acteurs par des liens aussi ineffables que nécessaires. Le photographe les observe pour mieux les mettre en relation, présentant cette vie commune de manière ludique et malicieuse, pour rendre justice aussi à l'équilibre délicat et au labeur patient que requiert une activité empreinte d'humilité. […] "
Raphaël Piguet

© Yann Haeberlin, Les jardins de Cocagne, de la série There is no alternative (?), 2017-2018

" Le paysan est le père nourricier de l'humanité. Il occupe, en cela, une position exceptionnelle dans la condition humaine. Aucun professionnel ne lui est comparable puisque seule la culture agraire nous permet de survivre. "
Michel Serre

Yann Haeberlin (1982, CH) est diplômé de l'Ecole de photographie de Vevey (CEPV). Il est le lauréat 2017 de la bourse pour la réalisation d'un projet photographique à caractère documentaire de la Ville de Genève. Avec sa série *TINA(?)*, l'artiste propose sa vision de la mondialisation agricole en partant des projets d'Agriculture contractuelle de proximité (ACP) insérés dans une problématique mondiale méconnue du grand public. Son approche ethnographique du sujet lui a permis de s'immerger dans le quotidien des coopératives agricoles et de comprendre cette nouvelle forme d'agriculture en opposition à l'agriculture industrielle des multinationales. Il a pu ainsi mettre en évidence le rôle central que l'agriculture occupe dans nos sociétés contemporaines, ainsi que les enjeux qui en découlent autant à l'échelle de la planète qu'au niveau régional. Dans ses différents travaux, le photographe a régulièrement fait des liens entre le local et le global, entre l'ici et l'ailleurs. Une publication accompagne le projet.

Source : http://www.ville-geneve.ch/actualites/dossiers-information/photographie-geneve/bourse/laureat-2017/

© Élisa Larvego, ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes, de la série Chicanes, 2013-2016

Elisa Larvego. Chicanes
Théâtre de l'Orangerie, Genève, 25.06. – 28.07.2019
www.theatreorangerie.ch

Cette série de photographies de chicanes réalisées entre 2013 et 2016 à la « zone à défendre » (ZAD) de Notre-Dame-des-Landes offre un autre angle de vue sur ce lieu phare de la lutte pour la préservation de zones naturelles d'intérêt écologique, faunistique et floristique.

" Plutôt que fortifications dissuasives, ces constructions de fortune, à peine esquissées et déjà hantées par leur réversibilité prochaine, sont des signaux, des images, des métonymies. […] Dans les images d'Elisa Larvego, ces constructions ne semblent pas ignorer leur vanité, l'humour n'en est pas absent ni la joie du dérisoire. […] Et c'est parce qu'elles sont vidées de toute présence humaine que ces photos prennent une dimension qui les porte au-delà de la seule situation concrète qu'elles observent et leur confère leur atmosphère d'élégie à la force des faibles ".
Christian Bernard (extrait de *Révolte et mélancolie*, 10 janvier 2017).

Née à Genève en 1984, Elisa Larvego étudie à l'Ecole d'arts appliqués de Vevey puis à la HEAD de Genève. Son diplôme est primé par Nationale Suisse en 2010. Dans une approche à la fois anthropologique et poétique, Elisa Larvego développe son intérêt pour le lien entre des individus et leur territoire.

© Élisa Larvego, ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes, de la série Chicanes, 2013-2016

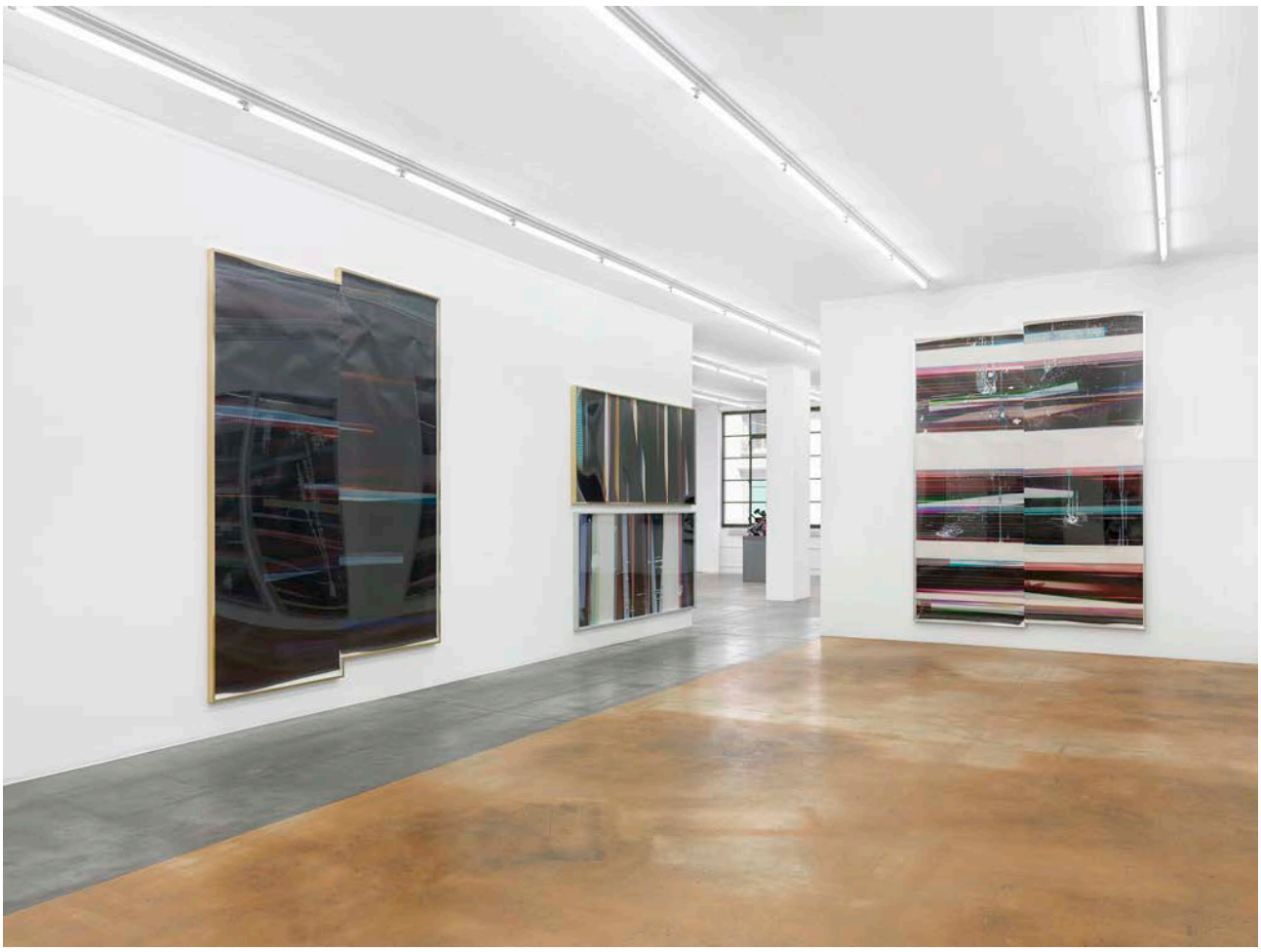
© Hreinn Friðfinnsson, *Attending,* 1973, 2 c-prints et texte, chaque épreuve: 68.8x81.5 cm. Courtesy de l'artiste et de la i8 Gallery

Hreinn Friðfinnsson. To Catch a Fish with a Song. 1964 – Today
Centre d'Art Contemporain Genève, 24.05. – 25.08.2019
www.centre.ch

Il s'agit de " la première exposition personnelle de l'artiste islandais Hreinn Friðfinnsson dans une institution suisse. Avec plus de septante œuvres, *To Catch a Fish with a Song: 1964 – Today* célèbre cet artiste majeur, et paradoxalement méconnu, en revenant sur plus d'un demi-siècle d'une pratique audacieuse.
L'œuvre de Friðfinnsson est saluée à la fois pour son lyrisme et sa poésie austère, qui transcendent les sujets et les matériaux souvent communs utilisés pour créer ses pièces. Il a parfois été comparé aux artistes romantiques conceptuels. Sa pratique est ancrée dans la dématérialisation de l'art et fortement liée au paysage et aux phénomènes naturels. Néanmoins, l'artiste islandais s'en détache. Il n'adopte pas de posture critique envers l'art et évite les protocoles d'interprétation stricts de ses œuvres ; pour lui, créer est une impérieuse nécessité.
Friðfinnsson peut être vu comme une sorte d'alchimiste idiosyncrasique. Par de subtils gestes, il fait de l'espace d'exposition une scène sur laquelle le temps, l'espace (réel et imaginaire), les objets, le rationnel et l'irrationnel se transforment en de petits miracles fascinants.
Si une cohérence thématique et une certaine émotion habitent l'art de Friðfinnsson, ses travaux sont remarquablement variés par leur substance et leur portée : photographie, dessin, tracé, vidéo, installation, texte ou encore ready-made. Malgré cette profusion de médiums et de sujets, la pratique de Friðfinnsson se singularise par une économie de moyens associée à un langage poétique, insaisissable et parfois humoristique.
La première monographie complète sur l'artiste est publiée à l'occasion de cette exposition rétrospective (Verlag der Buchhandlung Walter König, 2019, anglais). Ce volume richement illustré, édité par Andrea Bellini et Krist Gruijthuijsen, comprend une interview réalisée par les éditeurs ainsi que des essais commandés à Ivana Bago, Luca Cerizza et Cassandra Edlefsen Lasch. Une chronologie de la pratique de Friðfinnsson rédigée par Sara De Chiara accompagne cette publication.

Né en 1943 à Baer Dölum, en Islande, Friðfinnsson vit à Amsterdam depuis 1971. "

© Hreinn Friðfinnsson, *Attending,* 1973, 2 c-prints et texte, chaque épreuve: 68.8x81.5 cm. Courtesy de l'artiste et de la i8 Gallery

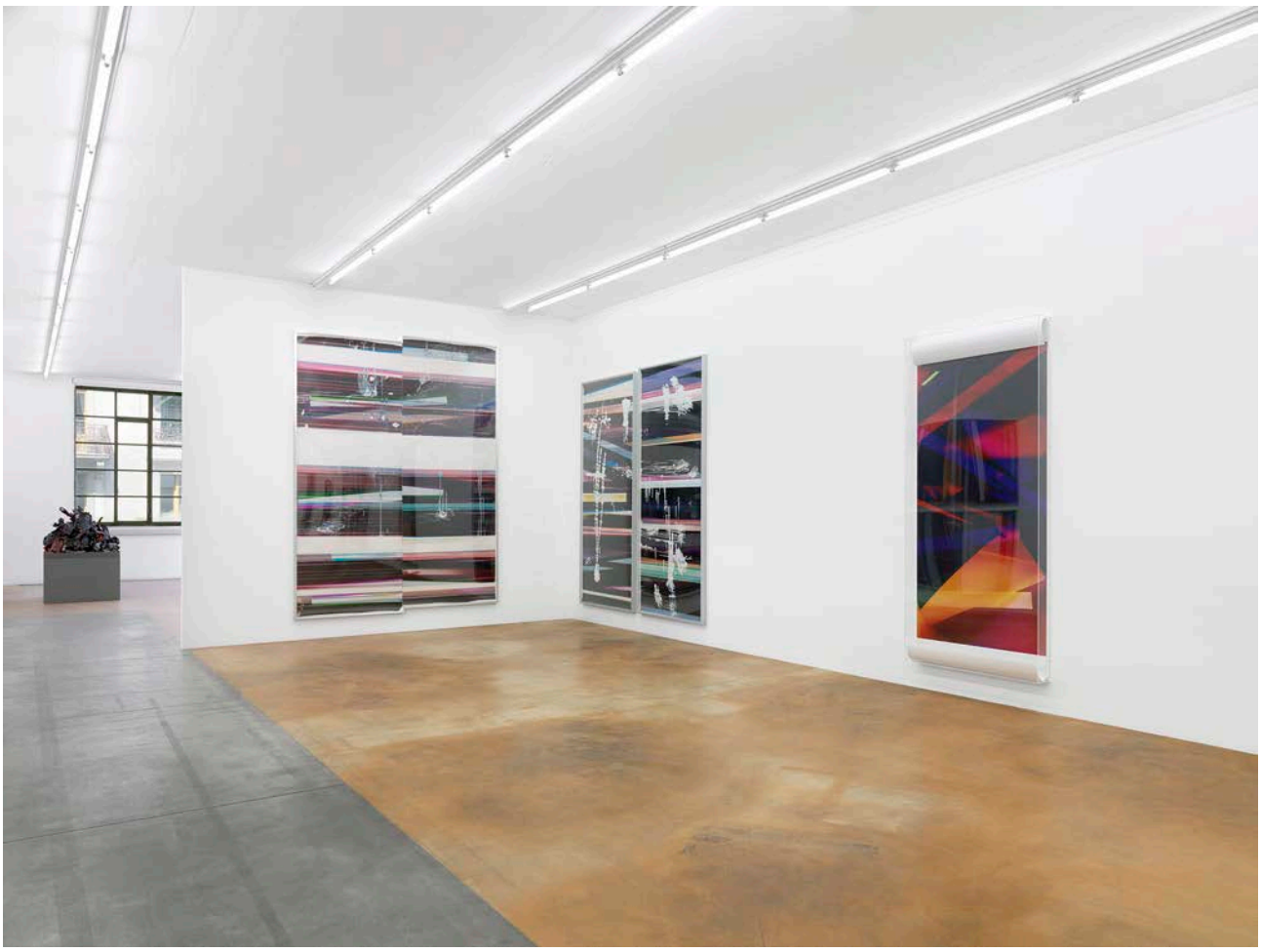


© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter. Courtesy Mamco

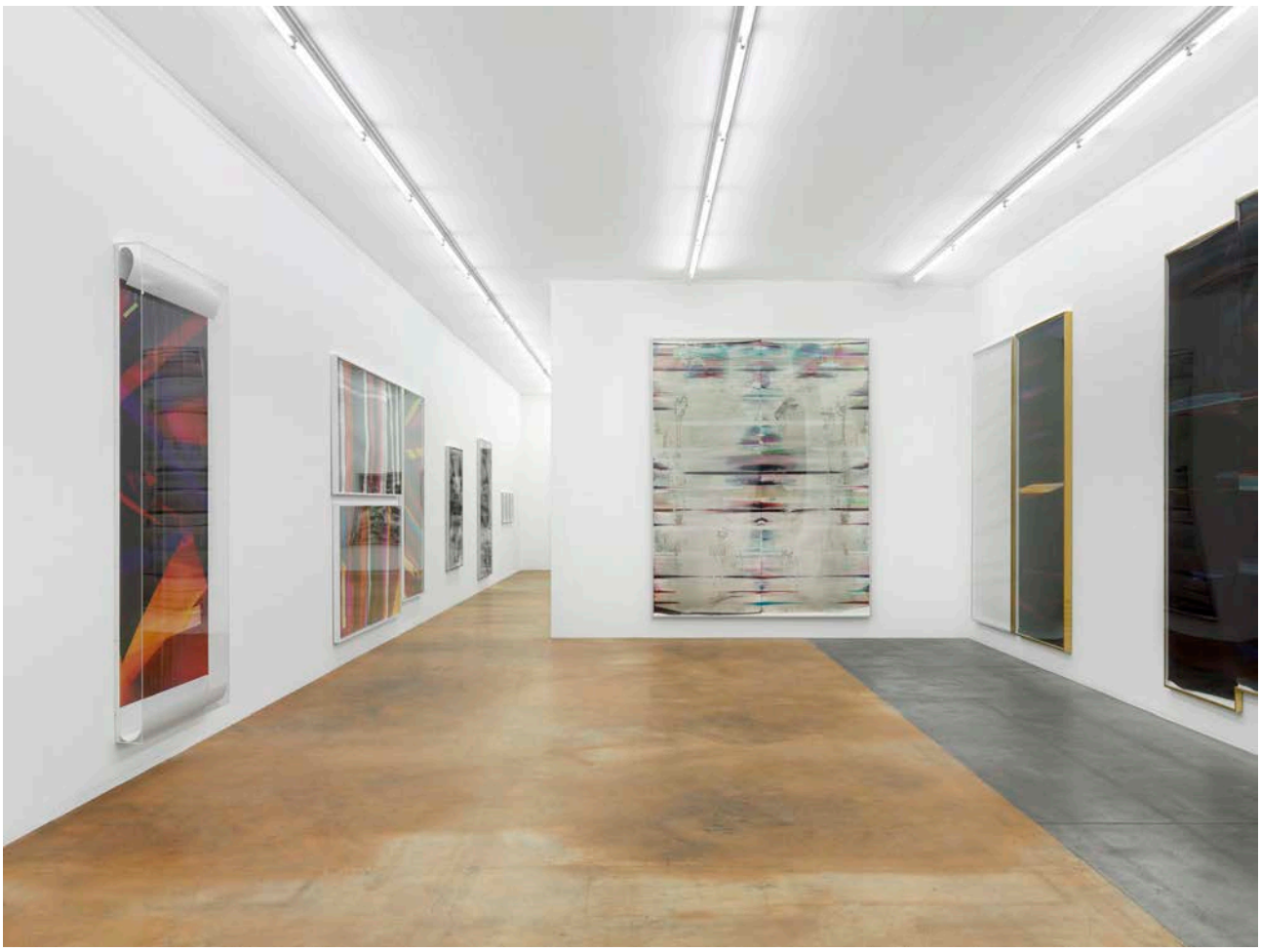
Walead Beshty
MAMCO – Musée l'art moderne et contemporain, Genève, 29.05. – 08.09.2019
www.mamco.ch

" Walead Beshty (1976, Londres, vit à Los Angeles) apparait sur la scène artistique du début des années 2000 avec des photogrammes de grande dimension, des images en apparence abstraites, mais qui racontent en réalité leur propre fabrication. Produites en pliant et développant du papier photosensible, ces œuvres présentent des motifs angulaires indexant le geste du pli et des couleurs générées par les composants chimiques du processus de tirage. En 2006, ses *Travel Pictures*, des photographies prises dans la défunte mission diplomatique d'Irak à Berlin, sont passées par les rayons X des appareils de surveillance de l'aéroport, altérant ainsi les images, qui deviennent non seulement les reliques d'un lieu désormais disparu mais également du voyage-même de l'artiste.
Poursuivant ses réflexions sur le déplacement et le transit global, Beshty réalise, dès 2007, des *FedEx Sculptures* : des cubes de verre feuilleté sont expédiés en différents lieux par la compagnie de transport rapide et dans les emballages siglés de celle-ci. L'œuvre, dont l'apparence finale est déterminée par les différents transports qui l'endommagent, est présentée avec le matériel qui la conditionne et atteste ses déplacements : boîte FedEX, manifestes, étiquettes de transport et de datation. Révélant la violence de la globalisation que la plupart des marchandises tente de dissimuler, ces pièces démontrent également la vulnérabilité de l'objet d'art, assimilé à un corps qui traverse les frontières internationales.
En 2014, pour son exposition au Barbican Centre de Londres, Beshty réalise une installation de 12'000 cyanotypes d'outils et de débris de sa pratique sur des supports récupérés dans son atelier. Ses séries de sculptures en cuivre des années 2010 enregistrent quant à elle les manipulations et le travail nécessaires à leur production et leur présentation. Comme une pellicule qui fixe un moment dans le cours du temps, ces œuvres conservent une trace des actions discrètes qui les constituent et interrogent l'espace dans lequel l'art et ses discours sont produits et distribués—postulant que l'art est toujours un objet ouvert et dynamique et non pas statique et fini. "

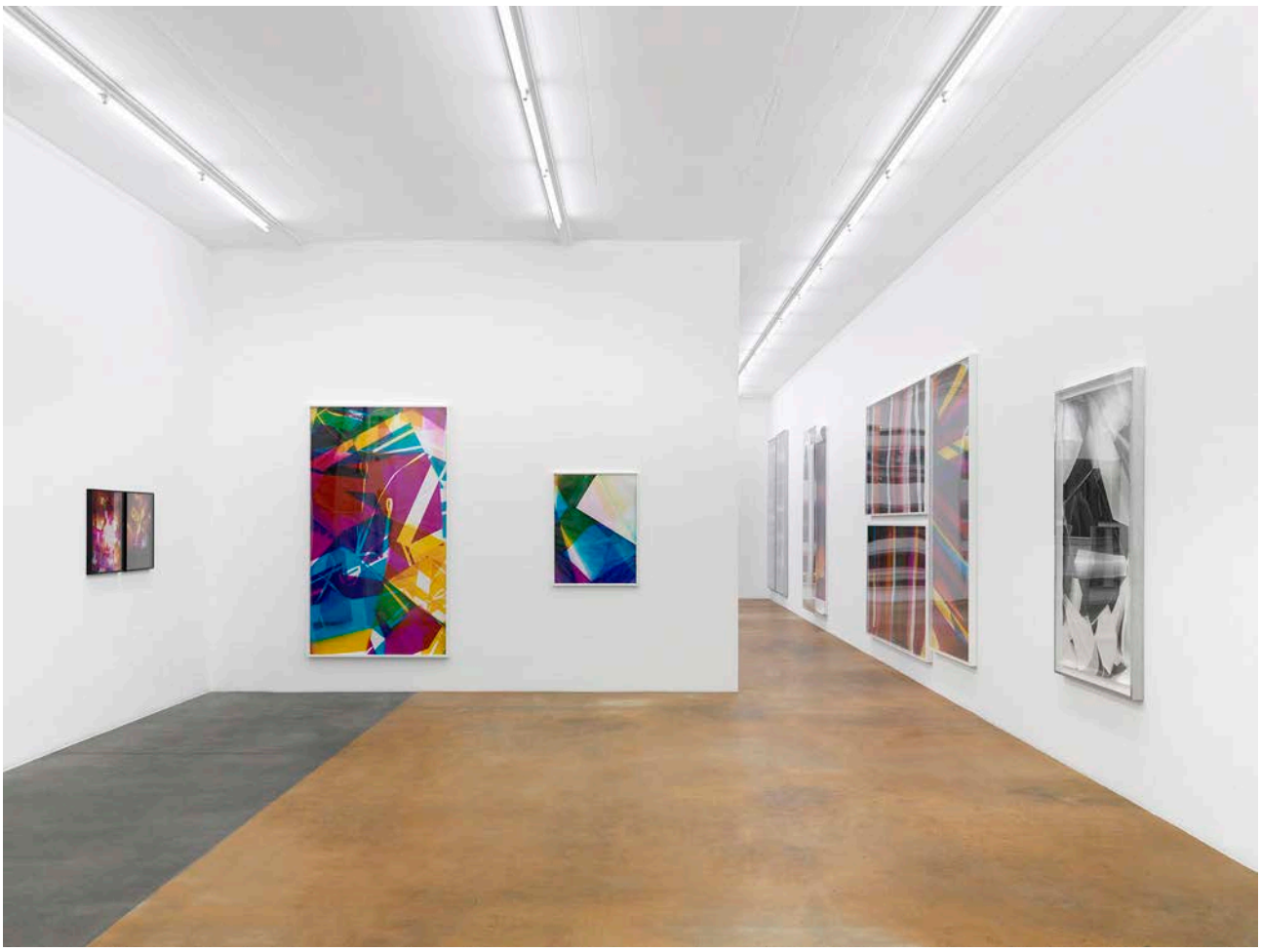
→ À lire : " Walead Beshty en conversation avec Lionel Bovier ", MAMCO Journal, Genève, 2019, p.22-31 ; mamco.ch/fr/1593/2019



© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter. Courtesy Mamco

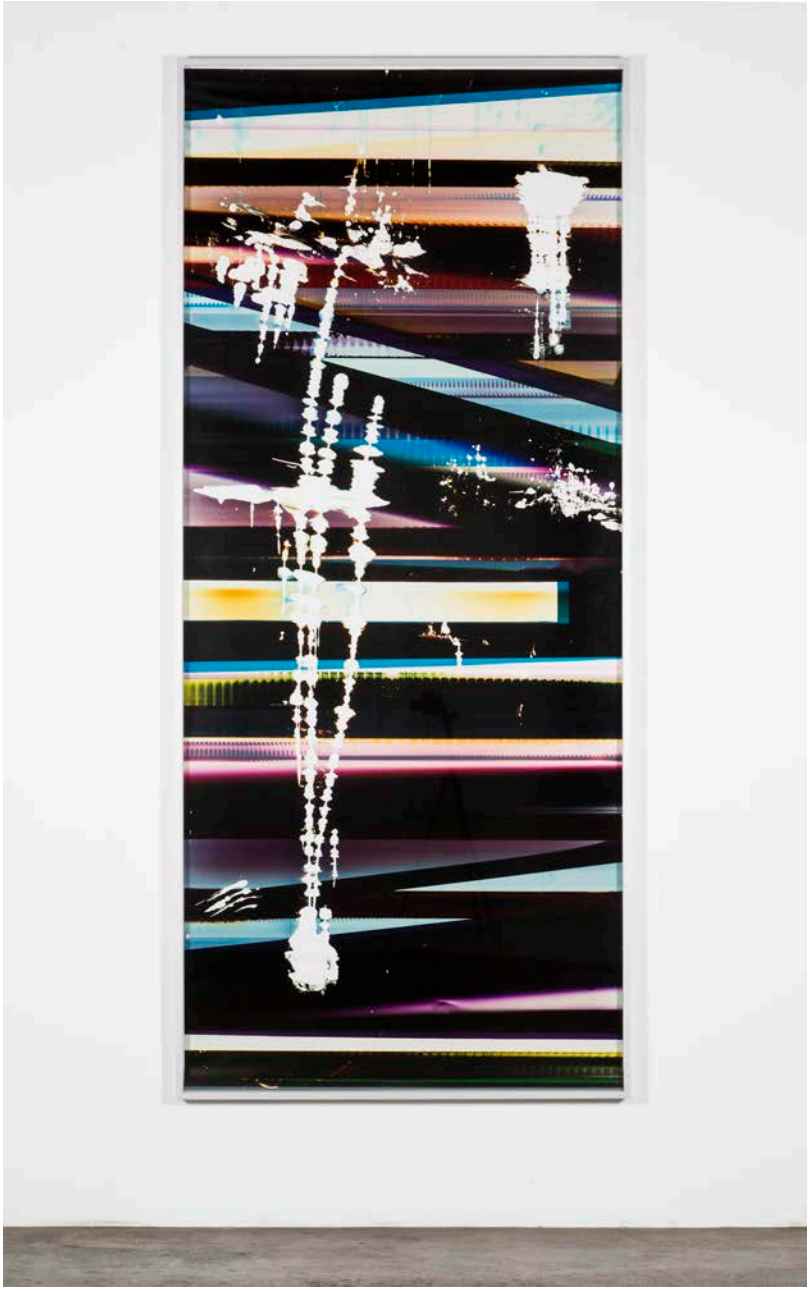


© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter. Courtesy Mamco



© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter. Courtesy Mamco

© Walead Beshty, *Cross-Contaminated Inverted RA4 Contact Print (MYC/Six Magnet: Los Angeles, California, April 11, 2016; Fujicolor Crystal Archive Super Type C, Em. No. 112-006; Kodak Ektacolor RA Bleach-Fix and Replenisher; Kreonite KM IV 5225 RA4 Color Processor, Ser. No. 00092174; 07216)*, 2017, papier à développement chromogène, 328x258.1 cm. Courtesy Mamco

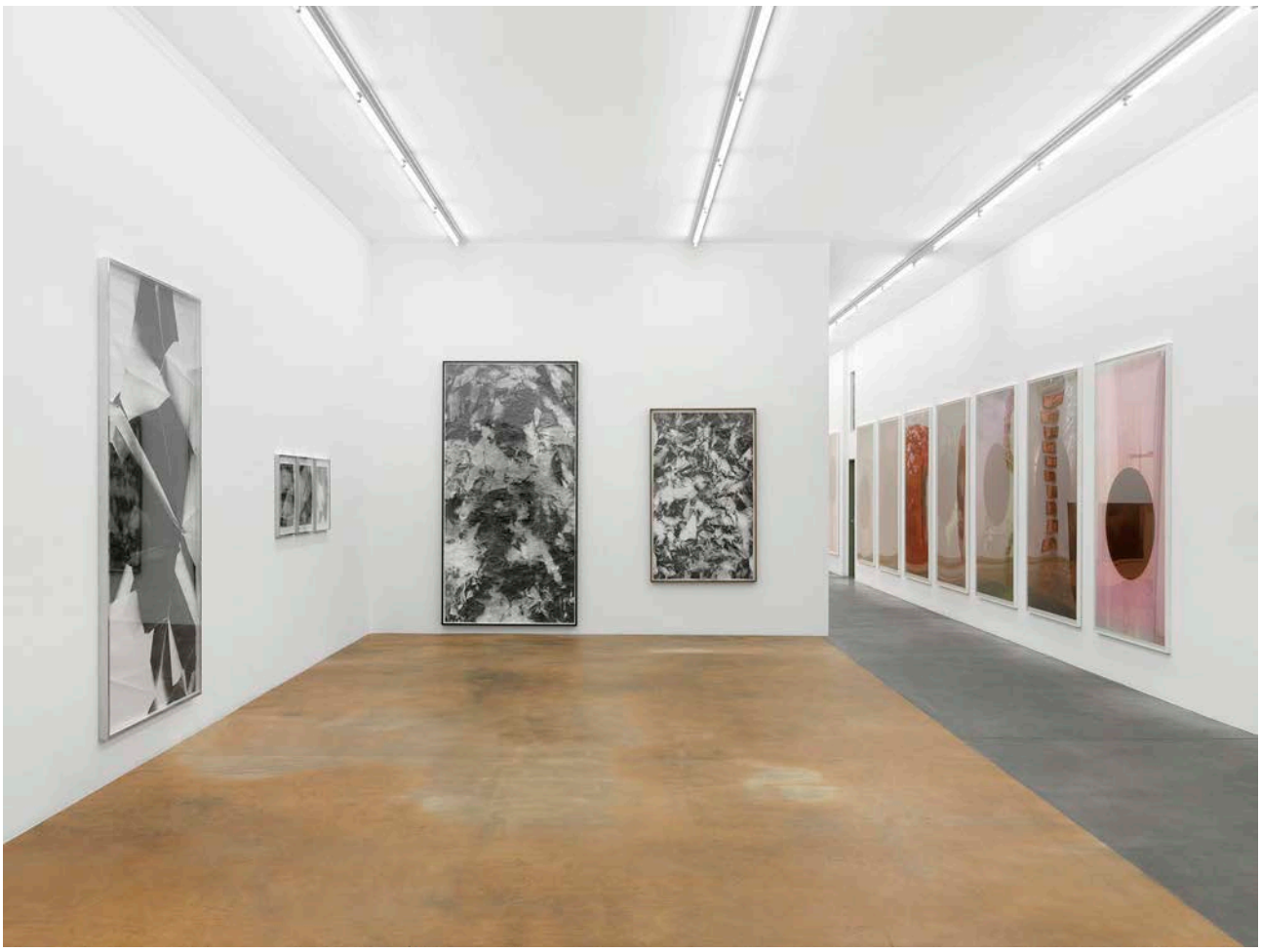


© Walead Beshty, Cross-Contaminated RA4 Contact Print / Processor Stall (9:6/ CYM/Six Magnet: Los Angeles, California, January 27, 2014, Fujicolor Crystal Archive Super Type C, Em. No. 101-006, Kodak Ektacolor RA Bleach-Fix and Replenisher, Cat. No. 847 1484, 06214), Kreonite KM IV 5225 RA4 Color Processor, Ser. No. 00092174, 2016, papier à développement chromogène, 304.2x130.8 cm. Courtesy de l'artiste, Galerie Eva Presenhuber, Zurich/New York et Regen Projects, Los Angeles

© Walead Beshty, ~~Travel Picture Marshes [Tschaikowskistrasse 17 in multiple exposures* (LAXFRATHF/TXLCPHSEA LAX) March 27-April 3, 2006], 2006-2007 *Contax G 2, L-3 Communications eXaminer 3DX 6000, and InVision Technologies CTX 5000~~, 2012, épreuve à développement chromogène, 221x124.50 cm. Coll. Gordon Watson. Courtesy Mamco

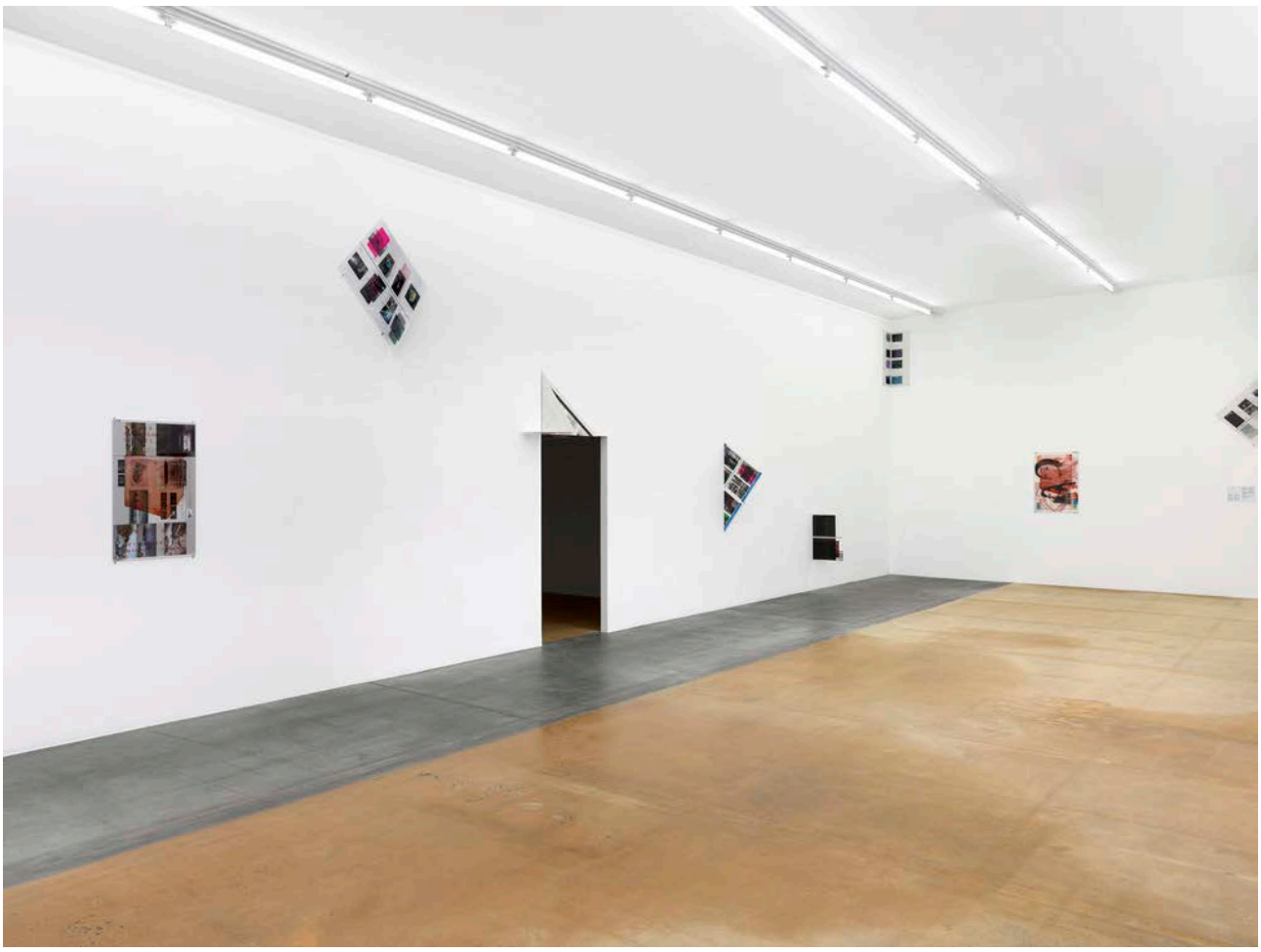
© Walead Beshty, Fold (45º/135º directional light sources), June 24, 2008, Annandale-on-Hudson, New York, Foma Multigrade Fiber, 2009, papier baryté gélatino-argentique, 179x106.6 cm. Coll. de l'artiste. Courtesy Mamco

© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter. Courtesy Mamco

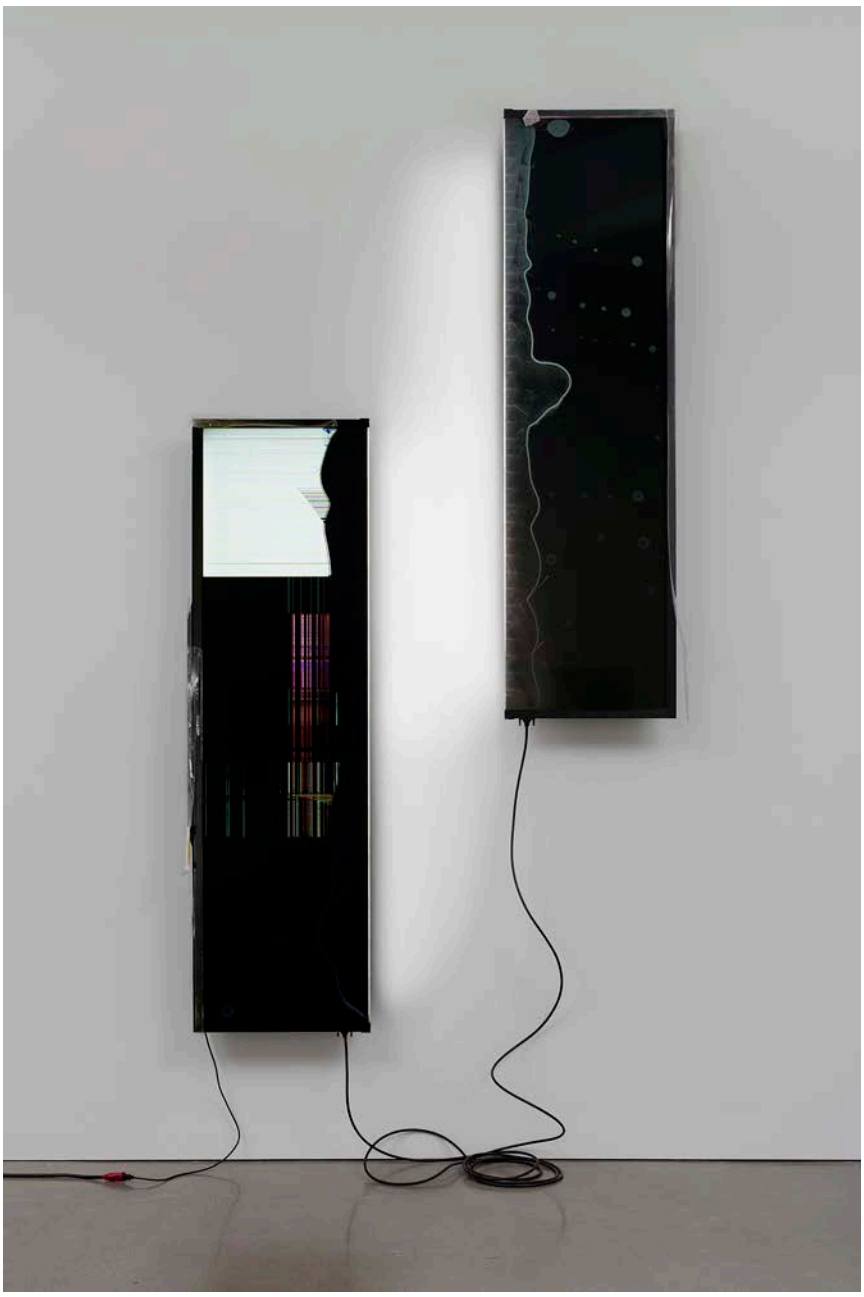


© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter. Courtesy Mamco

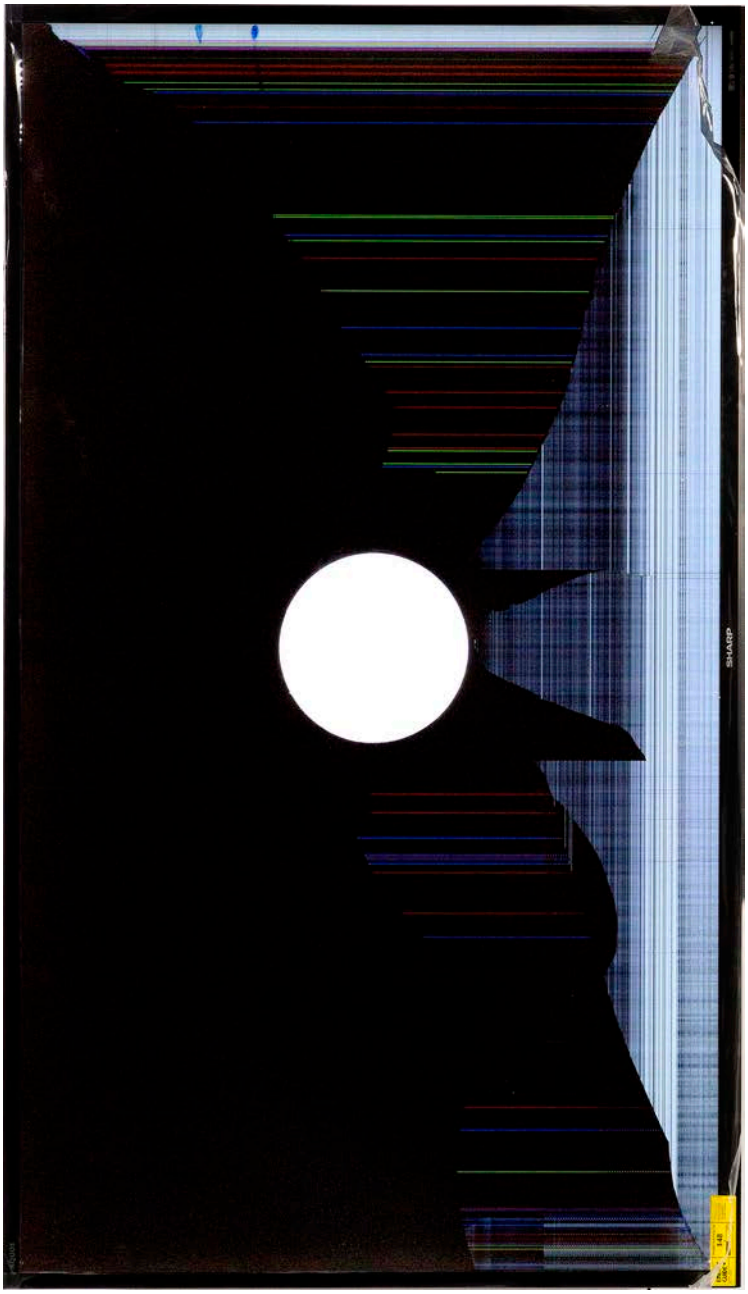
© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter



© Walead Beshty, Mamco, Genève, 29.05. – 08.09.2019 ; photo : Annik Wetter



© Walead Beshty, ~~Sharp PN-LE901 90-inch HD 1080p LED-backlit LCD TV~~, 2018, Sharp PN-LE901 90-inch HD 1080p LED-backlit LCD TV (écrans TV LCD rétroéclairés), 205.4x121.1x11.4 cm. Courtesy de l'artiste et Regen Projects, Los Angeles



© Walead Beshty, ~~Sharp LC-90LE657U 90-inch Aquos HD 1080p 120Hz 3D Smart LED TV~~, 2017, Sharp LC-90LE657U 90-inch Aquos HD 1080p 120Hz 3D Smart LED TV (écran TV LCD), 205.4x121.1x11.4 cm. Court. de l'artiste, Petzel Gallery, New York et Regen Projects, Los Angeles

© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Seven Sunsets, 2015-2018, détail 1 du diptyque

Yann Mingard. Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige
Musée de l'Elysée, Lausanne, 29.05. – 25.08.2019
www.elysee.ch

" Le projet *Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige* a été conçu par le photographe suisse Yann Mingard entre 2015 et 2018. Il marque une nouvelle évolution de l'intérêt que porte l'artiste à la création d'un « diagnostic photographique de la contemporanéité », en rapport avec des phénomènes naturels, technologiques et sociaux ainsi que leur impact sur notre état d'esprit actuel et celui du monde en général. L'exposition reflète l'engagement et le soutien constants du Musée de l'Elysée envers les artistes suisses émergents, ou déjà plus avancés dans leur carrière, comme ce fut le cas avec Nicolas Savary et Matthias Bruggmann. C'est par ailleurs une première en Europe.
L'œuvre de Yann Mingard, qui vit à Colombier et est horticulteur de formation, s'inspire de notions et de méthodes empruntées à la géologie, comme celles de sédimentation et de stratification. Elle engendre des métaphores tenant du paradoxe ou de la dystopie, à l'instar de situations qui parviennent à combiner des phénomènes aux temporalités différentes, téléportant ainsi l'observateur de l'instant présent vers notre passé préhistorique. Cela s'illustre, par exemple, dans un sous-chapitre où l'artiste explore le paysage médiatique actuel et l'histoire de l'art, juxtaposant des images prises, par webcam, de ciels métropolitains chinois à des morceaux de ciels peints par William Turner au 19e siècle. Ces doubles mouvements, tant dans le temps que dans l'espace, ont été inspirés par les travaux d'un climatologue qui a étudié, sur la durée, le changement climatique à travers des preuves visuelles fournies par un nombre important de peintures historiques. En combinant un style photographique assez sombre dans ses natures mortes et ses paysages avec des documents et enregistrements provenant d'une variété de sources, Yann Mingard crée un itinéraire visuel synoptique en huit chapitres [présentés brièvement dans les pages qui suivent].

© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Seven Sunsets, 2015-2018, détail 2 du diptyque

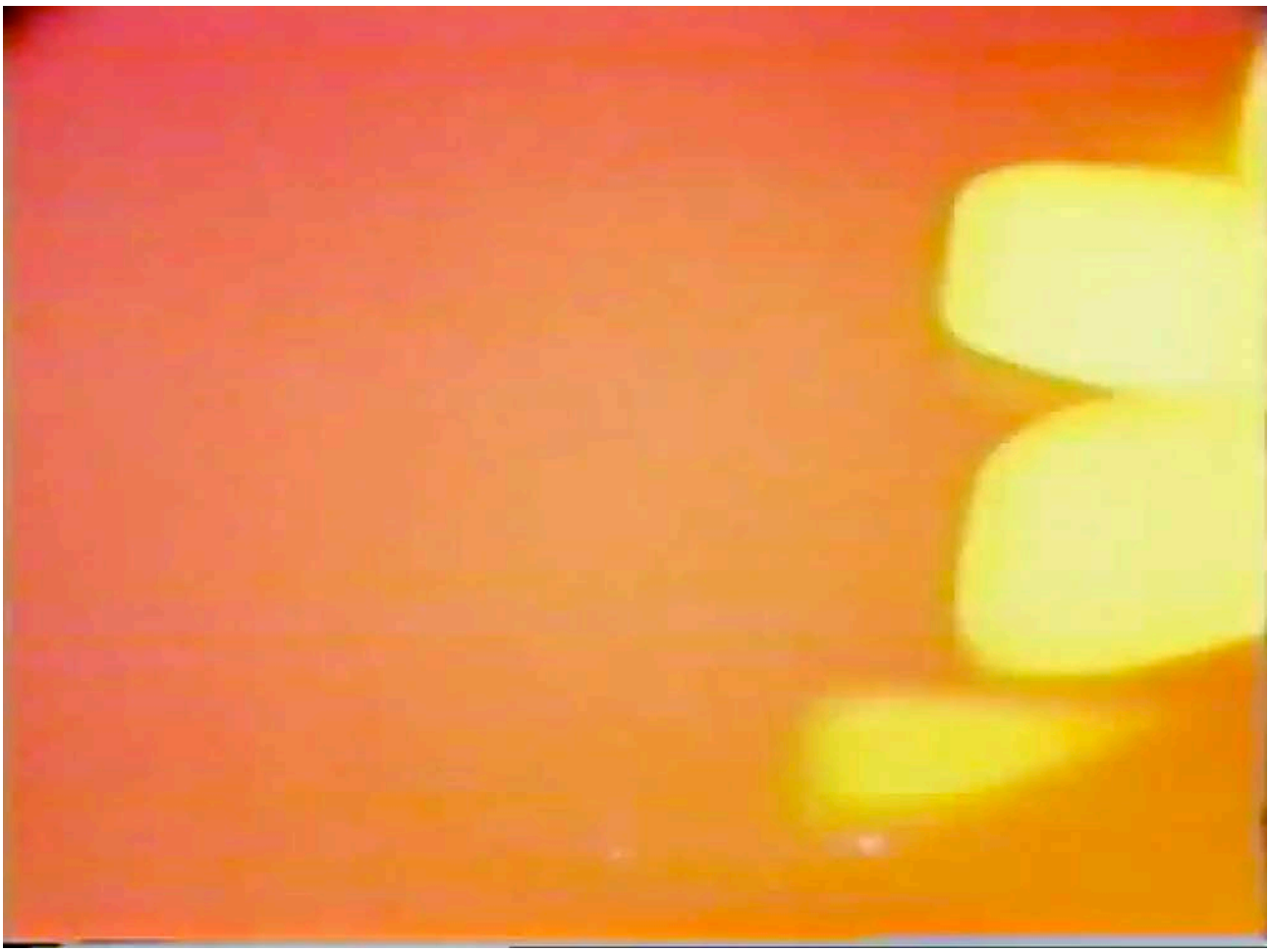
Côte à côte se retrouvent des scénarios de presque accidents nucléaires, des tentatives de résurrection du mammouth laineux et l'évolution, ou plus exactement l'inversion, d'une prière catholique qui remonte à 1678 et est utilisée dans la région d'Aletsch pour préserver son glacier.
Le contexte mondial et les cadres temporels géologiques dans lesquels se produisent le changement climatique et l'anthropocène – appelée aussi la Grande accélération –, où l'activité humaine a pris une ampleur planétaire, sont ici mis en scène comme des chapitres secondaires parfois absurdes, propres à un lieu et un moment historique particuliers. Au final, l'exposition nous invite à réfléchir sur notre propre rôle et nos prises de position en tant que citoyens et consommateurs, dans un monde qui semble de plus en plus à la dérive et pris de vertige face au destin qui sera le nôtre en tant que réseau planétaire d'acteurs humains et non humains. "
Curateur : Lars Willumeit, département des expositions, Musée de l'Elysée

→ Interview de l'artiste qui nous invite à découvrir son exposition, audio, env. 35 minutes :
https://soundcloud.com/elyseemusee/sets/tant-de-choses-planent-dans-lair-dou-notre-vertige

Vue de l'exposition de Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige, Musée de l'Elysée, Lausanne, 29.05. – 25.08.2019 © Yannick Luthy (détail)

Seven Sunsets

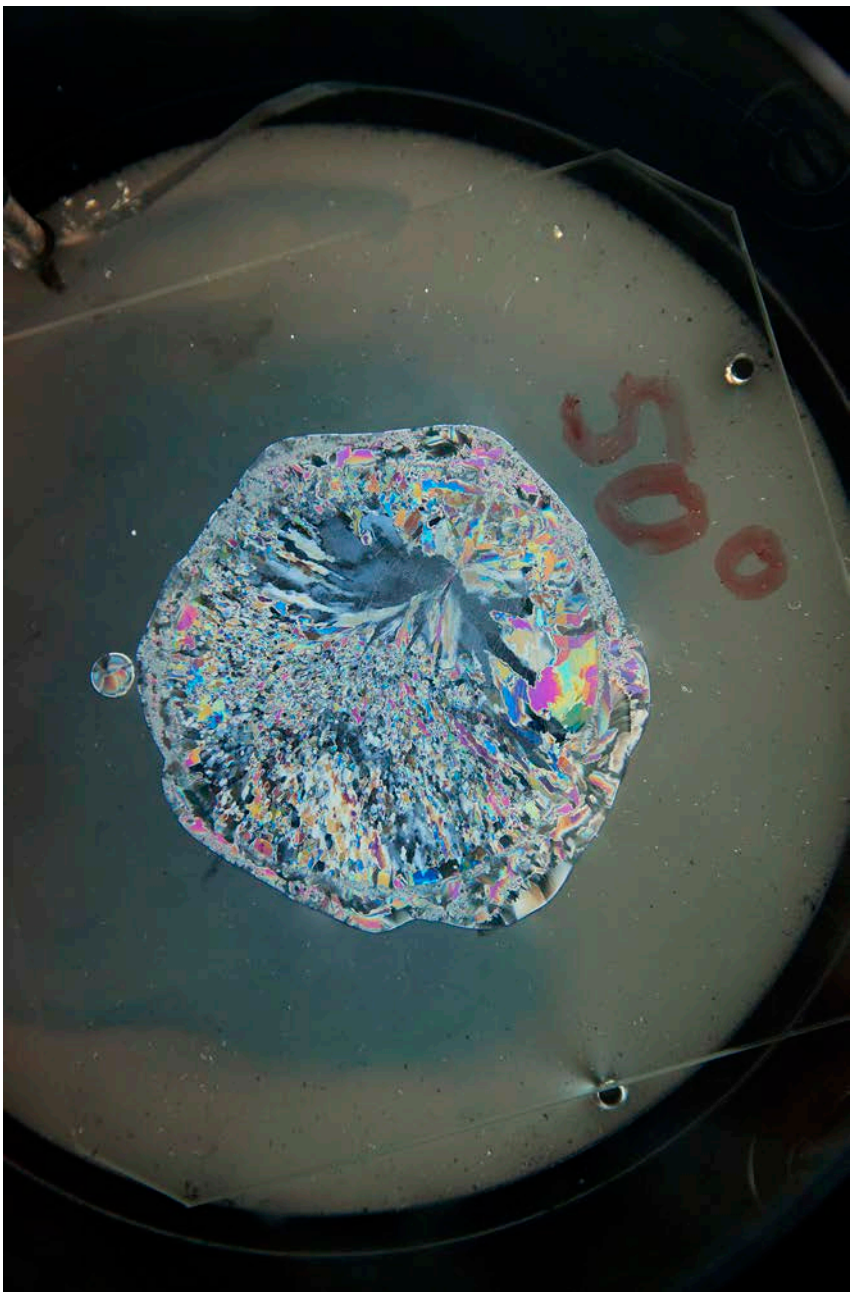
" Le diptyque *Seven Sunsets* : sur la gauche se trouvent des détails provenant des peintures de William Turner et Thomas Hope McLachlan, réalisées entre 1817 et 1891, et dont les numérisations ont été fournies par la Tate de Londres en 2015. Sur la droite se trouvent les résultats d'une recherche sur Google Images à partir des mots clefs « AQI + air pollution in China 2015 ». L'une des plus fortes éruptions volcaniques connues de l'histoire fut celle du ont Tambora (île de Sumatra, Indonésie) en 1815, qui eut des conséquences planétaires. En conséquence à cette éruption, 1816 fut une « année sans été », provoquant disettes et maladies. Dans d'autres cas, une éruption put déclencher une guerre civile ou une révolution comme avec l'éruption, en 1783, des fissures volcaniques de Laki en Islande qui, selon certains, aurait causé la Révolution française de 1789. En 2014, le chercheur grec en sciences de l'atmosphère Christos Zerefos a étudié les aérosols volcaniques dans les peintures par des analyses picturales des rouges et des verts des crépuscules peints. A propos de son propre travail, William Turner déclara : « Je ne peins pas cela pour que ce soit compris, mais pour montrer à quoi ressemble un tel spectacle. » "



© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Crested Ice, 2015-2018

Crested Ice

" Le projet « *Crested Ice* » (surnommé « Dr Folamour » en référence au film de Stanley Kubrick Dr Folamour ou : comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer la bombe) fut une mission secrète de décontamination menée, en 1968, près de la base aérienne de Thulé au Groenland, en territoire danois, par l'armée américaine à la suite de ce qui aurait pu être une catastrophe nucléaire, causée par le crash d'un bombardier B-52 Stratofortress appelé HOBO 28 et chargé de quatre bombes à hydrogène (chacune 100 fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima). Seuls les explosifs conventionnels détonèrent, mais les combustibles nucléaires se répandirent et se mélangèrent à la glace. Un cylindre, contenant du plutonium destiné à la phase secondaire, de la taille d'un fût à bière, n'a jamais été retrouvé (durée de vie 24'000 ans). Pendant neuf mois, 700 travailleurs ramassèrent la glace contaminée, et les restes des bombes furent amenés aux Etats- Unis pour y être détruits. L'« affaire Thulé » ou l'« accident Thulé » marqua la fin de l'opération « Chrome Dome », un programme d'alerte en vol de la Guerre froide qui, entre 1960 et 1968, consista à faire voler en permanence douze B-52 près du territoire de l'Union soviétique, tant par précaution que dissuasion. Des dizaines d'années plus tard, les documents et les films relatifs au programme furent déclassifiés par le gouvernement américain ; ils ont été utilisés pour ce chapitre. Aujourd'hui, la Maison-Blanche dirigée par Trump minimise le changement climatique, le taxant d'invention et d'erreur scientifique. "



© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Ice Core, 2015-2018

© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Ice Core, 2015-2018

Ice Core
" Au prétexte de conduire des recherches sur les pôles, les premiers forages de la calotte gaciaire destinés à permettre l'étude du climat furent réalisés en 1959 sur la base de Camp Century dans le cadre du projet « Ice Worm ». Il s'agissait d'un plan secret pour évaluer l'installation d'une ville souterraine où seraient créées des installations de stockage pour 600 missiles nucléaires sous la calotte glaciaire de l'Arctique au Groenland. Ice Core a permis des recherches sur les conditions climatiques sur Terre jusqu'à 800'000 ans en arrière. Les résultats font état de cycles climatologiques d'environ 100'000 ans au cours des derniers 500'000 ans, dont les phases finales se caractérisent par des oscillations rapides appelées « événements de Heinrich ». Ce chapitre a été photographié dans les laboratoires de l'Equipe GLACE à l'Institut des Géosciences de l'Environnement (IGE) à Grenoble, en 2017. "

Vue de l'exposition de Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige, Musée de l'Elysée, Lausanne, 29.05. – 25.08.2019 © Yannick Luthy

Pray

" La peur est un sentiment humain et un instinct lié à la perception du danger. Le chapitre initulé Pray a trait au sentiment et au sédiment, ainsi qu'au mot « prière », en tant qu'acte de prier, au nom « proie » (prey en anglais) et au verbe « s'en prendre à » (to prey en anglais), dans le sens de saisir par la force aux fins de capturer ou d'exercer une influence destructrice. L'humanité n'est pas tant innocente, dans la mesure où c'est elle qui pille la terre. Ainsi les humains sont ici autant agresseurs que victimes. Afin de se protéger du glacier d'Aletsch, les habitants de Fiesch en Valais utilisent, depuis 1678, un serment officialisé par le Pape Innocent XI, par lequel ils prient Dieu de les protéger du mal que pourrait leur faire sa progression. En 2009 toutefois, le préfet de Conches a demandé au Pape Benoît XVI d'inverser le serment lors d'une nouvelle bénédiction papale. Mais c'est d'une tout autre sorte de miracle dont nous aurions besoin pour empêcher la disparition des glaciers alpins au cours du siècle : la « croyance » dans le fait que le changement climatique est aujourd'hui largement dû à l'activité humaine mais aussi dans l'urgence de décisions et de mesures sociales et politiques qui réduiront drastiquement les gaz à effet de serre et les émissions de carbone dans l'atmosphère. "

© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Great Aletsch Glacier, 2015-2018

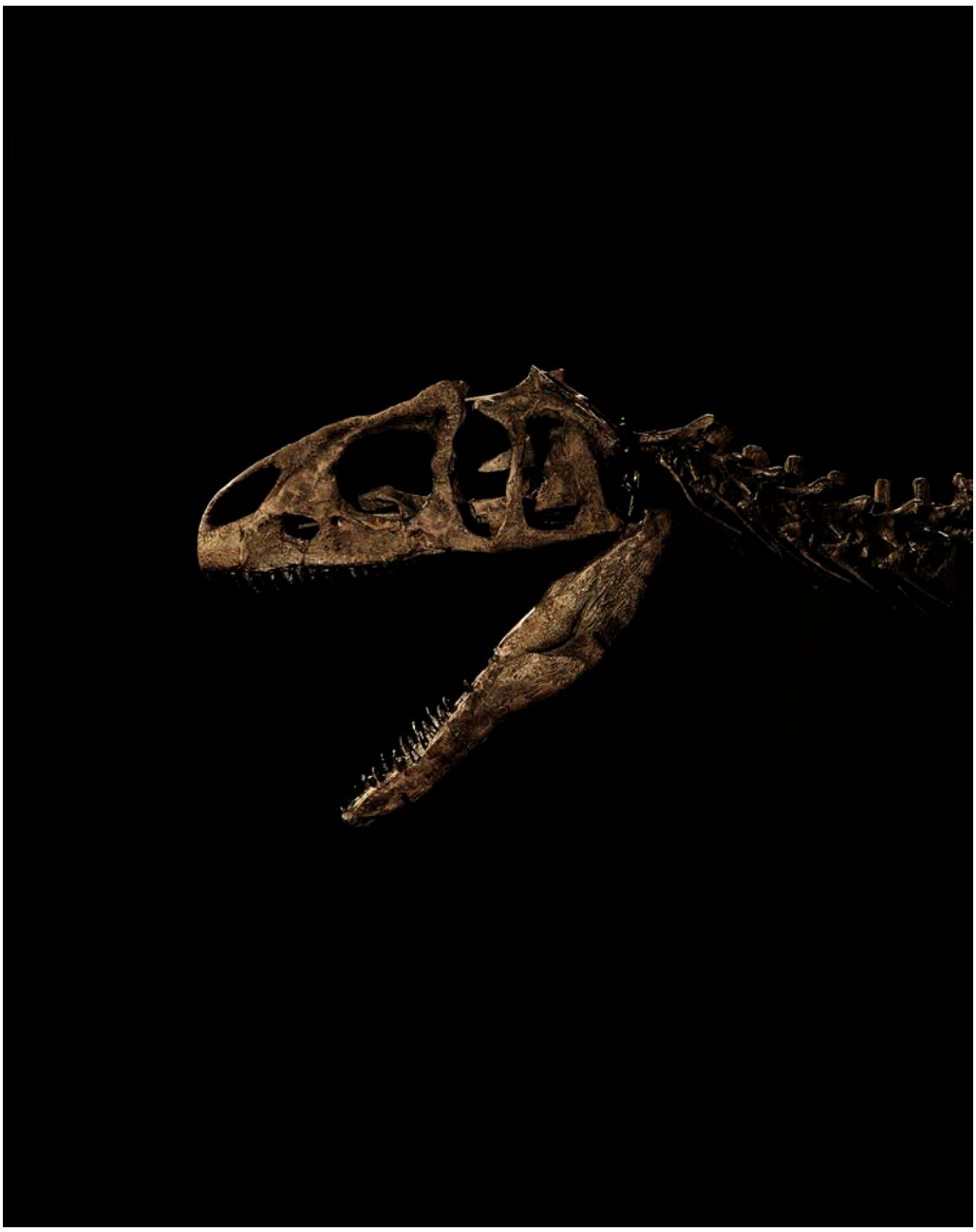
Great Aletsch Glacier

" Les satellites permettent de surveiller en permanence les moindres détails des reliefs de la croûte terrestre. Les informations récoltées peuvent aussi être utilisées pour prévoir les catastrophes naturelles et éviter les pires dégâts. Le chapitre sur le grand glacier d'Aletsch montre des images prises dans un mouvement plus aligné et plus itératif. Il suit une fissure qui scinde le paysage en raison d'un glissement de terrain autour de Moosfluh, au dessus de Riederalp, qui est dû à la fonte du glacier d'Aletsch. A l'échelle du temps et des processus géologiques, c'est un nonévénement microscopique, en particulier comparé à la taille des plaques tectoniques qui portent des continents entiers. Mais il a de graves conséquences ici et maintenant, en particulier pour la population locale. "

© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Evolution, 2015-2018

Evolution

" Qu'ont en commun le crâne d'un dinosaure vieux de 155 millions d'années, un lion empaillé, la peau d'un tigre, un oeuf d'oiseauéléphant et une dent de mammouth ? Deux choses au moins : d'une part, ils ont tous été photographiés alors qu'ils étaient vendus comme trophées d'une extrême rareté à des prix élevés lors d'une vente aux enchères ; de l'autre, ils proviennent soit d'espèces disparues, soit d'espèces en voie d'extinction. A lire certains titres comme « L'humanité a éliminé 60% des espèces animales depuis 1970 », la menace d'un effondrement des écosystèmes mondiaux paraît grande. Le vertige, cette impression que le sol se dérobe sous nos pieds, a trait ici à la perspective d'une éventuelle extinction de l'humanité, qui résulte en un sentiment apocalyptique d'une ère véritablement postanthropocène. En d'autres termes : soit nous nous décentrons et nous alignons sur les protagonistes non humains de la planète, en agissant très rapidement, soit notre disparition, en tant qu'espèce, est potentiellement en vue. Mais comme le fait remarquer Garry Peterson, il y a de l'espoir dans l'étude de l'effondrement : « L'effondrement est l'ombre de la résilience, ainsi étudier l'effondrement est une étude indirecte de ce qui rend un système résilient. » En d'autres termes : nous sommes condamnés à réussir. "



© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Evolution, 2015-2018

© Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige – Torrential Lava, 2015-2018

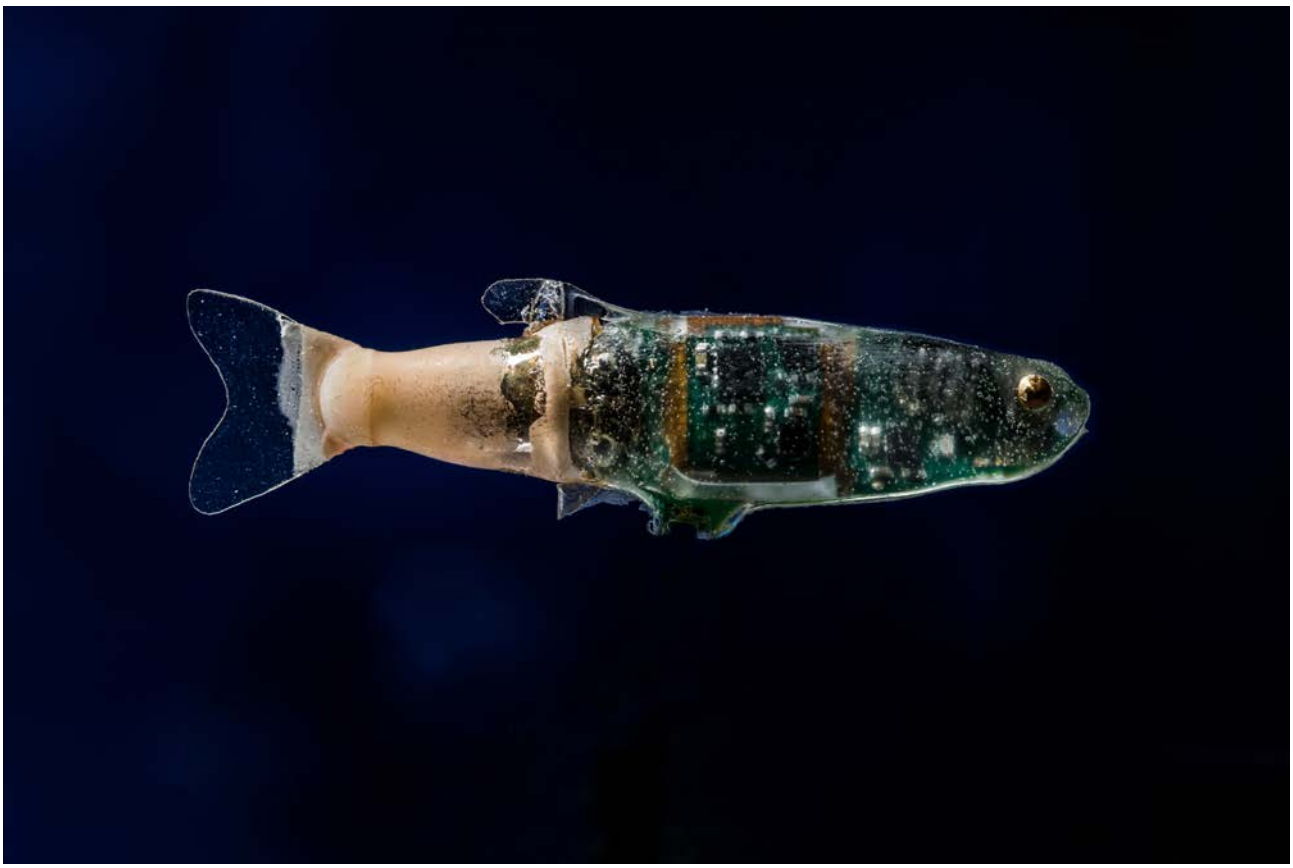
Torrential Lava

" Les processus d'érosion font naturellement partie des phénomènes géologiques terrestres qui, pendant des millénaires, ont façonné les reliefs et les couches sédimentaires de notre planète. L'air (ou l'atmosphère), l'eau et la terre sont les élément impliqués dans ce processus. L'érosion conduit à un accroissement de l'intensité et du nombre des coulées de boue, des glissements de terrain et des éboulements, et par conséquent des inondations dans lesquelles terre et eau se combinent avec la force de la gravité. Des phénomènes tels que le réchauffement climatique, la déforestation, l'imperméabilisation des sols due aux constructions, en plus des activités minières et d'autres industries extractives comptent parmi les causes qui, au cours des cent dernières années, ont atteint une ampleur qui exerce désormais une influence majeure sur ces flux et processus naturels. Alors que la recherche en géologie localise et mesure ces activités grâce à des sismographes, l'appareil photographique enregistre ici des constellations uniques et fascinantes, qui résultent de processus génériques et chaotiques, et de champs de force destructeurs. "

Vue de l'exposition de Yann Mingard, Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige, Musée de l'Elysée, Lausanne, 29.05. – 25.08.2019 © Yannick Luthy

Mammoth

" Les processus d'érosion et de sédimentation provoquent souvent l'enterrement d'êtres vivants de façon étonnante, donnant l'impression qu'ils ont été pétrifiés au prix de leur vie avant d'être fossilisés ou momifiés. Si cela est tragique pour chacune de ces formes de vie, c'est aussi un moyen précieux pour les scientifiques de les étudier des milliers d'années plus tard. Dans les conditions climatiques où existe un permagel, ce processus ne produit pas de fossiles mais des corps profondément gelés dans lesquels même le système de circulation sanguine est en partie resté intact, prêt à être étudié par des scientifiques. Parmi eux, des généticiens et des biologistes dont le but est d'inverser l'extinction des mamouths laineux afin de réduire la fonte du permagel qui est l'une des principales caractéristiques de l'écosystème de la toundra. Qui n'a pas rêvé de faire revivre une espèce cantonnée aux musées ? Des industries entières sont basées sur cette fiction. Mais cette forme de solution technique nous dédouane-t-elle de l'impératif de changer radicalement nos systèmes économiques basés sur les exploitations d'hydrocarbures ainsi que nos modes de vie ? A l'heure où cent entreprises produisent plus de 70% des émissions de carbone mondiales. "



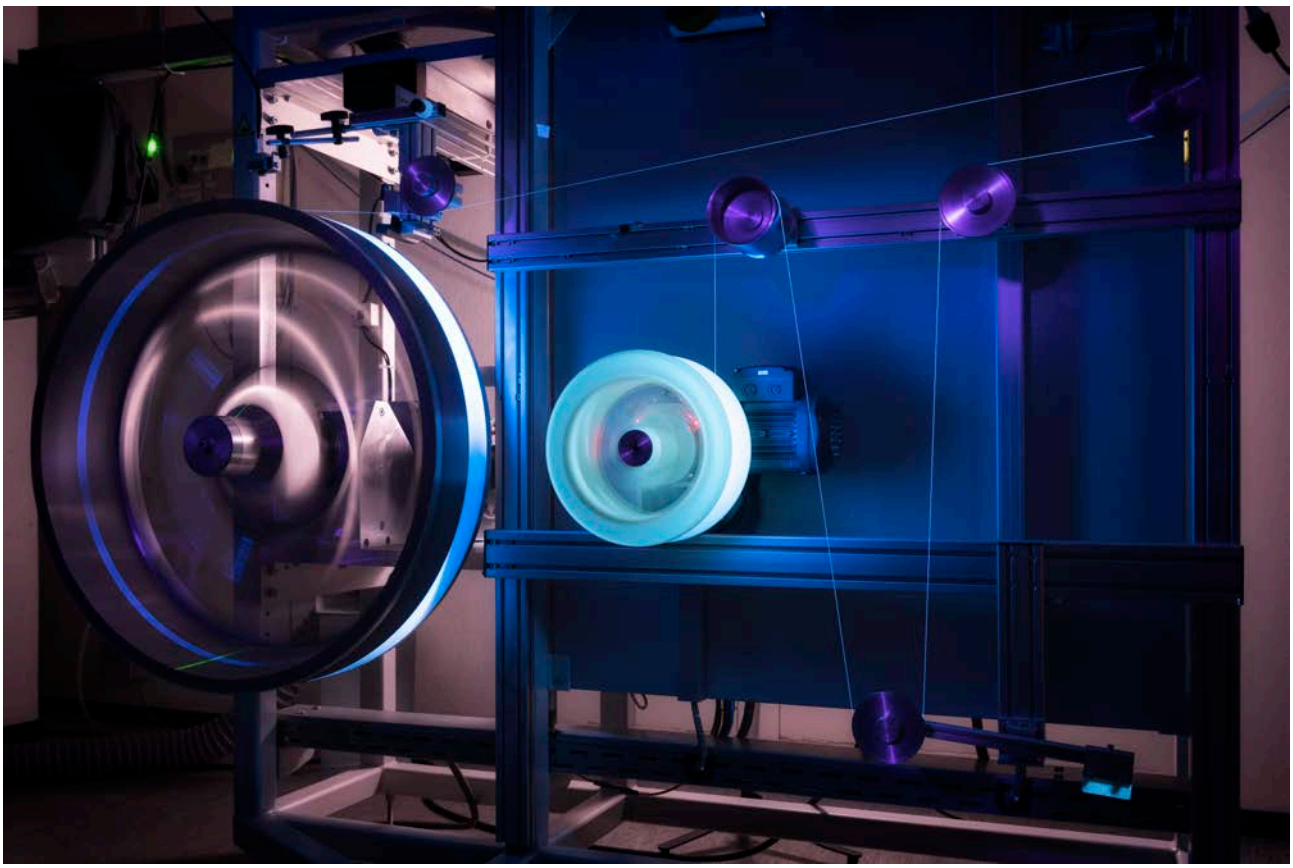
© Catherine Leutenegger/EPFL

Infinity Room I
ArtLab, EPFL, Lausanne, 12.04. – 28.07.2019
www.epfl.ch

Avec : Olivier Christinat, Bogdan Konopka, Catherine Leutenegger

" À l'occasion du 50ème anniversaire de l'EPFL, ArtLab célèbre le campus et son histoire par une exposition en deux volets intitulée *Infinity Room*. Ce titre fait référence au concept d'∞ et honore l'esprit scientifique animé par une pensée sans limite. *Infinity Room I* décline cette idée à travers l'objectif de trois photographes contemporains : Olivier Christinat, Bogdan Konopka, Catherine Leutenegger.
En 2018 chacun d'eux a entrepris, dans le cadre d'une résidence de longue durée, une exploration intensive du campus. Le résultat est un ensemble d'images pénétrantes qui révèlent l'énergie des personnes au travail, les multiples facettes de la science en développement et l'empreinte architecturale hors norme qui identifie aujourd'hui le campus dans le monde entier.
Olivier Christinat a réalisé plus de 10 000 clichés sur la vie quotidienne du campus et offre, à travers cette multitude d'images, une vision captivante de la vie sociale. En quête d'une lumière insaisissable et déclinante, Bogdan Konopka a méticuleusement saisi les formes architecturales grâce à des émulsions photosensibles de sels d'argent. Enfin, Catherine Leutenegger a infiltré les mondes microscopiques de la science afin de révéler de complexes objets de recherche.
Les photographies originales de *Infinity RoomI* ont été commandées par le président de l'EPFL, Martin Vetterli, en vue de la publication du livre *Regards sur l'EPFL* en collaboration avec le Musée de l'Elysée de Lausanne. En présentant ces images à travers une scénographie expérimentale, ArtLab leur offre un nouveau statut. Sortant du « cadre », l'exposition propose un assemblage de perspectives augmentées et de juxtapositions et crée de nouveaux espaces d'interprétation et sources de célébration.
Infinity Room II sera inaugurée en septembre 2019. "
Curatrice : Sarah Kenderdine, directrice ArtLab, assistée de Giulia Bini

Publication : *Regards sur l'EPFL*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2019.

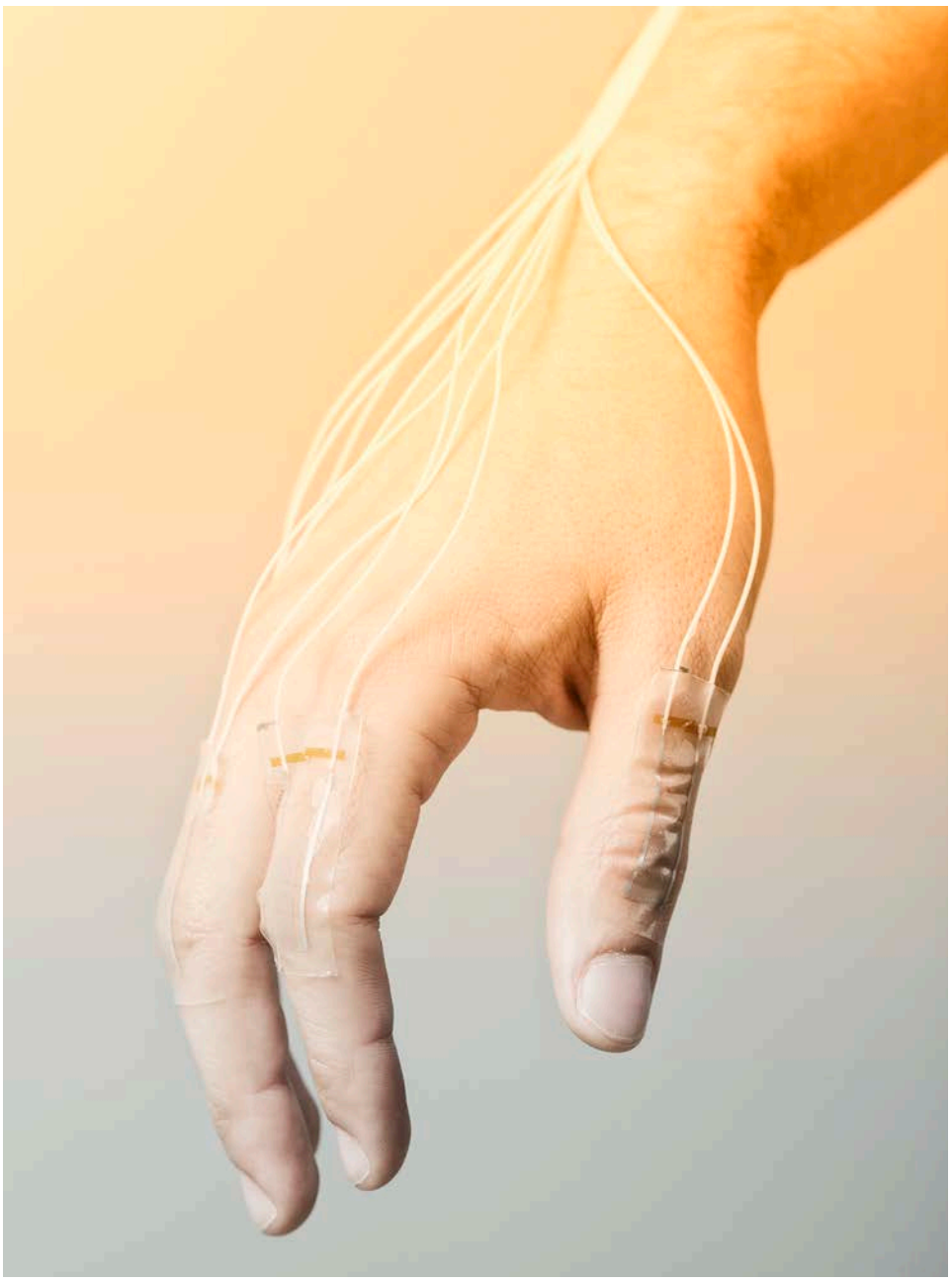


© Catherine Leutenegger/EPFL

Catherine Leutenegger (1983, CH)

Ci-dessus : Bobineuse pour fibre scintillante. La fibre s'enroule sur une roue de 1 m de diamètre, en six couches successives. Au total, 10'000 km de fibre sont utilisés pour la construction du nouveau trajectographe du détecteur LHCb, qui entrera en service en 2021 au grand collisionneur proton-proton du CERN.
Laboratoire de Physique des Hautes Energies (LPHE), Olivier Schneider.

Page précédente : Développé dans le cadre du projet Européen ASSISIbf, RiBot est utilisé comme leurre dans des expériences d'interaction entre robots et poissons. Le robot participe aux décisions collectives du groupe de poissons. Flexible, il mesure 60 mm et dispose d'une nageoire caudale actionnée.
Laboratoire de systèmes robotiques (LSRO), Francesco Mondada.



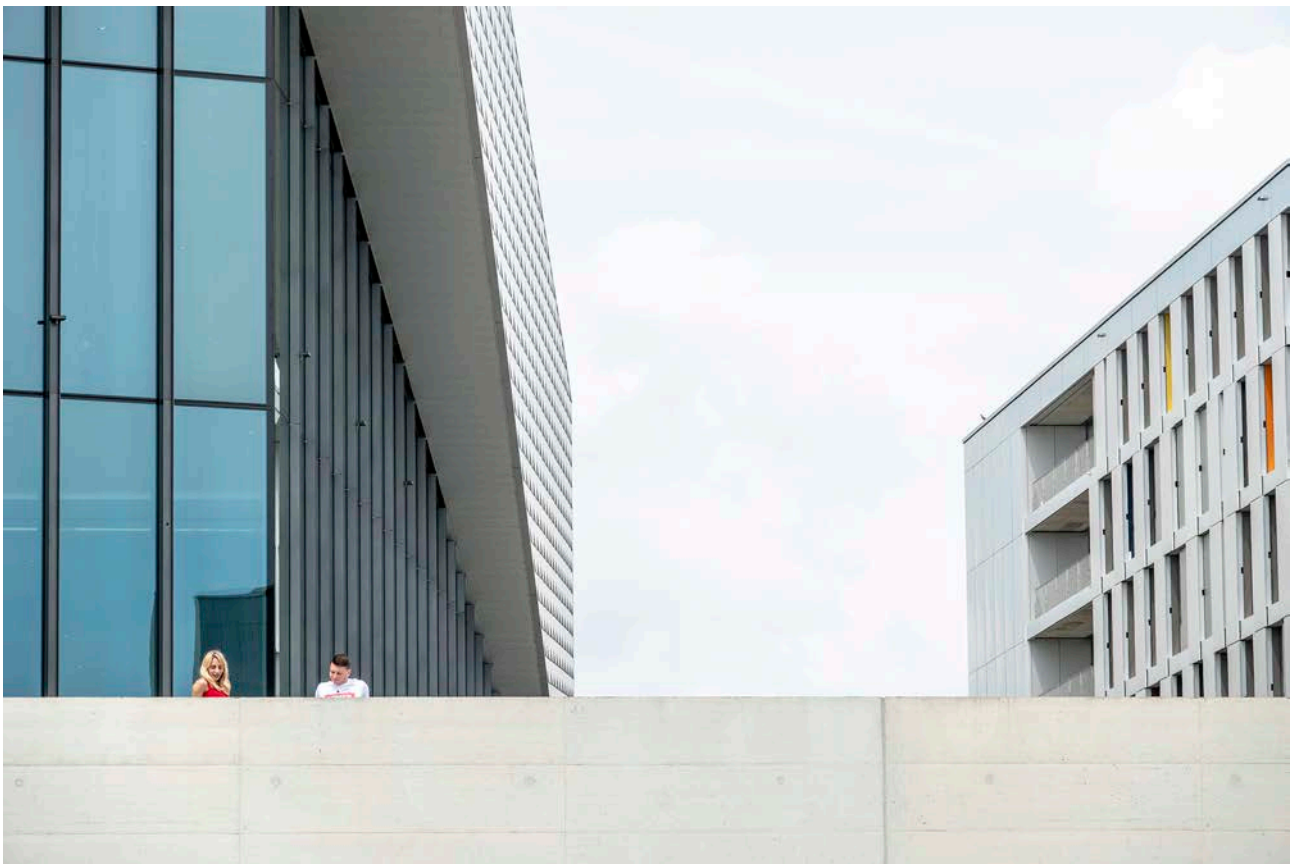
© Catherine Leutenegger/EPFL

Catherine Leutenegger (1983, CH)

Ci-dessus : Une peau électronique reliée au système nerveux ? Tel est le défi de Stéphanie Lacour, en particulier pour améliorer le design et la fabrication de dispositifs électroniques dont les propriétés mécaniques sont proches de celles des tissus hôtes.
Chaire de la Fondation Bertarelli de technologie neuroprosthétique, Stéphanie Lacour.

Page suivante : L'embryon de souris en développement *in vivo* est utilisé comme système expérimental pour comprendre le mécanismes du développement embryologique des mammifères, dont les humains font partie, ainsi que les raisons de certaines malformations.
Laboratoire de Génomique du Développement (UPDUB), Denis Duboule.

© Catherine Leutenegger/EPFL

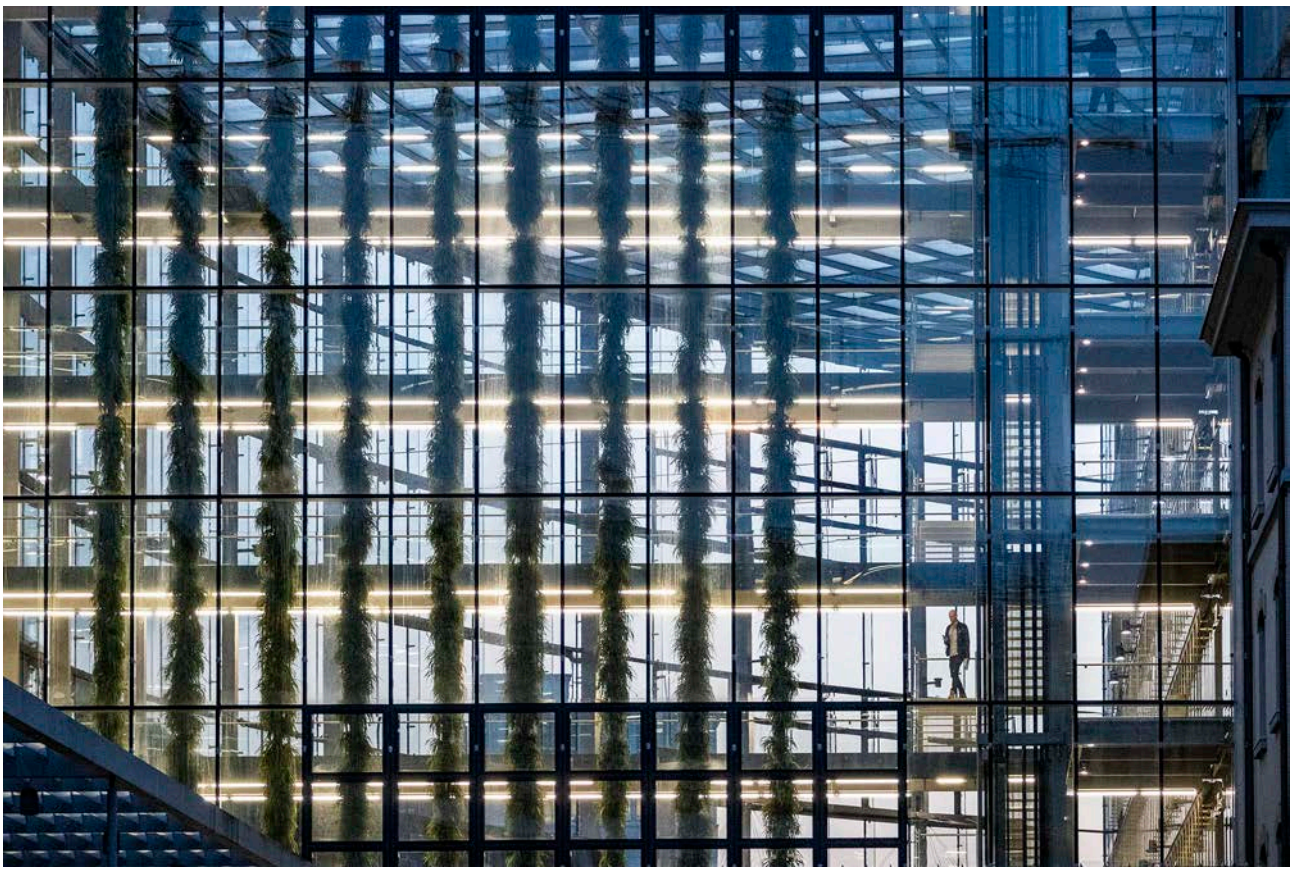


© Olivier Christinat/EPFL

Olivier Christinat (1963, CH)

Ci-dessus : Scène de vie, campus de Lausanne. Sur les 11'134 étudiants de l'EPFL, 3'250 sont des femmes (soit 29 %) et 7'884 des hommes (soit 71 %).

Page suivante : Campus Biotech, Genève. Le bâtiment accueille un centre d'excellence en biotechnologie et sciences du vivant fondé en 2013 par l'EPFL, l'Université de Genève, la famille Bertarelli et Hansjörg Wyss. Avec pour principale source d'énergie l'eau du lac, le bâtiment réduit considérablement son impact environnemental.



© Olivier Christinat/EPFL

© Lee Friedlander, *New York City*, 1966, épreuve au gélatino-bromure d'argent de 2004, 21.9x32.7 cm. Collection Fotomuseum Winterthur. Courtesy Fraenkel Gallery, San Francisco

Ombres de la Renaissance à nos jours
Fondation de l'Hermitage, Lausanne, 28.06. – 27.10.2019
www.fondation-hermitage.ch

" Après l'exposition *Fenêtres* en 2013, la Fondation de l'Hermitage poursuit son exploration des grands thèmes de l'iconographie occidentale et propose de découvrir les multiples facettes de l'ombre. Avec une sélection inédite de près de 140 œuvres, le parcours traverse 500 ans d'histoire de l'art et convoque des formes artistiques très variées, allant de la peinture à l'installation, en passant par la sculpture, l'estampe, le dessin, le découpage, la photographie ou encore la vidéo.
Que ce soit dans l'autoportrait (Rembrandt, Delacroix), les recherches sur la perspective (Bandinelli, de Hooch), le travail sur le clair-obscur (Cambiaso, Jordaens, Wright of Derby) ou la dramatisation des paysages chez les romantiques (Friedrich, Carus, Bendz), les chefs-d'œuvre présentés témoignent de l'intérêt continu des artistes pour ce thème. Parmi les points forts de l'exposition figurent les ombres impressionnistes (Monet) et post-impressionnistes (Cross, Sorolla), mais aussi une section confrontant les ombres inquiétantes et paradoxales des artistes symbolistes (Degouve de Nuncques, Spilliaert), expressionnistes (Munch), surréalistes (Dalí, Magritte, Ernst) et de la Nouvelle Objectivité (Schad, Stoecklin). Les usages de l'ombre dans la création moderne et contemporaine sont, quant à eux, déclinés à travers des œuvres emblématiques de Picasso, Warhol, Boltanski ou encore Kosuth, tandis que les artistes vidéo (Acconci, Otth, Maisonnasse) réinterprètent les grands mythes des origines qui, de Platon à Pline, relient l'ombre, l'art et la connaissance. En contrepoint, une importante section photographique rassemblant notamment des images saisissantes de Steichen, Ray, Friedlander et Tillmans, montre que ce thème suit la photographie comme son ombre… "

© Wolfgang Tillmans, *sheep shadow*, 2012, impression jet d'encre montée sur aluminium, 137x204 cm. Courtesy Galería Juana de Aizpuru, Madrid & Galerie Buchholz, Berlin / Cologne

" Avec des prêts provenant de musées prestigieux et de collections privées, cette exposition d'envergure internationale montre les innombrables formes que peut prendre une « ombre au tableau », et illustre les liens intimes entre l'ombre et les arts depuis l'introduction des ombres portées dans la peinture à la fin du Moyen-Âge. "

Commissariat : Victor I. Stoichita, professeur ordinaire en histoire de l'art des temps modernes à l'Université de Fribourg ; Sylvie Wuhrmann, directrice de la Fondation de l'Hermitage ; Aurélie Couvreur, conservatrice de la Fondation de l'Hermitage.

Publication : L'exposition est accompagnée d'un ouvrage richement illustré, contenant un avant-propos de Sylvie Wuhrmann et Aurélie Couvreur et des essais de Marco Costantini, Corinne Currat, Michel Hilaire, Dominique Hoeltschi, Patrizia Lombardo, Dominique Païni, Michel Pastoureau, Didier Semin, Victor Stoichita, publié en co-édition avec La Bibliothèque des Arts, Lausanne.

Un programme d'activités pluridisciplinaires en écho à l'exposition *Ombres, de la Renaissance à nos jours* :
- Cycle de conférences par Victor Stoichita, Michel Pastoureau et Patrizia Lombardo ;
- En partenariat avec la Cinémathèque suisse et la section d'Histoire et esthétique du Cinéma de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, cycle de films sur l'ombre au cinéma ;
- Création, en collaboration avec Omar Porras et le TKM Théâtre Kléber-Méleau, d'un spectacle autour des grands mythes de l'ombre, avec la comédienne Emmanuelle Ricci, et dans un décor inédit d'Alex Baladi ;
- Avec le Centre interfacultaire en sciences affectives de l'Université de Genève, visites guidées de l'exposition par le Professeur David Rudrauf et les médiateurs du CISA, pour mettre en évidence les liens entre l'ombre, les émotions et la théorie mathématique de la conscience ;
- Balades acoustiques à l'écoute des chauve-souris, en collaboration avec Pierre Perréaz et le Centre de coordination pour l'étude et la protection des chauve-souris du canton de Vaud.

Eugène Delacroix, *Autoportrait*, 1818, peinture à l'huile sur toile, 60.5x50.5 cm. Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie, Musée des Beaux-Arts ; © photo : C. Lancien, C. Loisel / Réunion des Musées Métropolitains Rouen Normandie

Andy Warhol, *Autoportrait*, 1966, encre sérigraphique sur toile, 57x57 cm. Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole ; photo Yves Bresson, Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, inc. / 2019, ProLitteris, Zurich

© Guillaume Perret/lundi13, Aleksandr et Aleksandra, Kiev, 2017. Courtesy Focale

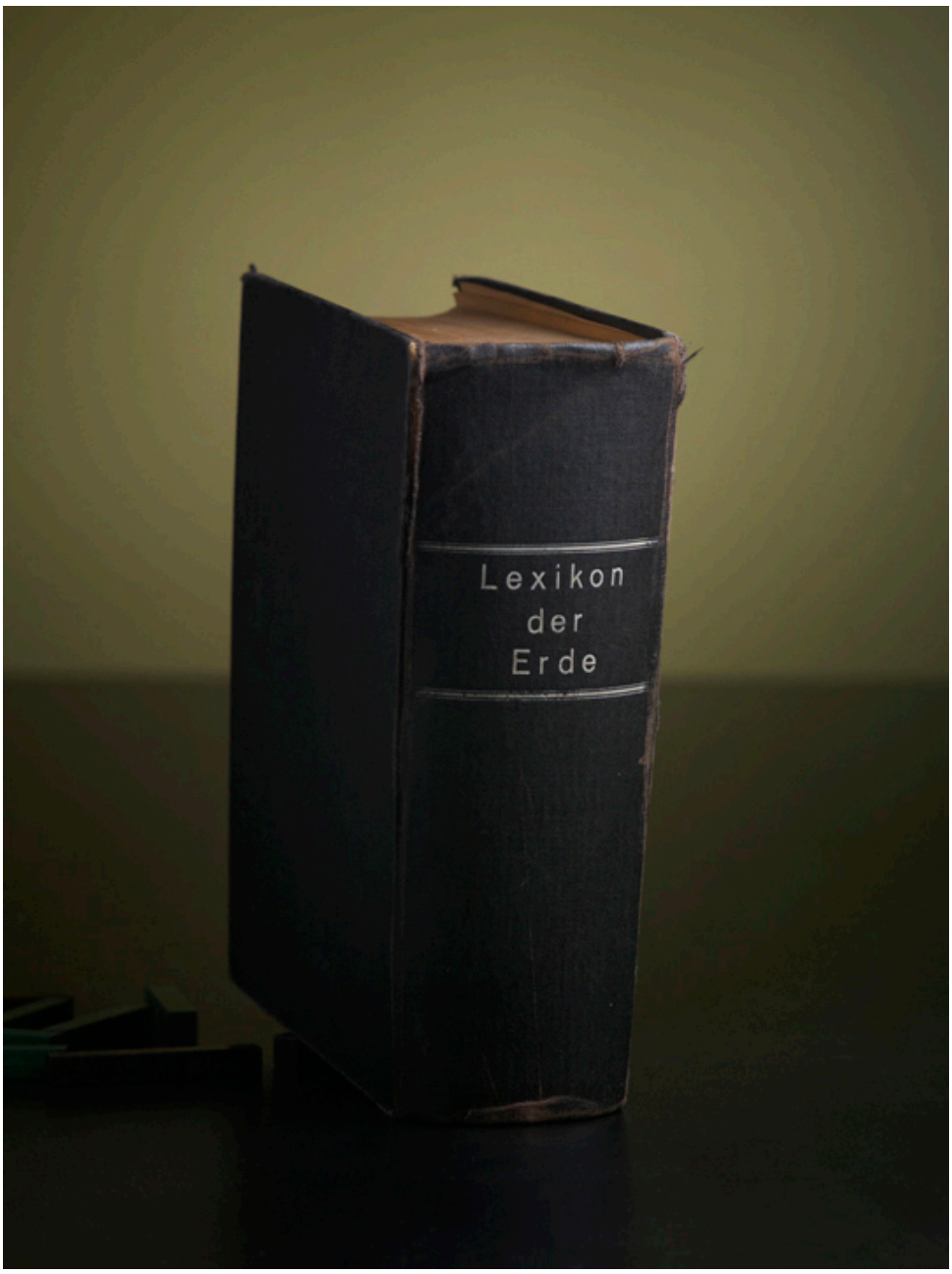
Guillaume Perret. Amour
Galerie Focale, Nyon, .2019
www.focale.ch

« Nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont mais telles que nous sommes ».

" Ces mots d'Anaïs Nin suggèrent que la définition de l'amour doit être suffisamment ouverte pour sentir battre le cœur de l'humanité. Par une approche poétique, Guillaume Perret cherche à mettre en lumière des situations amoureuses qui sortent des sentiers battus et qui nous rappellent qu'au delà des difficultés rencontrées, toute forme d'amour est belle aussi par son caractère profondément unique et personnel. Ces formes multiples, acceptées ou non, nous renvoient à nos propres représentations. Des amours qui sortiraient de l'ordinaire s'il ne relevait d'abord, sous le regard du photographe, d'une commune humanité. Des individus de tous âges, de toutes apparences physique, de toutes religions, homosexuelles ou hétérosexuelles, transgenres ou adeptes de sexualités variées, obéissent avec courage à la nécessité de faire violence à leur discrétion sociale et de se montrer, un peu ou beaucoup. Nous nous aimons, c'est tout. Regardez-nous. Et si l'amour est dangereux pour un photographe, autant commencer par regarder en face non le sentiment, mais le péril qui lui est associé. Que dire encore sur un thème à ce point universel, aussi souvent abordé que sabordé par l'esthétisme, la mièvrerie, la provocation, les bons et les mauvais sentiments, la répétition infinie du même ? Comprenons-nous. Dans sa pratique photographique, Guillaume Perret ne met ni sa vie ni sa profession en danger. Il s'agit d'une méthode de travail. Attendre l'imprévu, compter sur le hasard, prendre le risque de se laisser surprendre et incorporer les aspérités et les accidents dans le processus de création. La vérité d'un regard est à ce prix-là.
Susciter la mise en danger, l'étreindre dans l'espoir d'amener une vérité de regard. Etre juste, pertinent, emphatique. « Va vers ton risque », conseillait le poète. Aller vers un destin commun. Entre autre grâce à des images de fibres nerveuses, si mystérieuses qu'on peine à prendre la mesure de leur échelle, entre infiniment petit et infiniment grand. Grâce aussi aux correspondances introduites entre des portraits de passions et des photos de nature, entre la chair et la matière organique, entre l'épiderme et la surface de l'eau. L'amour est élémentaire. Il est élan vital. "

© Guillaume Perret/lundi13, Laia, Valentin et Agatha, Genève, 2017. Courtesy Focale

© Guillaume Perret/lundi13, Emma et Edgar, Genève, 2017. Courtesy Focale



© David Gagnebin-de Bons, Sans titre, 2011

David Gagnebin-de Bons. Index du fantographe
Château de Gruyères, Gruyères, 06.07. – 20.10.2019
www.chateau-gruyeres.ch

" Tel un auteur de science-fiction, David Gagnebin-de Bons use d'effets et de tours pour révéler un monde fascinant à la fois tangible et étrange. Mêlant l'onirique, le quotidien et les fruits du hasard, il crée avec virtuosité des illusions photographiques qui invoquent la littérature, ses expériences sensibles, ses rêves et ses recherches sur la production des images.
Ses œuvres sont toujours le résultat d'une rencontre. Un objet anodin trouvé fortuitement, un paragraphe au fil d'un roman, une chimère nocturne constituent le point de départ des séries de travaux que le photographe présente pour la première fois au Château de Gruyères. Composant – ou recomposant – ses images tel un sculpteur, David Gagnebin-de Bons nous emporte dans ses histoires à voir, à la rencontre des merveilles qui peuplent son univers. "

Harry Gruyaert, Riders relax whilst the Tour organizers negotiate with farmers on stage 16 to remove their tractors from the road, Tour de France, 1982 © Harry Gruyaert/Magnum Photos

Géographies de la montagne
MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 22.06 – 13.10.2019
www.mbal.ch

Avec : Noémie Goudal, Henrik Spohler, Magnum Photos, Charles L'Eplattenier.

" Le paysage est au centre de nos préoccupations. Il nous fait voyager, rêver; il nous unit, nous nourrit. Nous l'habitons, agissons sur lui et avec lui. Le paysage peut être envisagé de multiples façons que l'on soit géographe, architecte, philosophe, anthropologue, touriste ou artiste. Il témoigne de notre histoire sur la terre. Avant tout, le paysage est intimement lié à notre histoire du regard. La peinture comme la photographie et le cinéma ont développé des représentations variées qui ont structuré le regard que nous portons aujourd'hui sur la nature. Spectacle séduisant, suscitant l'admiration et la curiosité, le paysage provoque parfois de la peur, voire de la colère. A l'heure où notre monde vit des modifications climatiques dont nous ne mesurons pas encore l'impact, le MBAL s'intéresse au genre du paysage, et en particulier aux représentations de la montagne.
Longtemps considérée comme éternelle et indestructible, la montagne porte en effet une charge affective. Il y a ainsi le regard admiratif du peintre neuchâtelois Charles L'Eplattenier pour le Jura qu'il affectionnait tant. Cent ans plus tard, on retrouve le regard scrutateur de Henrik Spohler invité à photographier le Parc du Doubs. Alors qu'auparavant la montagne était regardée de loin, vénérée ou crainte, elle est aujourd'hui un territoire à maîtriser. L'exposition consacrée Magnum Photos réunit les images de montagne de 50 photographes qui ont parcouru le monde. En observant les humains à distance ou à proximité de la montagne, ils révèlent comment le paysage nous affecte de multiples manières. Enfin, fascinée par la relation entre le paysage physique et le paysage mental, l'artiste Noémie Goudal emmène le visiteur dans un espace labyrinthique où on découvre ici et là des montagnes qui se répondent. Le 21e siècle a hérité d'une définition du paysage plus complexe qu'il n'y parait. Goudal nous rappelle que le monde est devenu paysage dès qu'il a été vu et représenté comme tel et qu'il n'y a pas qu'une mais bien des manières de voir. L'observation est toujours liée à l'interprétation que l'on se fait de la nature. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus nous contenter de regarder les paysages comme de beaux décors. Les artistes montrent à quel point l'humain façonne les paysages, lesquels en disent long sur nos sociétés. "
Nathalie Herschdorfer, Directrice du MBAL

Martin Parr, The Matterhorn, Alps, Switzerland, 1990 © Martin Parr/Magnum Photos

Magnum Photos Montagnes
MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 22.06 – 13.10.2019
www.mbal.ch

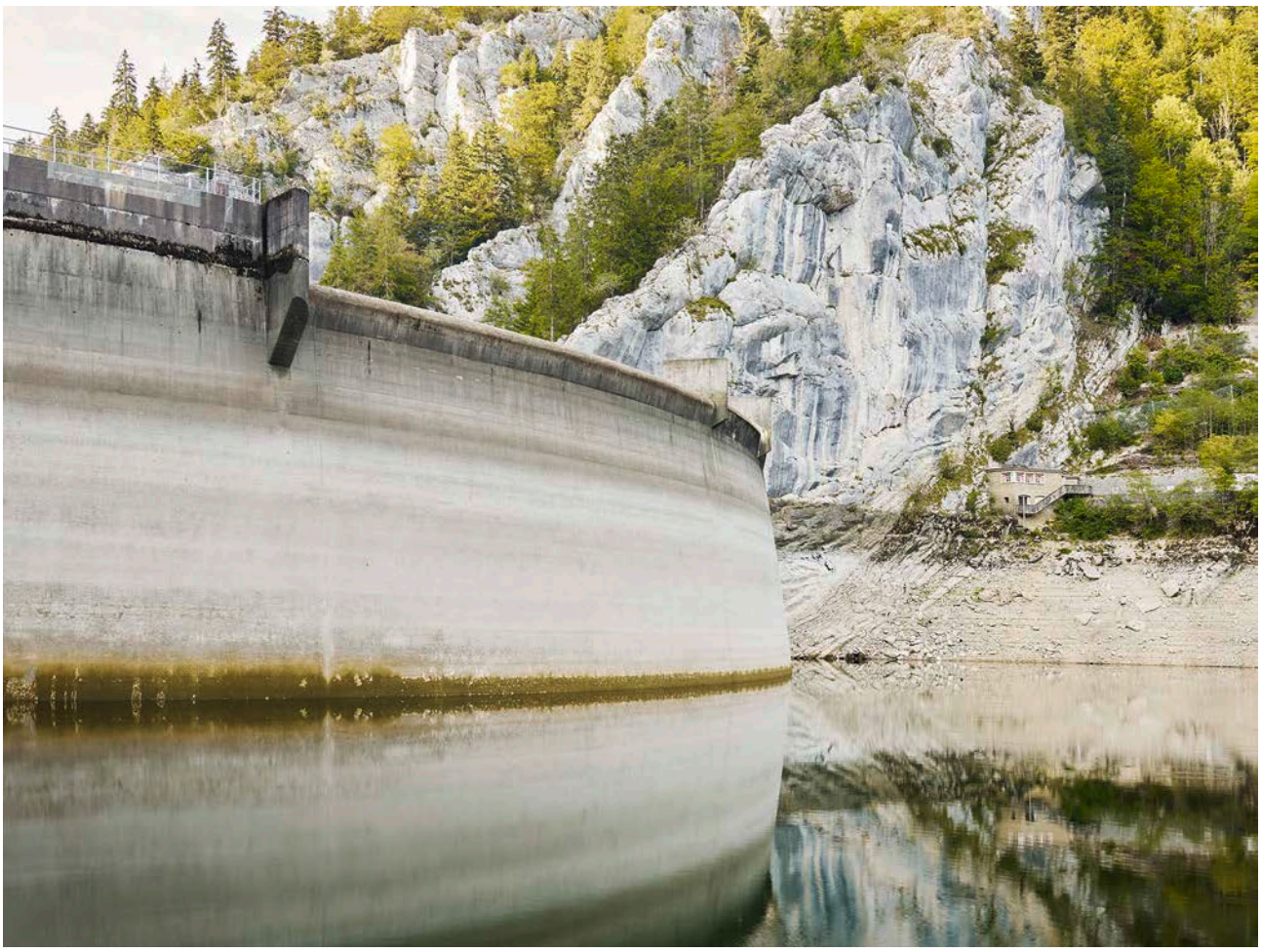
" […]Bien que Magnum Photos ne soit pas célèbre pour ses paysages, la montagne demeure un fil conducteur qui permet de parcourir l'histoire de l'agence, réunissant ainsi dans ses archives des images des plus hauts sommets du monde. […] La montagne rapproche l'humain de la nature, le projette parfois dans des conditions climatiques extrêmes, le rend souvent humble face aux éléments.
Alors que la sensibilité humaniste des premières générations de photographes de l'agence Magnum fait généralement d'eux des artistes qui affirment leur communion avec le monde qu'ils photographient, les générations suivantes observent leurs semblables sous un nouveau regard. Lorsque les photographes décident d'aller à la rencontre de la montagne aux prises avec un tourisme intense, ils savent qu'ils se trouvent face à une nature aménagée et mise en scène. Au 21e siècle, la montagne a tant été domestiquée qu'elle en est réellement fragilisée. Alors qu'a cours son industrialisation intensive, les photographes dépeignent les usages et abus que l'homme inflige à la nature, soulevant par là des questions sociales et politiques. Aujourd'hui, il s'agit moins de faire découvrir des lieux restés inaccessibles mais de montrer un environnement en mutation, voire en péril. "

L'exposition est organisée par le MBAL en étroite collaboration avec Magnum Photos. Une version de l'exposition est à découvrir au Forte di Bard, dans la vallée d'Aoste, du 17 juillet 2019 au 7 janvier 2020.

Publication : L'exposition est accompagnée d'un livre publié par Prestel, en anglais et en allemand

Alex Majoli, Africa's majestic second highest peak, contains the remnants of fast disappearing snowfields, Mount Kenya, 2004 © Alex Majoli/Magnum Photos

© Henrik Spohler, La Petite Morée (entre St-Brais et Glovelier), septembre 2018. Courtesy MBAL



© Henrik Spohler, Doubs, Barrage du Châtelot, septembre 2018. Courtesy MBAL

Henrik Spohler. Parc du Doubs
MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 22.06 – 13.10.2019
www.mbal.ch

" À l'heure où notre monde vit des modifications climatiques dont nous ne mesurons pas encore l'impact, le MBAL apporte sa pierre à l'édifice en proposant une réflexion par l'image sur le paysage contemporain. Inviter un photographe à observer un territoire consiste d'une part à offrir une représentation du paysage à nos contemporains et aux générations futures, et d'autre part à ouvrir de nouveaux horizons sur la pensée du paysage. Le MBAL et le Parc naturel régional du Doubs se sont ainsi associés pour organiser une résidence d'artiste. Le choix s'est porté sur le photographe allemand Henrik Spohler (1965) pour le regard singulier qu'il porte depuis de nombreuses années sur le paysage contemporain lors de ses voyages dans différentes régions du monde. Le projet *Parc du Doubs* entend aller au-delà du simple témoignage consacré à ce parc naturel régional d'importance nationale dont la création remonte à 2012. S'intéresser de près à un parc naturel suisse permet d'interroger la définition de la « nature » au 21e siècle.
Le dernier grand projet de Spohler s'intitulait *Le Troisième Jour* en référence à la Genèse biblique et au jour durant lequel Dieu aurait créé la nature. Le photographe nous présentait une vision crue et sans artifices de l'agriculture industrielle. Dans le cadre de la résidence d'artiste au sein du Parc du Doubs, Spohler a reçu carte blanche. La seule condition qui fut posée était de faire le portrait du parc qui s'étend sur quelque 300 km^2 . Ce territoire, situé au sud de la rivière, à la frontière française, s'étend des Brenets, près du Locle, jusqu'à Saint-Ursanne en passant par les Franches-Montagnes. Spohler a sillonné entre l'automne 2018 et le printemps 2019 le Parc, ses berges et pâturages lors de longues promenades en solitaire. Il a été particulièrement intéressé par la manière dont l'activité humaine façonne le paysage tout en défendant des zones protégées. Spohler observe les tensions que vit la campagne, où le naturel côtoie le construit, où le rural côtoie l'urbain. Ses prises de vue remarquablement contrôlées répondent à l'atmosphère qui se dégage de ces lieux aménagés.

© Henrik Spohler, Les Roches-de-Moron (Les Planchettes), octobre 2018. Courtesy MBAL

Les humains du 21e siècle, pour la plupart citadins, aspirent encore à une nature sauvage mais celle-ci se révèle être en réalité une utopie qu'il est difficile de tenir à l'écart de l'urbanisation que connaît la planète. Le regard scrutateur de Spohler montre que nous ne pouvons plus nous contenter de contempler les paysages comme de beaux décors. L'agriculture, l'élevage, le jardinage fabriquent une nature qui est humaine. Le paysage est ainsi composé à la fois d'un espace « naturel » et d'un espace « vivant », « humain », un espace social, économique, marqué par l'histoire des transformations de la nature en territoire. Il y a beaucoup à apprendre sur nos sociétés humaines en observant la géographie qui se dessine à la surface de la terre, et c'est ce que Spohler cherche à mettre en lumière. Dans sa photographie, le paysage n'est ainsi pas à l'arrière-plan comme cela a souvent été le cas : il fait venir le fond au premier-plan pour nous montrer l'interrelation entre nature, territoire et regard humain. Réalisée en collaboration avec le Parc naturel régional du Doubs, l'exposition est accompagnée par une publication produite par les deux institutions et disponible au MBAL. "

© Noémie Goudal, Démantèlement I, 2017-2018, 12 impressions jet d'encre, 17x23 cm, avec cadre : 91x85 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire

Noémie Goudal. Telluris
MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 22.06 – 13.10.2019
www.mbal.ch

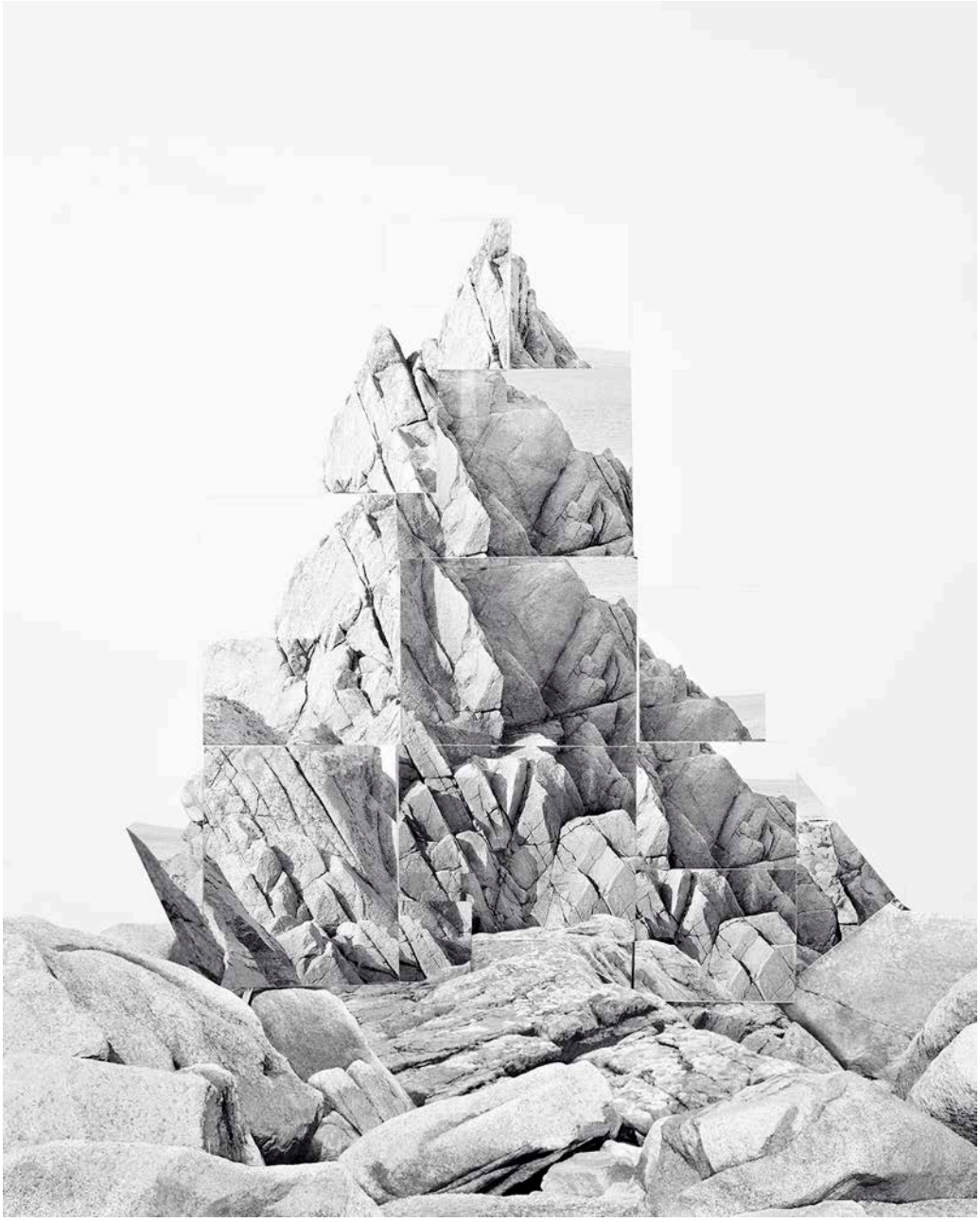
" Admettre que le paysage tient autant de la fiction que de l'artifice reste difficile, comme si cela contredisait notre expérience intérieure. Le travail fascinant de l'artiste française Noémie Goudal (1984) induit subtilement cette prise de conscience, par des dispositifs infiniment complexes et des approches théoriques à chaque fois renouvelées. En effet, la plupart des séries photographiques qu'elle conçoit sont le fruit d'une longue recherche documentaire, et leur réalisation nécessite des domaines d'expertise variés.
La plasticienne investit l'espace d'exposition avec une installation labyrinthique selon son habitude, qui nous invite à déambuler et y découvrir peu à peu ses oeuvres. L'artiste parisienne longtemps établie à Londres où elle s'est formée, puise une grande partie de ses influences dans l'histoire des sciences. Après avoir évoqué notre rapport mouvant au ciel, la photographe consacre ses trois dernières séries à notre compréhension, tout aussi fluctuante, de la formation de la Terre, de ce qui ne s'appelait pas encore géologie, quand nous pensions les montagnes éternellement statiques.

Vue de l'exposition de Noémie Goudal, Telluris, Edel Assanti, Londres, 11.5. – 23.06.2018 ; photo : © Will Amlot studio

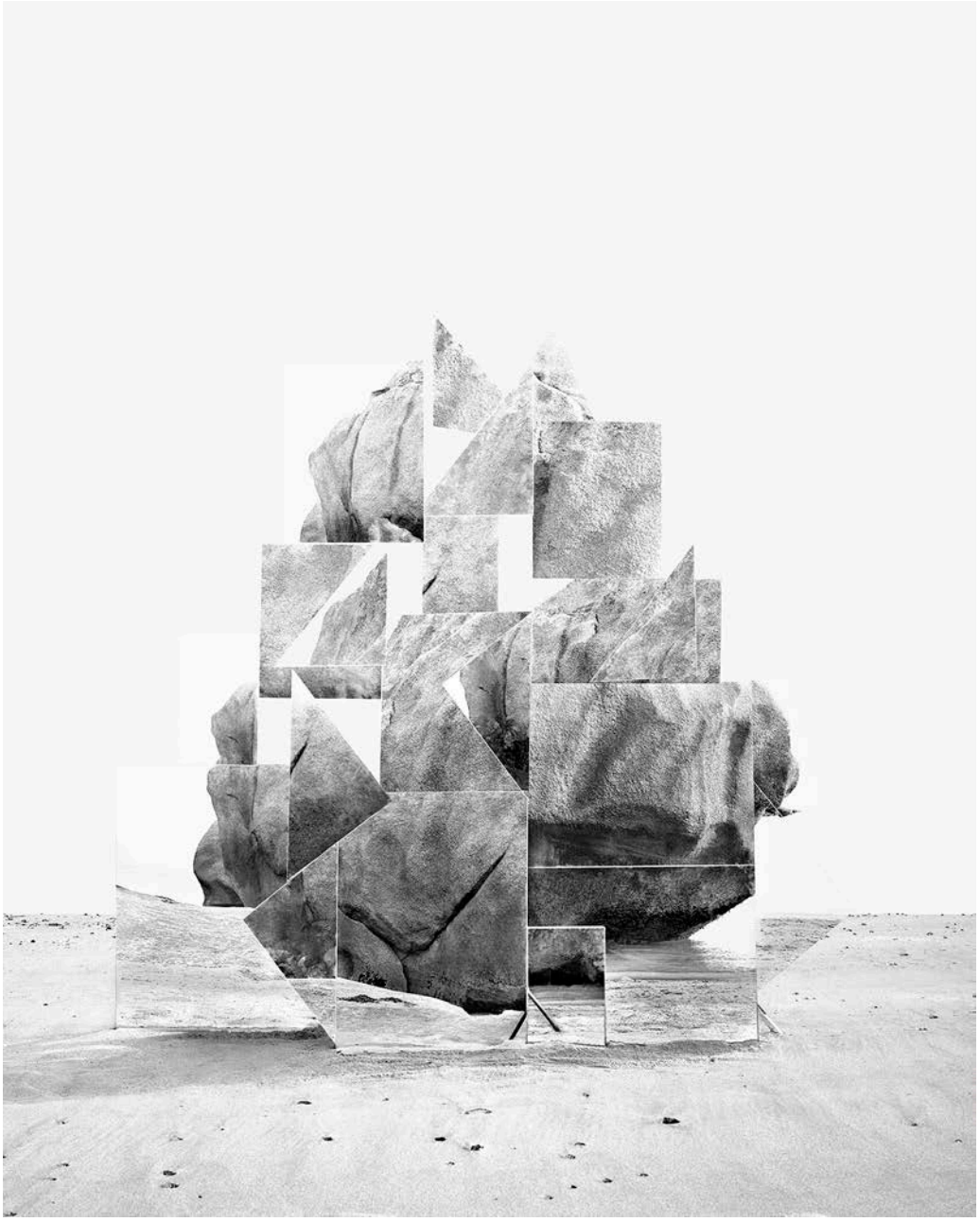
Ainsi la série *Soulèvements* nous rappellent qu'à contrario, le visage de la Terre dessiné par le relief est bien interminablement mouvant. Les montagnes reconstituées par le truchement d'un assemblage de miroirs, disposés dans une zone rocheuse en Bretagne, sont toujours mouvantes, selon les points de vue et les lumières.
La série *Démantèlements* évoque aussi cette métamorphose continue : une montagne imprimée sur un papier hydrosoluble a été contrecollée sur une bâche transparente, puis placée en plein air devant un paysage. Dans la juxtaposition de ces petits formats, la montagne semble fondre, comme les glaciers aujourd'hui.
La série *Telluris*, construite sur des assemblages variables de cubes dans le désert californien, souligne l'obsession humaine à vouloir saisir son milieu, comme si l'apprivoiser avec des équations rendait notre condition existentielle moins fragile.
Noémie Goudal veut placer le spectateur dans une position active, autant par les décors immersifs qu'elle imagine pour ses expositions mais aussi par ce style unique, le plus souvent des photographies de grand format, vides de tout repère spatiotemporel, conçues comme une succession de couches. Au premier regard, on croit être face à des paysages photographiés comme on en trouve tant dans l'histoire de la photographie, mais très vite nous comprenons que nous ne sommes pas face à une image documentaire. L'artiste laisse volontairement des indices dans ses images, nous conduisant à cette prise de conscience. Peu à peu l'oeil voit les éléments de construction amenés physiquement sur les lieux photographiés. Il ne faut en effet pas se méprendre car il n'y a ni recours à la retouche ou au traitement d'images chez Noémie Goudal. L'artiste nous emmène dans ses interrogations devant des paysages qui se veulent ouverts et indéfinissables. "

Publication : Une interview de l'artiste par Joël Vacheron paraît dans la série *Pouvez-vous nous parler ...*, publiée par le MBAL.

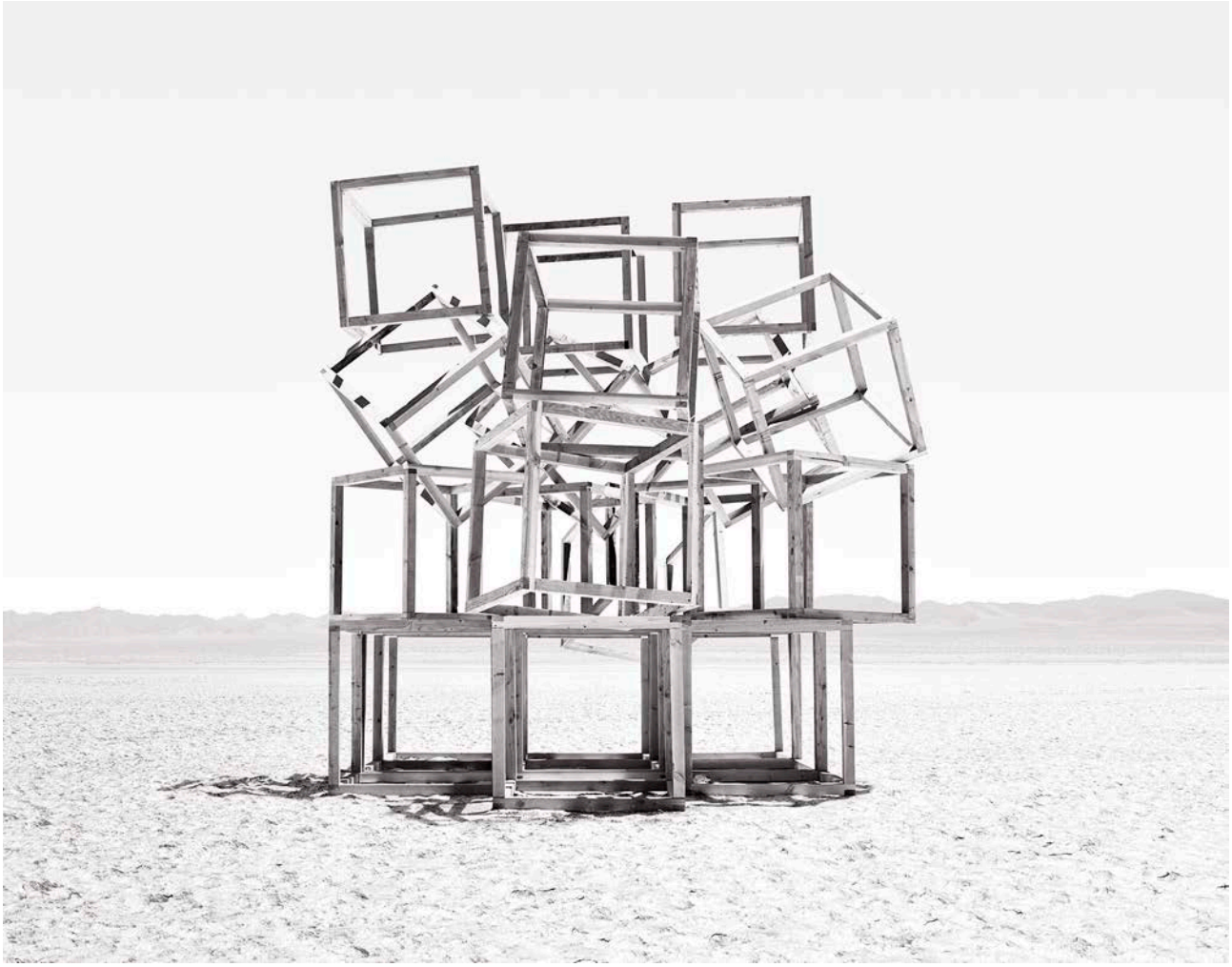
→ En ligne : http://www.mbal.ch/mbalwp/wp-content/uploads/MBAL-NOEMIE-GOUDAL-FR.pdf



© Noémie Goudal, Soulèvement I, 2018, impression jet d'encre, 150x120 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire



© Noémie Goudal, Soulèvement VI, 2018, impression jet d'encre, 150x120 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire



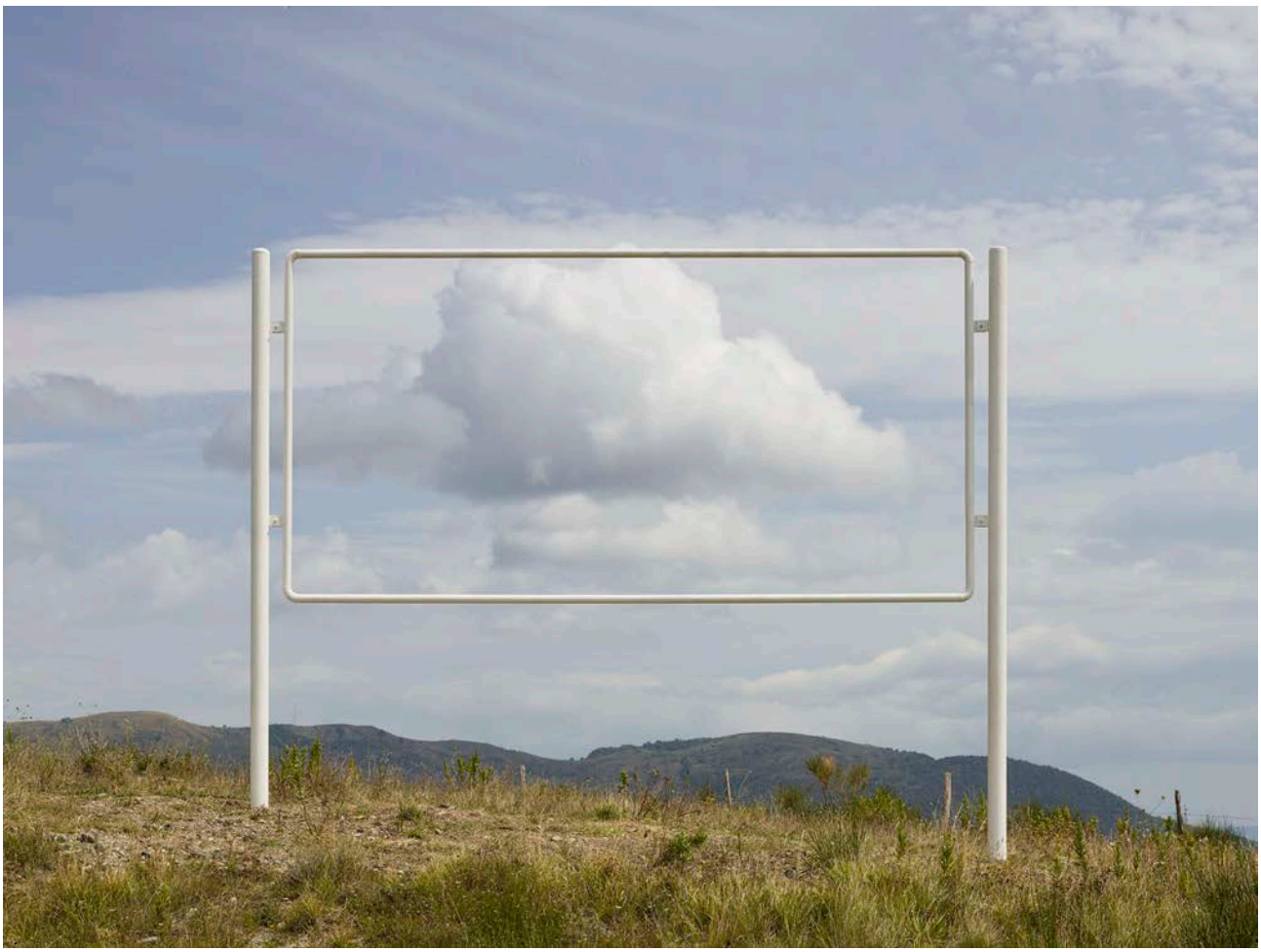
© Noémie Goudal, Telluris I, 2017, impression jet d'encre, 160x203 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire

© Noémie Goudal, Telluris IX, 2017, impression jet d'encre, 160x203 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire

© Maurizio Montagna, Billboard – Latronico 2018, Polittico # 001 2018-08-14, impression pigmentaire, 9x 24.7x33 cm. Court. Cons Arc

Maurizio Montagna. Billboard– Latronico 2018
Galleria Cons Arc, Chiasso, 12.05. – 27.07.2019
www.consarc.ch

Billboards est le fruit d'une recherche de Maurizio Montagna (1964, IT), photographe milanais, sur des aspects vernaculaires de notre environnement. Il étudie et représente les paysages, leurs transformations et la stratification des signes qui les composent. Le photographe expose notamment des images prises en 2017 à Latronico, Basilicata (Italie) lors de la résidence *A Cielo Aperto*. Débuté en 2003, le projet *Billboards* étudie la relation entre des éléments banaux tels que des panneaux d'affichage vides et leur contexte. Si les publicités sont des messages qui remplissent et saturent les paysages urbains et suburbains, leurs structures de soutien, lorsqu'elles sont privées de ces messages, peuvent être transformées en éléments ayant des significations différentes. Du point de vue du photographe, les panneaux d'affichage dialoguent avec l'environnement bâti ou la nature en créant des effets de surcadrage. Ils sont les protagonistes de la composition des images comme de l'espace de notre quotidien.



© Montagna Maurizio, Billboard – Latronico, 2018, 2018-08-26_13.10.08, impression pigmentaire, 79.5x106 cm. Courtesy Cons Arc

© Lawrence Carroll, Studio road – 3, 2019, impression pigmentaire, 31.8x31.8 cm. Courtesy Rolla

Lawrence Carroll. Photographs
Rolla Foundation, Bruzella, 18.05 – 01.09.2019
www.rolla.info

Lawrence Carroll (1954-2019) était un artiste américain d'origine australienne s'exprimant essentiellement à travers la peinture et la sculpture. Ce projet photographique est réalisé lors d'un long périple à travers les Etats-Unis en raison d'un déménagement dans une autre ville.

Moments
" My idea to sit still for three months lasted less than 2 weeks.
The next morning we left Bishop California heading north
through the Sierras towards the Redwoods roaming the
slow roads that paint the true picture.
At the northern tip of Oregon I sent flowers to a gentle man
whose kindness touched me and taught me to protect time.
We drifted into each day free from the last with the company
of silence that only love can give.
Crisscrossing America heading east towards a new home
to slow things down and empty things out and wait and wait
some more. "
Lawrence Carroll
Upstate NY
2019

© Lawrence Carroll, Snow road – 2, 2019, impression pigmentaire, 31.8x42.6 cm. Courtesy Rolla

© Lawrence Carroll, Morning oak – 1, 2019, impression pigmentaire, 41.9x31.8 cm. Courtesy Rolla

© Lawrence Carroll, Lilies – 3, 2019, impression pigmentaire, 42.6x31.8 cm. Courtesy Rolla

© Paul Cupido, Estruturas II, Amazônia, 2018. Courtesy Bildhalle

Paul Cupido. Éphémère
Bildhalle, Zurich, 23.05. – 06.07.2019
www.bildhalle.ch

" Né sur une petite île néerlandaise appelée Terschelling, Paul Cupido [1972, NL] a grandi dans un environnement naturel. « Notre quotidien est rythmé par les saisons, les mouvements de la marée, et les phases de la lune », précise le photographe. Fasciné par les états d'âme de l'être humain, il forme, à travers ses images, « une fresque d'expériences et de souvenirs, capturant la magie de la vie, et ses déconvenues ». En jouant avec différentes pratiques artistiques, Paul Cupido construit un univers poétique et organique, sublimant les corps et la végétation. Mélancoliques et surréalistes, ses images interrogent notre rapport au réel, et notre capacité à rêver. « Mon objectif est de m'immerger dans mon exploration du vivant, au point d'en oublier le processus photographique », confie l'artiste. Une œuvre complexe, influencée par un espace sauvage, la recherche de l'insouciance enfantine, et la vulnérabilité des êtres. "

Source : https://www.fisheyemagazine.fr/rdv/portfolios/paul-cupido-ephemere/

© Paul Cupido, Montserrat, 2019. Courtesy Bildhalle

© Loretta Lux, Ophelia, 2005, épreuve Ilfochrome, 55x45 cm, avec cadre : 54.5x44.5x3 cm.
Courtesy Christophe Guye

My Garden of Eden
Christophe Guye Galerie, Zurich, 09.05. – 24.08.2019
www.christopheguye.com

Avec : Daido Moriyama, Nobuyoshi Araki, Jean-Marc Bustamante, Grazia Conti Rossini, Armen Eloyan, Gabriela Fridriksdottir, Teresa Hubbard / Alexander Birchler, Klaas Kloosterboer, Loretta Lux, Paul McCarthy, Russ Meyer, Ernesto Neto, Julian Opie, Walter Pfeiffer, Thomas Ruff, Frank Thiel, Bernard Voïta

Bob van Orsouw, curateur de *My Garden of Eden*, présente une sélection de photographies de sa collection.

" What has remained for me is the love for art. For me, it's not just about the works, but also about sitting down with the artist and striving for something. I was very often in the studios, which I still do. That's something wonderful. Because for me artists are often still pioneers in various fields and personalities that I don't want to miss. And when I see what I have done, hundreds of exhibitions and fairs, I have to say that it was and is a great time. "
Bob van Orsouw, interview par Tobia Bezzola.

© Teresa Hubbard / Alexander Birchler, Gregor's Room III, 1999, c-print, 222x180 cm. Court. Christophe Guye

© Nobuyoshi Araki, de la série PaINting, 2010, acrylique sur épreuve argentique n/b, 43.2x35.6 cm, unique. Courtesy Christophe Guye

© Jean-Marc Bustamante, Tableaux (T.7.01), 2001, c–print, 240x160 cm. Courtesy Christophe Guye

© Kyra Tabea Balderer, Sans titre, 2018, c-print, 130x100 cm. Courtesy de l'artiste

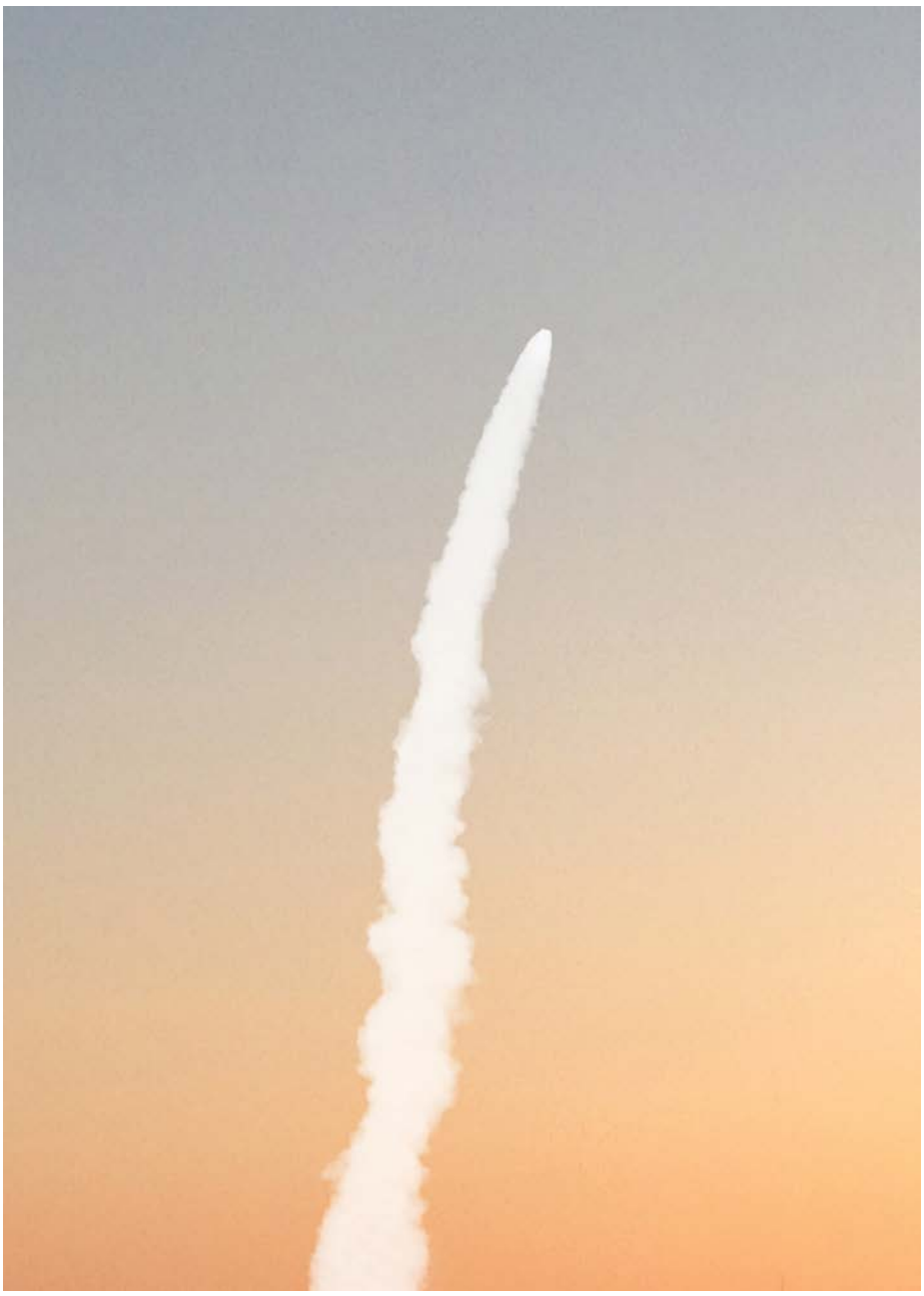
Kyra Tabea Balderer. Akteure und Artefakte
Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 27.04. – 06.07.2019
www.coalmine.ch

Kyra Tabea Balderer joue avec les perceptions du spectateur. Ses œuvres photographiques sont à la fois très picturales et, malgré leurs deux dimensions, activent le sens du toucher par certaines qualités haptiques et la profondeur sugérée par l'emboîtement des motifs représentés, qui évoquent également la sculpture. L'artiste choisit habilement divers jeux d'ombres et de lumière et règle précisément sa profondeur de champ lorsqu'elle réalise ses prises de vue à la chambre photographique. Les images soulèvent parfois un doute sur l'échelle et la taille exacte des constructions réalisées par l'artiste devant son appareil grand format.
Kyra Tabea Balderer combine ainsi photographie, peinture et sculpture dans ses images comme dans sa manière de les présenter dans l'espace d'exposition. Par le biais de l'installation, elle bouscule nos habitudes et, par là même, interroge nos perceptions visuelles.
Curatrice : Alexandra Blättler

© Kyra Tabea Balderer, Sans titre, 2018, impression pigmentaire sur papier Hahnemühle, 166x130 cm. Courtesy de l'artiste

Kyra Tabea Balderer, née à Opfikon en 1984, vit et travaille à Leipzig. En 2003-2004, elle suit les cours préparatoires à la HGK Luzern – Haute école d'arts et d'arts appliqués de Lucerne. En 2005-2008, elle étudie à la HKB – Haute école d'arts de Berne et obtient un Bachelor en arts appliqués. Elle poursuit avec le Work.Master à la HEAD, Genève, en 2011-2012 puis un diplôme en photographie à la HBG – Haute école d'arts graphiques et d'arts du livre à Leipzig en 2012-2014. L'artiste a reçu le Prix Culturel Manor Lucerne 2018 qui lui a permis de réaliser de nouvelles œuvres, exposées au Kunstmuseum Luzern l'année passée.

Publication : Kyra Tabea Balderer, *Nach der Palme der Vogel*, édité en 2018 par le Kunstmuseum Luzern et Revolver, avec des textes de Lorenzo Benedetti et Eveline Suter, curatrice du Kunstmuseum Luzern, ainsi qu'une interview de l'artiste par Nadine Wietlisbach, directrice du Fotomuseum Winterthur.



© Nicolas Polli, Start der Exploration-2-Sonde, 22.11.2007, 2007, Bildnachweis: IEMS/Florencia Gomez. Courtesy Coalmine

Nicolas Polli. Ferox, the forgotten archives
Coalmine – Forum Dokumentarfotografie, Winterthour, 27.04. – 06.07.2019
www.coalmine.ch

" Dans *Ferox, The Forgotten Archives*, Nicolas Polli [1989, CH] explore les frontières entre réalité et fiction et pose la question de l'évaluation de la réalité des images. Féru de photographies spatiales, l'artiste s'interroge devant la complexité des informations produites par des photos de la planète Mars, et la confiance que nous accordons aux images produites par la NASA. Ferox, The Forgotten Archives reconstruit une archive appartenant à une agence spatiale fictive appelée IEMS. Le photographe y explore dans quelle mesure la « réalité » du matériel présenté est importante. Est-il facile de falsifier la réalité ? De quel type d'information avons-nous besoin pour faire confiance à ce que représente une image ?
Afin de soutenir cette archive visuelle, le photographe créé un site web (iems-ferox.com) et un livre. Le site web, en *open source*, permet aux visiteurs de visionner et de réutiliser le matériel, son objectif étant d'observer l'utilisation de ces archives. Le livre contient une sélection du matériel visuel créé mis en contexte à l'aide d'essais, de données et de diagrammes — à nouveau entièrement imaginaires. "

Source : https://www.photoforumpasquart.ch/fr/shop/nicolas-polli-iems-ferox-the-forgotten-archives/

© Nicolas Polli, Modell zum Verständnis der planetarischen Rotation, 1993, unbekannter Fotograf. Courtesy Coalmine

Sophie Calle, Parce que (Because), The Bed, 2018 © Sophie Calle / ADAGP Paris 2019 ; photo: Claire Dorn. Courtesy Perrotin

Sophie Calle. Un certain regard
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 08.06. – 25.08.2019
www.fotomuseum.ch

Célèbre artiste contemporaine, Sophie Calle (1953, FR) explore la thématique des relations triangulaires entre la vie, l'amour et la mort. Elle documente méticuleusement les traces qu'elle trouve et qui reflètent souvent la condition de conscience et projection de soi de l'artiste depuis le dernier quart du 20ème siècle. Son œuvre renvoie chaque spectateur à sa propre expérience ; elle a un pouvoir d'attraction particulier, notamment en raison de l'humour de Sophie Calle, qui tourne parfois à l'autodérision. Les aspects récurrents de son travail tels que les passions intimes, l'exhibitionnisme ou la pulsion scopique (voyeurisme, fascination pour l'observation) sont toujours présents dans ses œuvres récentes et se sont enrichis d'une dimension sociale plus importante. Pour Sophie Calle, la photographie est à la fois un outil et un médium. Elle adore raconter des histoires en combinant les images avec les mots, une juxtaposition essentielle dans son œuvre depuis ses premiers projets. Les petits livres de l'artiste tiennent une place importante dans son travail.

" *Les Aveugles* (1986) évoquent la question de voir sans être vu, mais aussi la délicate notion de la beauté, en tant que représentation mentale. « Quelle est selon vous l'image de la beauté ? » demande l'artiste à des aveugles de naissance. Quelques années plus tard, il s'agit alors de comparer les descriptions de peintures monochromes faites par des aveugles, avec les écrits théoriques de leurs auteurs : Sophie Calle réalise *La Couleur aveugle* (1991) et questionne « l'expérience du monochrome ».
La disparition et le manque sont toujours au cœur de son œuvre *Last Seen* (1991), où l'absence physique de tableaux dérobés au Musée Isabella Stewart Gardner de Boston, fait place aux descriptions des conservateurs, gardiens et autres permanents du musée concerné. "

Source : dossier de presse de l'exposition *M'as-tu vue*, MNAM – Centre Pompidou, Paris, 19.11.2003-15.3.2004, p.4

Le Fotomuseum Winterthur collabore avec le Kunstmuseum Thun qui expose Sophie Calle du 6 septembre au 1er décembre.

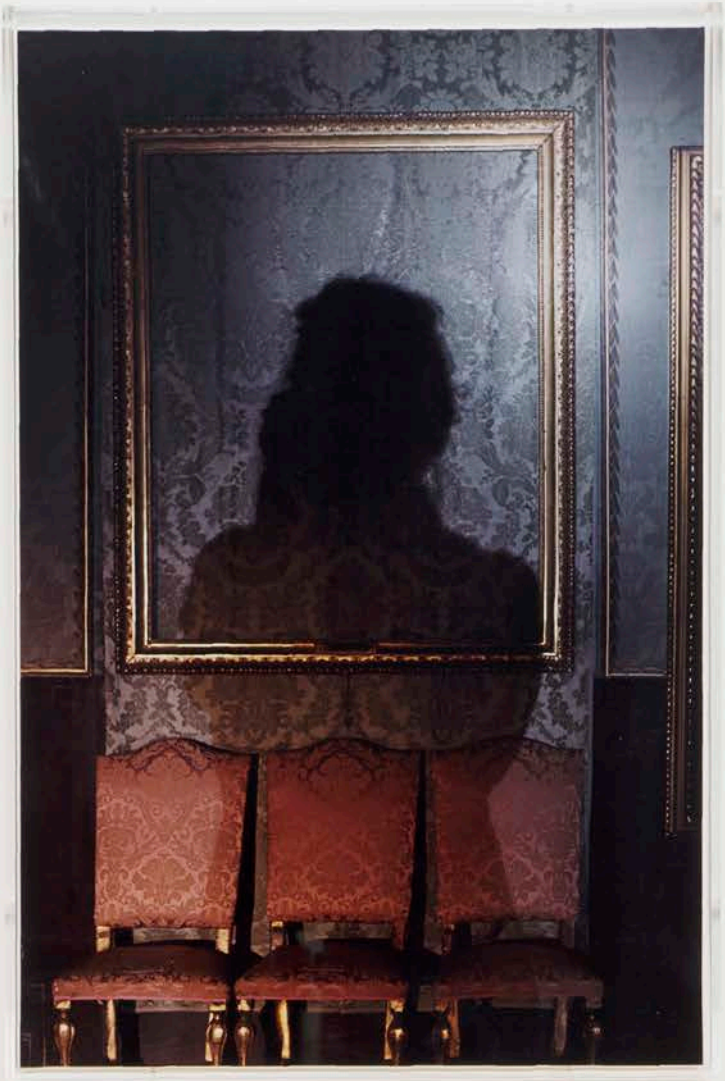
Sophie Calle, The Blind. My son, 1986 © Sophie Calle / ADAGP Paris 2019. Courtesy de l'artiste et Perrotin

" J'ai rencontré des gens qui sont nés aveugles. Qui n'ont jamais vu. Je leur ai demandé quelle est pour eux l'image de la beauté. " Sophie Calle

" En rêve, j'ai vu mon fils de dix ans. Il était en pyjama. Il me regardait et il souriait. Il a marché vers moi. Je l'ai trouvé très beau. "

"I met people who were born blind. Who had never seen. I asked them what their image of beauty was."

"I saw my son in a dream. He was ten years old. He was in pyjamas. He looked at me and smiled. He walked towards me. I thought he was very beautiful"



J'ai demandé à la voyante Maud Kristen ce qu'elle voyait dans ces cadres vides.

Des fantômes occupent le cadre, comme si ce vol avait libéré les personnages, leur avait permis de quitter cette représentation figée tout en demeurant dans les lieux. Je les ressens plus présents dans leur absence. Le regard des visiteurs les retenait. Ils peuvent maintenant se balader dans le musée, ils ont cette liberté physique qu'on a dans l'obscurité, ce plaisir de mener sa vie sans être vu… Comprenez-moi, même si la toile a brûlé, la femme qui a servi de modèle n'est pas défigurée. C'est comme si, dépouillée de son corps, elle s'était ensuite dépouillée de son image. Ce que je vois dans cette ouverture est vivant et joyeux.

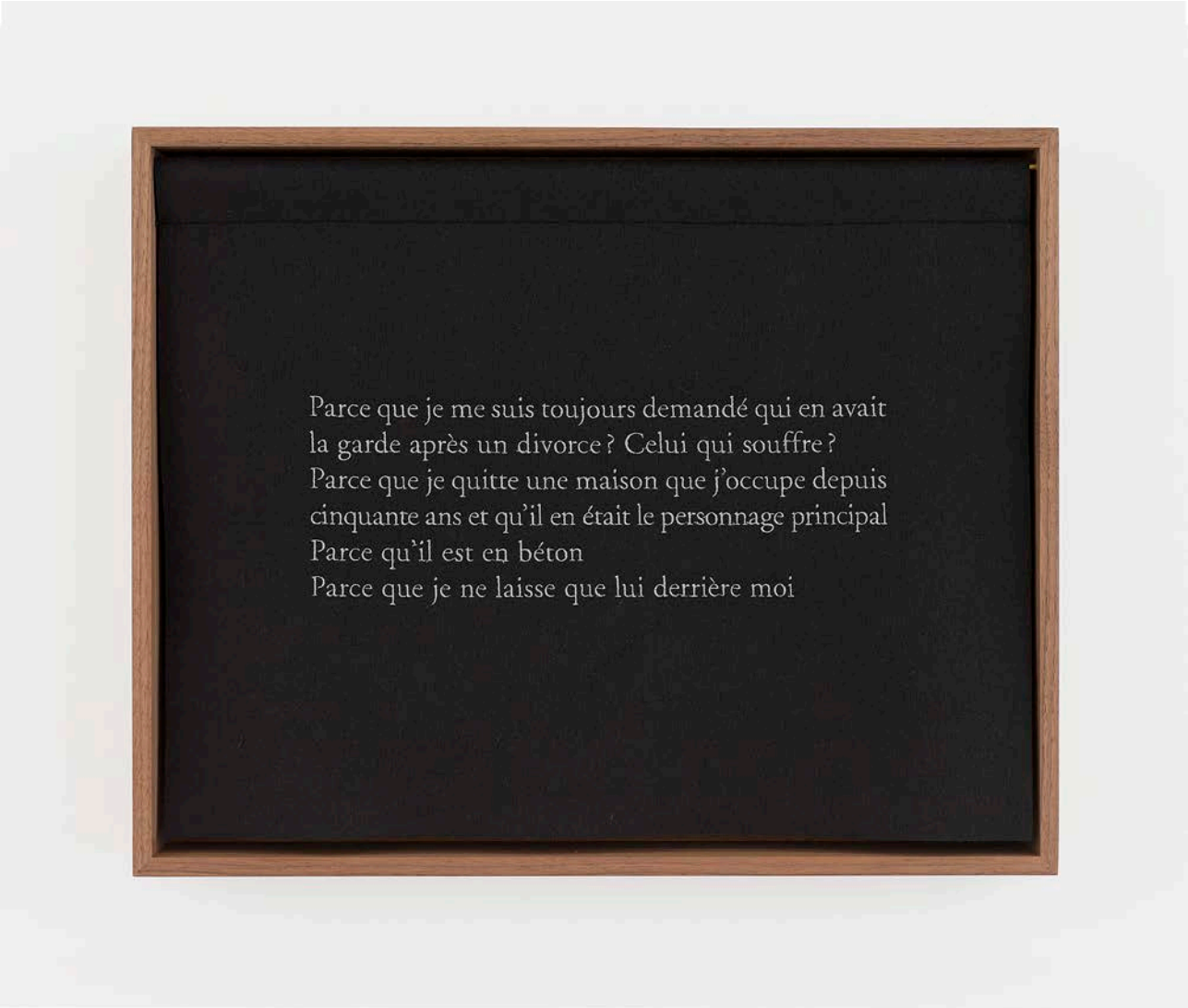
Sophie Calle, Que voyez-vous ? La voyante, 2013 © Sophie Calle / ADAGP Paris 2019 ; photo : Claire Dorn. Courtesy Perrotin

Sophie Calle, Que voyez-vous ? Portrait d'un couple. Rembrandt, 2013 © Sophie Calle / ADAGP Paris 2019 ; photo : Claire Dorn. Courtesy de l'artiste et Perrotin

Que voyez-vous ?, 2013

" Le 18 mars 1990, six tableaux de Rembrandt, Manet, Flinck et Vermeer, cinq dessins de Degas, un vase et un aigle napoléonien furent dérobés au musée Isabella Stewart Gardner de Boston. Les cadres des peintures de Vermeer, de Flinck et de Rembrandt avaient été abandonnés sur place. En 1994, après restauration, ils furent à nouveau accrochés à l'emplacement qui leur revenait, délimitant ainsi l'absence. J'ai demandé aux conservateurs, aux gardiens et autres permanents du musée, ainsi qu'aux visiteurs, de me dire ce qu'ils voyaient à l'intérieur de ces cadres. "
Sophie Calle

Source : https://www.perrotin.com/presse_expo/CP_Sophie-Calle_1659_377.pdf



Sophie Calle, Parce que, Le lit, 2018 © Sophie Calle / ADAGP Paris 2019 ; photo: Claire Dorn. Courtesy Perrotin

The Bed
Because I've always wondered who gets custody of it
after a divorce? The one who's suffering ?
Because I'm moving out of a house I've occupied for
50 years and he was the main character
Because it is made of concrete
Because it is the only thing I leave behind

Sophie Calle, Parce que, Le lit, 2018 © Sophie Calle / ADAGP Paris 2019 ; photo: Claire Dorn. Courtesy Perrotin

" Sophie Calle est artiste à la première personne. Elle se met elle-même en scène dans ses travaux, sans retenue. Elle y raconte en langage direct des histoires vécues, avec un souci du détail qui ne peut laisser indifférent. Elle rend le spectateur complice de son intimité sans qu'il puisse s'y soustraire "
Alfred Pacquement, " Préface ", *M'as tu vue*, Paris, Editions Xavier Barral, 2003, p.15

Chaque photographie de la série *Parce que* est masquée par un rideau brodé d'un texte que le visiteur peut lire avant de le soulever pour découvrir l'image. Le texte, qui débute toujours par « Parce que », explique la raison pour laquelle cette image existe, pourquoi l'artiste a choisi ce moment ou ce lieu. La justification de la prise de vue est lisible avant l'image, dans un rapport tautologique inédit qui questionne la relation texte – image. L'artiste inverse ainsi le rapport de primauté naturel entre une image et les mots qui l'accompagnent. Sophie Calle soulève une réflexion sur l'influence que peuvent avoir ces derniers sur notre réception de la photographie.

© Anna Ehrenstein, tiré de Zen for Hoejabi, 2019, installation multimedia, capture d'écran. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Situations. Porn
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 08.06. – 13.10.2019
situations.fotomuseum.ch

Avec, entre autres : Anna Ehrenstein, Andy Kassier, Andy King, Adrian Sauer, Jean-Vincent Simonet

Dans l'espace entre objet et désir, le regard photographique occupe une position particulière : il permet autant de satisfaire certains de nos fantasmes qu'il les nourrit. La circulation et la consommation accrues d'images de la culture visuelle actuelle pourraient-elles être motivées par une impulsion de nature pornographique ? Les projets présentés dans *Porn* sont des productions culturelles et artistiques qui explorent la dynamique entre le regard et le désir sur fond d'images en réseau.

© Elena Aya Bunduraki, Soft Anatomy, 2018, tiré du livre d'artiste Eating Magma, 2017–en cours. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Adrian Sauer, de la série Unboxing Photoshop, 2011, c-print digital, 30x40 cm. Courtesy Fotomuseum Winterthur

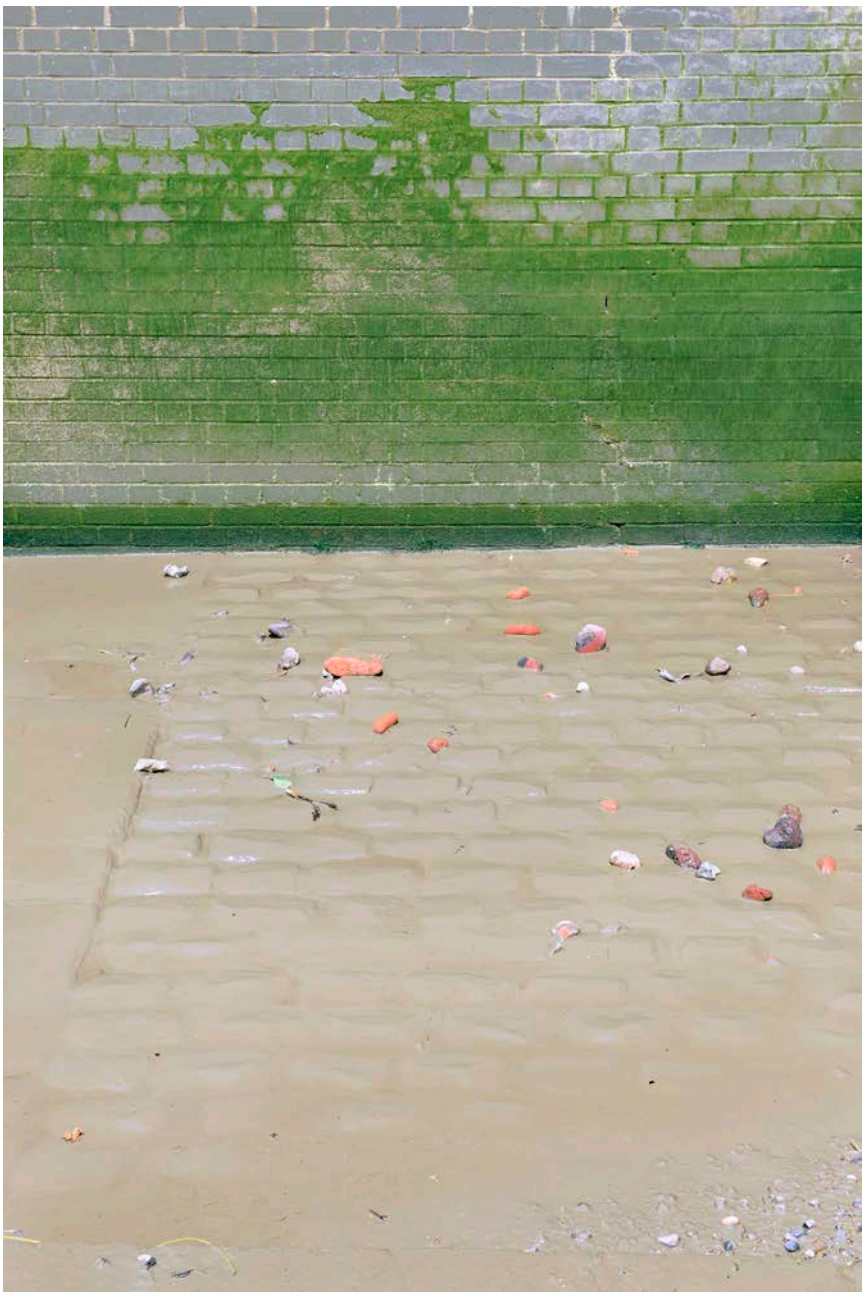
© Adrian Sauer, de la série Unboxing Photoshop, 2011, c-print digital, 30x40 cm. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Edy Brunner, Apollo 11, 1969 (détail). Courtesy Fotostiftung Schweiz

Fascination lunaire. Explorations photographiques
Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 08.06. – 06.10.2019
www.fotostiftung.ch

Avec : Edy Brunner, Joan Fontcuberta, Max Grüter, Daniela Keiser, James Nasmyth, Robert Pufleb & Nadine Schlieper, Luciano Rigolini, Lewis M. Rutherfurd, Bianca Salvo, Pierrick Sorin, Christian Waldvogel

" Le 21 juillet 1969, l'atterrissage sur la Lune fut l'un des événements les plus marquants du siècle. Cinquante ans après le premier pas de l'Homme sur la surface lunaire, la Fotostiftung Schweiz propose la représentation photographique de cet astre qui suscite depuis toujours les rêves les plus fous. Il ne s'agit pas tant d'une exploration scientifique ou documentaire de la lune que de la traduction visuelle d'une expérience insaisissable. La « démystification » de la lune est un choc qui fut également à l'origine d'énergies artistiques. La transfiguration romantique a donné lieu à une discussion sur la place de l'homme dans l'univers, traduite dans des approches conceptuelles et épistémologiques qui préservent cependant toujours la fascination que suscite la lune. Ce qui unit les positions représentées dans le cadre de cette exposition, c'est la remise en cause d'un événement dont l'ambivalence laisse encore aujourd'hui matière à réfléchir : l'ampleur de l'entreprise et les prouesses techniques pour y parvenir contrastent avec la banalité de la découverte et la motivation des missions, la conquête spatiale. Outre des œuvres historiques sélectionnées, le cœur de l'exposition repose sur des œuvres et des installations contemporaines. "
Curateur : Sascha Renner, directeur adjoint de la Fondation suisse pour la photographie



© Daniela Keiser, de la série Temporary Urban Spaces, 2017-2018. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Lewis Morris Rutherfurd, Moon, New York, March 8, 1865. Courtesy ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv

© Robert Pufleb et Nadine Schlieper, PC–001–170215, de la série Alternative Moons, 2017. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Joan Fontcuberta, Portrait officiel du cosmonaute Ivan Istochnikov, 1997, tiré du projet Sputnik : L'Odyssée du Sojus II. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Joan Fontcuberta, Ivan et Kloka pendant leur activité extra-véhiculaire historique, 1997, tiré du projet Sputnik : L'Odyssée du Sojus II. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Bianca Salvo / N.A.S.A Image and Video Library, Mission of Gravity. Du projet The Universe Makers, 2016–2018. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Max Grüter, Figur auf rotem Quadrat, 2008. Courtesy Fotostiftung Schweiz

© Jean-Luc Mylayne, N° 524, Février Mars Avril 2007, 228x183 cm. Court. de l'artiste et Aargauer Kunsthaus

Jean-Luc Mylayne. L'automne du paradis
Aargauer Kunsthaus, Aarau, 18.05. –11.08.2019
www.aargauerkunsthaus.ch

" *L'automne du paradis* est la première exposition personnelle de l'artiste français dans une institution suisse. L'œuvre de Jean-Luc Mylayne [1946, FR] se concentre depuis plus de 40 ans sur sa rencontre avec les oiseaux. Il fixe leur présence fugace avec sa caméra. L'oiseau dans son milieu naturel, tel est le motif caractéristique des images de Jean-Luc Mylayne. L'animal n'est cependant pas que motif, il est aussi partenaire conceptuel à hauteur de regard. L'exposition donne à voir un ensemble d'une quarantaine de tableaux photographiques réalisés entre 1979 et 2008.
A première vue, les photographies de Jean-Luc Mylayne font l'effet d'avoir été prises en passant, dans des espaces qui se situent entre paysage vierge et paysage rural. A côté d'une nature dominante, les maisons, les routes, les clôtures et les murs dans le lointain ou en bordure d'image apparaissent comme des traces de la civilisation humaine. L'élément significatif est que chaque image comporte un oiseau. Le contexte géographique des mises en scène reste inconnu et les caractéristiques de l'oiseau sont parfois difficiles à voir. S'ils ont été photographiés en plein mouvement, ils paraissent déformés et vagues. "

© Jean-Luc Mylayne, N° 450, Janvier Février Mars 2007, 138x228 cm. Courtesy de l'artiste et Aargauer Kunsthaus

" Parfois, les protagonistes ailés ne sont visibles qu'au second coup d'oeil dans les parties floues ou au bord de la scène, parfois même tronqués.
Cette structure apparemment sans hiérarchie de l'image ne correspond pas aux prises de vue des études ornithologiques ou de la photographie naturaliste classique, qui se focalisent sur les caractéristiques spécifiques des oiseaux ou de la flore extraordinaire. Jean-Luc Mylayne se concentre sur « un » oiseau bien précis, un individu, non sur son appartenance à une espèce donnée. Il créé ses compositions à partir de la sélection et de l'assemblage précis de la lumière, du temps, de la saison, du cadrage et de la place de l'oiseau. Chaque « tableau » est mûrement réfléchi, pas un détail n'est laissé au hasard. Les photographies sont composées de manière complexe et suivent toujours l'idée conceptuelle de l'artiste.
Les mises en scène de Jean-Luc Mylayne sont donc très loin d'être des instantanés anecdotiques, elles sont le résultat d'une préparation de plusieurs mois, parfois d'années. La durée figurant dans le titre de l'œuvre englobe le temps mis à explorer l'environnement, à observer l'oiseau et à gagner lentement sa confiance, sans le nourrir ou l'apprivoiser. Cette confiance est la condition sine qua non de la relation entre le photographe et son motif – l'oiseau – et par là même de la création de l'image. Quand le moment est venu et que la scène correspond à l'idée que s'en fait Jean-Luc Mylayne, il arrête l'instant. Jean-Luc Mylayne travaille avec un appareil analogique et toutes ses images sont des pièces uniques (à l'exception des quelques éditions en petit format). Elles n'existent donc qu'une seule fois, de la même manière que cet instant où Jean-Luc Mylayne a appuyé sur le déclencheur ne reviendra plus.
Avec sa femme Mylène Mylayne, qui partage son travail et son nom, le photographe a voyagé dans la France rurale et dans le sud-ouest des Etats- Unis. La fondation américaine Lannan Foundation a permis au couple de passer pour la première fois l'hiver au Nouveau Mexique en 2003. Quatre autres hivers ont suivi au Texas. Les œuvres de Jean-Luc Mylayne datant de cette « période américaine » sont marquées par le bleu éclatant du ciel, qui contraste avec l'or du paysage. Les protagonistes volants sont pour la plupart de petits oiseaux chanteurs. "

© Jean-Luc Mylayne, N° 476, Décembre 2006 – Mars 2007, c-print, 190x153 cm. Courtesy de l'artiste et Aargauer Kunsthaus

" On ne trouve pas de grands rapaces dans les images de Jean-Luc Mylayne. Là aussi, son attention semble se concentrer sur le commun, l'unicité de l'oiseau et du moment ne se révélant qu'au regard plus attentif.
Sous ces prémisses – la pratique de la photographie analogique, la production de pièces uniques, l'utilisation du même motif pendant plusieurs décennies et surtout le long temps de gestation de chaque œuvre –, Jean-Luc Mylayne a créé une oeuvre artistique aussi radicale que poétique, aujourd'hui encore sans pareille.
Pour l'exposition montrée à l'Aargauer Kunsthaus, le couple d'artistes a conçu un accrochage adapté aux espaces des salles éclairées par la lumière zénithale. Les œuvres sont volontairement ordonnées non pas de manière chronologique, mais par groupe thématique. "

Publication : La monographie réalisée en collaboration avec la Fondation Vincent van Gogh d'Arles rassemble des essais d'auteurs aussi renommés que Bice Curiger, directrice de la Fondation Vincent van Gogh, Jacqueline Burckhardt, historienne de l'art, Christie Davis, directrice de programme, art contemporain et public, Lannan Foundation, Leo Lencsés, commissaire et critique d'art, et le poème *L'automne du paradis* de l'artiste.Ouvrage édité par Bice Curiger, Berlin, Hatje Cantz, 2018

© Jean-Luc Mylayne, N° 301, Mars Avril 2005 123x123 cm. Courtesy de l'artiste et Aargauer Kunsthaus

© Jean-Luc Mylayne, N° 96, Août 1990 à Décembre 1991, 128x128 cm. Courtesy de l'artiste et Aargauer Kunsthaus

© Jean-Luc Mylayne, N° 117, Juin 1991 à Août 1992 128x128 cm. Courtesy de l'artiste et Aargauer Kunsthaus